



N^o 30

~~N^o 265.~~

N^o 92

W. Byrnewick

JOURNAL HISTORIQUE
DU VOYAGE
DE M. DE LESSEPS.

PARTIE I.

JOURNAL HISTORIQUE

DU VOYAGE

DE M. DE LESSEPS,

Consul de France, employé dans l'expédition
de M. le comte de la Pérouse, en qualité
d'interprète du Roi;

*Depuis l'instant où il a quitté les frégates Françaises
au port Saint-Pierre & Saint-Paul du Kamtschatka,
jusqu'à son arrivée en France, le 17 octobre 1788.*

PREMIÈRE PARTIE.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXC.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire,
rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

JOURNAL HISTORIQUE

DU VOYAGE

DE M. DE LESSEPS

Comité de France, chargé par l'Assemblée
de M. le Comte de la Roche, en qualité
d'inspecteur du Roi.



7-6/94/17

174885

I.

174885



À MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL DE CASTRIES,
Ministre d'État.

MONSEIGNEUR,

EN m'annonçant que vous aviez jeté les
yeux sur moi, pour accompagner M. le comte
de la Pérouse en qualité d'interprète, vous
eutes la bonté de donner à mon zèle les en-
couragemens les plus flatteurs.

J'étois loin de prévoir alors l'heureux terme
de mon voyage, de croire qu'il me fût réservé
de rapporter à notre auguste Monarque, le
journal curieux de nos premières découvertes.

Tout m'assure, MONSEIGNEUR, que
votre bienveillance a influé sur ma mission; c'est

donc à vous que je dois l'hommage de son succès.

Ne jugez pas cependant de ma gratitude d'après l'intérêt de l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir; je n'ai jamais senti plus vivement le chagrin de sa médiocrité qu'en le mettant sous vos auspices: mais si vous daignez rendre justice à ma reconnaissance, elle seule fera le pri: du tribut que j'ose vous présenter.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

LESSEPS.

AVERTISSEMENT.

LE titre de cet ouvrage annonce ce qu'il est. Pourquoi m'étudierois-je à prévenir le jugement du lecteur! en aurai-je plus de droits à son indulgence, quand je lui aurai déclaré que, dans le principe, je n'eus pas la prétention de faire un livre! ma relation sera-t-elle plus intéressante, quand on saura que j'y travaillai uniquement par le besoin d'amuser utilement mon loisir, & avec la seule vanité de rapporter à ma famille le journal fidèle de mes peines & de mes observations dans le cours de mon voyage! Il est aisé de voir que j'ai écrit par intervalles, avec soin ou négligence, suivant que les circonstances me l'ont permis, que les objets m'ont plus ou moins frappé.

Averti par le sentiment de mon inexpérience, j'ai cru me devoir à moi-même de ne laisser échapper aucune occasion de m'instruire, comme si j'eusse prévu qu'on

Partie I.^{re}

a

me rendroit comptable de mes momens & des connoissances que j'étois à portée de recueillir; mais de cette exactitude scrupuleuse à laquelle je me suis astreint, ne résultera-t-il pas le défaut de grâces & de variété dans ma narration!

D'ailleurs, les événemens qui me sont personnels, se trouvoient tellement liés aux sujets de mes remarques, que mon amour-propre n'a eu garde de supprimer ces détails: j'ai donc mérité le reproche d'avoir trop parlé de moi; c'est le péché d'habitude des voyageurs de mon âge.

Indépendamment de cette fatigante maladresse, je m'accuserai encore d'être tombé dans des répétitions fréquentes qu'eût évitées une plume plus exercée. Sur certaines matières, & particulièrement en fait de voyages, comment ne pas se former un style de routine! de-là, des tours & des expressions qui reviennent sans cesse: pour peindre les mêmes objets, on ne fait employer que les mêmes couleurs.

En commençant ce Journal, le surlendemain de mon débarquement au port de Saint-Pierre & Saint-Paul, je fus d'abord arrêté par l'embaras des dates. Je n'avois point d'almanach François, & je finis par adopter le vieux style en usage en Russie; il me dispensoit de songer continuellement à la différence des onze jours que le nouveau style compte de plus; mais lorsqu'il a été décidé, contre mon attente, que cet ouvrage recevrait le grand jour de l'impression, je me suis empressé de rétablir dans les dates l'ordre reçu parmi nous, c'est-à-dire, le nouveau style; & pour la commodité du lecteur je les ai mises en marge.

Quant à la prononciation des mots Russes, Kamtschadales & autres, j'observerai que toutes les lettres doivent être bien articulées. Je me suis attaché, même dans le vocabulaire, à élaguer les consonnes, dont le concours confus décourage & n'est pas toujours nécessaire. Règle générale, le *kh* doit être prononcé de même que le *ch* des

Avertissement.

Allémands, ou le *J.* des Espagnols; & le *ch* comme dans notre langue. Les syllabes finales *oi* & *in*, se prononceront comme si elles étoient écrites *oi* & *ine*.

L'habile géographe qui s'est plu à donner ses soins à mes cartes, y a tracé ma route avec une si grande précision, que le lecteur peut me suivre pas à pas. C'est ce qui m'a déterminé à retrancher dans ma narration, toutes les notes sur les degrés de latitude & de longitude.

Une caravane Kamtschadale arrivant dans un village, est le sujet que j'ai choisi pour la gravure, parce qu'il peut à la fois, ce me semble, donner une idée des traîneaux, des diverses positions des voyageurs, de leur costume & d'un site. A la pureté du dessin & à la perfection du burin, on reconnoitra le talent de deux artistes justement célèbres.

Il me reste à justifier le retard qu'a éprouvé l'impression de ce Journal. Sans contredit j'aurois pu le faire paroître plus tôt; mon devoir même l'exigeoit, mais ma recon-

Avertissement.

noissance me prescrivoit en même temps d'attendre le retour de M. le comte de la Pérouse. Qu'est-ce que mon voyage, me suis-je dit! Pour le public, ce n'est qu'une suite de l'importante expédition de ce commandant; pour moi, c'est la preuve honorable de sa confiance: double motif par conséquent pour désirer de lui soumettre les détails de ma relation. Mon propre intérêt m'en faisoit également une loi: combien je me fusse estimé heureux, si, me permettant de publier mon voyage à la suite du sien, il eût daigné m'affocier à sa gloire! c'étoit-là, je l'avoue, l'unique but de mon ambition & de mes délais.

Qu'il est cruel pour moi, après un an d'attente & d'impatience, de voir reculer encore ce terme de mes espérances! Depuis mon arrivée il ne s'est pas écoulé de jour où mes vœux n'aient rappelé nos intrépides navigateurs de la Bouffole & de l'Astrolabe. Que de fois, me promenant en idée sur les mers qui leur restoient à parcourir, j'ai

cherché à reconnoître leurs traces, à les suivre de rade en rade, à supposer des relâches, à mesurer toutes les sinuosités de leur marche!

Ah! lorsqu'à l'instant de notre séparation au Kamtschatka, les officiers de nos frégates me serrèrent tristement dans leurs bras comme un enfant perdu, qui m'eût dit que je devois le premier revoir ma patrie! qui m'eût dit que plusieurs d'entr'eux n'y reviendroient jamais, & que dans peu je verserois des larmes sur leur sort!

En effet, à peine je jouissois du succès de ma mission & des embrassemens de ma famille, que le bruit de nos désâtres dans l'archipel des navigateurs, est venu remplir mon ame d'amertume & d'affliction. Il n'est plus, ce brave & loyal marin *, l'ami, le compagnon de notre commandant, cet homme que j'aimois & respectois comme mon père; il n'est plus, & ma plume se refuse à retracer sa fin déplorable! mais ma

* M. le vicomte de Langlé.

reconnoissance se plaît à répéter que le souvenir de ses vertus & de ses bontés vivra éternellement en moi.

Ô lecteur, qui que tu sois, pardonne à ma douleur cet épanchement involontaire! si tu as pu connoître celui que je pleure, tu mêleras tes regrets aux miens; comme moi, tu demanderas au ciel, pour notre consolation, pour la gloire de la France, qu'il nous ramène bientôt & le chef de l'expédition, & ceux de nos courageux argonautes qu'il nous a conservés. Au moment où j'écris, ah! si un vent favorable pouffoit leurs vaisseaux vers nos côtes....! puisse-t-il être exaucé ce vœu de mon cœur! puisse le jour de la publication de cet ouvrage, être celui de leur arrivée! dans l'excès de ma joie, je trouverai toutes les jouissances de l'amour-propre.



Fautes à corriger dans la première Partie.

PAGE 40, ligne 14. j'eus lieu d'être charmé,
lifer, je fus charmé.

Page 69, ligne 1.^{re} d'Olkotsk; *lifer*, d'Olkotsk.

Page 110, ligne 6, arbes; *lifer*, arbres.

Page 125, ligne 2, de la note, verock; *lifer*;
vezock.

Page 132, ligne 13, & dès-lors ils se sont déci-
dés; *lifer*, & se sont décidés.

Page 138, lignes 9 & 10, leur premier atterage;
lifer, à leur premier atterage.

Page 179, ligne 3, sans les connoître; *lifer*,
sans les pratiquer.

Page 189, ligne 10, étincelle de feu; *lifer*,
étincelle.

Page 210, ligne 1.^{re} sa monnoie d'or; *lifer*, la
monnoie d'or.

Page 240, lignes 17 & 18, avec sa moëlle, crue
ou cuite; je la trouvai excellente; *lifer*,
avec sa moëlle; crue ou cuite, je la trou-
vai excellente.

Page 244, ligne dernière, de leurs chefs; *lifer*,
de leur chef.

Page 262, indication marginale, fumer; *lifer*,
fumer.



JOURNAL HISTORIQUE
DU VOYAGE
DE M. DE LESSEPS,
DU KAMTSCHATKA EN FRANCE.

INTRODUCTION.

JE compte à peine mon cinquième lustre,
& je suis arrivé à l'époque la plus mémorable de ma vie. Quelque longue, quelque heureuse que puisse être la carrière qui me reste à fournir, je doute que je sois destiné à être jamais employé dans une expédition aussi glorieuse que celle qu'achèvent en ce moment les deux

Partie I.^{re}

A

frégates Françaises, la Bouffole & l'Astrolabe, commandées, la première par M. le comte de la Pérouse, chef de l'expédition; & la seconde, par M. le vicomte de Langle *.

L'intérêt que le bruit de ce voyage autour du monde a excité, fut trop marqué & trop universel, pour que l'on n'attende pas aujourd'hui, avec autant d'impatience que de curiosité, des nouvelles directes de ces illustres navigateurs, que leur patrie & l'Europe entière redemandent aux mers qu'ils parcourent.

Qu'il est flatteur pour moi, après avoir obtenu de M. le comte de la Pérouse l'avantage de le suivre pendant plus de deux ans, de devoir encore à son choix l'honneur d'apporter par terre les dépêches

* Si ma plume étoit digne de ces deux hommes églèbes, faits pour conduire ensemble une grande entreprise avec la plus parfaite harmonie, que de choses n'aurois-je pas à dire de chacun d'eux! mais des long-temps leurs travaux & l'estime publique: les ont mis au-dessus des éloges.

en France! plus je réfléchis à mon bonheur en recevant cette nouvelle preuve de sa confiance, plus je sens ce qu'exigeroit une pareille mission, & tout ce qui me manque pour la remplir: mais je ne dois sans doute attribuer la préférence qui m'est accordée, qu'à la nécessité de choisir pour ce voyage quelqu'un qui parlât le Russe, & qui eût déjà séjourné dans cet empire.

DEPUIS le 6 septembre 1787, les frégates du Roi étoient dans le port d'Avatcha, ou Saint-Pierre & Saint-Paul (a), à l'extrémité méridionale de la presqu'île du Kamtschatka. Le 29, j'eus l'ordre de quitter l'Astrolabe; le même jour, M. le comte de la Pérouse me remit ses dépêches & ses instructions. Son amitié pour moi ne se contenta pas d'avoir pris d'avance les arrangements les plus tran-

(a) Ce port est appelé par les Russes Petro-pavlovskala gaveni.

1787.
Septembre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

Le 29.
Je quitte les
frégates & re-
çois mes dé-
pêches.

1787.
Septembre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

quillians pour me faire voyager avec sûreté & économie; elle le porta encore à me donner en partant, des conseils vraiment paternels, qui resteront éternellement gravés dans mon cœur. M. le vicomte de Langle eut aussi la bonté d'y joindre les siens qui ne m'ont pas été moins utiles.

Qu'il me soit permis de payer ici le juste tribut de ma reconnaissance à ce fidèle compagnon des périls & de la gloire de M. le comte de la Pérouse, & son émule dans tous les cœurs & dans le mien, pour m'avoir servi constamment de père, de conseil & d'ami.

Le soir il me fallut prendre congé de notre commandant & de son digne collègue. Qu'on juge de ce que je souffris lorsque je les reconduisis aux canots qui les attendoient; je ne pus ni parler, ni les quitter; ils m'embrasèrent tour-à-tour, & mes larmes ne leur prouvèrent que trop la situation de mon ame. Les officiers, tous mes amis qui étoient à

1787.
Septembre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

terre, reçurent aussi mes adieux; tous s'attendrirent sur moi, tous firent des vœux pour ma conservation, & me donnèrent les consolations & les secours que l'amitié put leur suggérer. Mes regrets, en m'en séparant, ne peuvent se peindre: on m'arracha de leurs bras, & je me retrouvai dans ceux de M. le colonel Kasloff-Ougrenin, commandant à Okotsk & au Kamtschatka, à qui M. le comte de la Pérouse m'avoit recoimmandé; plus comme son fils, que comme l'officier chargé de ses dépêches.

Ici commencent mes obligations envers ce commandant Russe. Je connus dès-lors toute l'aménité de son caractère; toujours prêt à rendre service, & dont j'ai eu depuis tant à me louer ^(b). Il ménagea

Je reste entre
les mains de
M. Kasloff,
commandant
Russe.

(b) Après avoir comblé d'honnêtetés toutes les personnes de notre expédition, il avoit encore voulu essayer d'approvisionner nos frégates. Malgré la difficulté de se procurer des bœufs en ce pays, il leur en fournit sept à ses dépens, & jamais il ne fut possible de lui en faire recevoir le prix; il regrettoit de n'avoir pu en donner davantage.

1787,
Septembre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

ma sensibilité avec tout l'art possible: je le vis s'attrister avec moi, de l'éloignement des canots que nous suivivions longtemps des yeux; & en me ramenant chez lui, il n'épargna rien pour me distraire de mes sombres réflexions. Qui voudroit se rendre compte du vide affreux que j'éprouvai en ce moment, devoit commencer par se supposer à ma place, & laissé seul sur ces bords presque inconnus, à quatre mille lieues de ma patrie: quand bien même je n'eusse pas calculé cette énorme distance, l'aspect aride de ces côtes me présageoit assez ce que j'aurois à souffrir dans ma longue & périlleuse route; mais enfin l'accueil que me firent les habitans, & les honnêtetés sans nombre de M. Kassoff & des autres officiers Russes, me rendirent peu-à-peu moins sensible au départ de mes compatriotes.

Le 10.
Départ des
frégates du
Roi.

Il eut lieu le 30 septembre au matin; les deux frégates appareillèrent avec un vent favorable qui nous les fit perdre de vue dans la même matinée, & qui soufla

1787,
Septembre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

pendant plusieurs jours de suite. On peut croire que je ne les vis pas partir sans faire, pour tous les officiers & les amis que je laissois à bord, les vœux les plus ardens & les plus sincères; triste & dernier hommage de ma reconnaissance & de mon attachement.

M. le comte de la Pérouse m'avoit recommandé de faire diligence; mais en même temps il m'avoit enjoint, ce que mon inclination me prescrivit aussitôt, de ne quitter sous aucun prétexte M. Kassoff; ce dernier lui avoit promis de me conduire jusqu'à Okotsk, lieu de sa résidence, où il devoit se rendre incessamment. J'avois déjà senti le bonheur d'avoir été remis en si bonnes mains, & je n'hésitai pas à m'abandonner aveuglément aux conseils de ce commandant.

Son intention étoit d'aller attendre à Bolcheretsk que le traînage pût s'établir, & nous donnât les facilités nécessaires pour entreprendre le voyage d'Okotsk. La saison étoit alors trop avancée pour

Impossibilité
de me rendre
à Okotsk avant
l'établissement
du traînage.

1787,
Océan.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

risquer de se mettre en route par terre, & le trajet par mer n'étoit pas moins dangereux; d'ailleurs il ne se trouvoit aucun bâtiment dans les deux ports Saint-Pierre & Saint-Paul & Bolcheretsk (c).

Les affaires que M. Kasloff eut à terminer, & les préparatifs de notre départ nous retinrent encore six jours; ce qui me permit de m'assurer que les frégates du Roi n'étoient plus dans le cas de rentrer. Je profitai de ce retard pour commencer mes observations, & me procurer des renseignemens un peu détaillés sur tout ce qui m'environnoit. Je m'attachai sur-tout à prendre une juste idée de la baie d'Avatscha & du port de Saint-Pierre & Saint-Paul qu'elle renferme.

Le capitaine Cook a fait de cette baie une description fort étendue, dont nous

(c) Il paroît que pendant l'été la navigation est assez sûre, & que c'est la seule voie dont profitent les voyageurs pour se rendre à leur destination.

1787,
Océan.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

avons reconnu l'exaélitude. Il s'y est fait depuis quelques changemens, qui, dit-on, doivent être suivis de beaucoup d'autres, sur-tout quant au port Saint-Pierre & Saint-Paul. En effet, il seroit très-possible que les voyageurs qui y aborderont un jour après nous, croyant ne trouver que cinq à six maisons, soient surpris d'y découvrir une ville entière, bâtie en bois, mais passablement fortifiée.

Tel est du moins le projet, qui, à ce que j'ai su indirectement, a été donné par M. Kasloff son auteur, dont les vues sont aussi grandes qu'utiles au bien du service de sa souveraine. L'exécution de ce plan ne contribuera pas peu à augmenter la célébrité de ce port, déjà renommé par les vaisseaux étrangers qui y abordent, & que le commerce pourroit y rappeler (d).

(d) A en juger même par ce qu'en ont rapporté les premiers navigateurs, il paroît qu'il n'y a point de ports plus commodes dans cette partie de l'Asie; de sorte qu'il seroit à désirer qu'il devint

Détail sur ce
port & sur un
projet qui y est
relatif.

Pour bien saisir les dispositions de ce projet & en apprécier l'utilité, il ne faut que se représenter l'étendue & la forme de la baie d'Avatscha, & la position du port en question. Nous en avons déjà

l'entrepôt général du commerce de ces contrées. Cela seroit d'autant plus avantageux, que les vaisseaux qui fréquentent les autres ports, tels que ceux de Bolcheretsk, Nijenci-Kamscharka, Tiguil, Ingiza, & même Okotsk, sont ordinairement trop heureux quand ils n'y font pas naufrage; c'est pour cela que l'Impératrice a défendu expressément toute navigation passé le 26 septembre.

Mais ce que j'ai appris en même temps vient encore mieux à l'appui de ce que j'avance, & à pu faire naître l'idée de ces nouvelles constructions.

Un bâtiment Anglois, appartenant à M. Lanz négociant à Macao, vint l'année dernière 1786 mouiller au port de Saint-Pierre & Saint-Paul; le capitaine Peters, commandant ce navire, fit aux Russes des propositions de commerce, dont voici les détails. Par son traité avec un marchand Russe nommé Schelikhoff, il s'engageoit à faire le commerce dans cette partie des états de l'Impératrice, & demandoit des marchandises pour la valeur de quatre-vingt mille roubles. Il est probable que ces marchandises n'eussent consisté qu'en pelletteries que

plusieurs descriptions fidèles (e), qui font dans les mains de tout le monde; ainsi je me bornerai à ne parler que de ce

les Anglois comptoient vendre en Chine, d'où ils auroient rapporté en échange des étoffes & autres objets convenables aux Russes. Le négociant Schelikhoff se rendit lui-même à Saint-Péterbourg, pour y solliciter l'agrément de sa souveraine qu'il obtint; mais pendant qu'il travailloit à se mettre en état de remplir les clauses de son traité, il fut informé que le navire Anglois avoit péri sur les côtes de l'île de Cuivre, en revenant au Kamscharka, de la partie nord-ouest de l'Amérique; il y avoit été, selon toute apparence, prendre des fourrures pour commencer sa cargaison qu'il venoit compléter au port Saint-Pierre & Saint-Paul. On fut que deux hommes seulement de son équipage, un Portugais & un Nègre du Bengale s'étoient sauvés, & avoient passé l'hiver dans l'île de Cuivre, d'où un vaisseau Russe les avoit transportés à Nijenci-Kamscharka; ils nous ont joint à Bolcheretsk; & l'intention de M. Kassoï est de les envoyer à la saison prochaine à Saint-Péterbourg.

(e) M. le comte de la Pérouse en a détaillé le plan avec autant de soin que tous ceux qui l'ont devancé; on le verra dans la relation de son voyage, qui sera pour le lecteur curieux une nouvelle source d'instruction & de lumières.

1787.
Octobre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.
en suit le récit
de y est mort
de y est mort

1787.
Octobre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

1787,
Oâbre.A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

qui peut répandre le jour nécessaire sur les idées de M. Kassoïf.

On fait que le port de Saint-Pierre & Saint-Paul est situé au nord de l'entrée de la baie d'Avatscha, & se trouve fermé au sud par une langue de terre fort étroite, sur laquelle est bâti l'ostrog (f) ou village Kamtschadale. Sur une élévation à l'est dans le fond du port, est placée la maison du commandant (g), chez qui logea M. Kassoïf pendant son séjour. Auprès de cette maison, presque sur la même ligne, on voit celle d'un caporal de la garnison, & plus loin en tirant vers le nord, celle du sergent, lesquels sont,

(f) Le mot *ostrog* signifie proprement une enceinte de construction palissadée. On pourroit, je crois, tirer son étymologie des retranchemens que les Russes construisoient à la hâte, pour se mettre à couvert des incursions des indigènes, qui sans doute souffroient impatiemment qu'on envahit leur pays. Le nom d'ostrog est donné à présent à presque tous les villages de ces contrées.

(g) Ce commandant nommé *Khabareff* étoit alors un *préporchik*, ou enseigne.

1787,
Oâbre.A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

après le commandant, les seules personnes un peu distinguées qu'on puisse citer en cette place, si tant est qu'elle mérite ce nom. Vis-à-vis l'entrée du port, sur le penchant de la hauteur, d'où l'on découvre un lac d'une étendue considérable, on rencontre aujourd'hui les ruines de l'hôpital, dont il est parlé dans le voyage du capitaine Cook (h). Au-dessous de ces

(h) C'est à quelque distance de cet endroit que fut enterré au pied d'un arbre le capitaine Clerke. L'inscription que les Anglois ont laissée sur sa tombe, étoit sur bois & susceptible de s'effacer. M. le comte de la Pérouse voulant que le nom de ce navigateur parvint à l'immortalité, sans rien craindre des injures du temps, fit remplacer cette inscription par une autre sur cuivre.

Il n'est pas inutile de rapporter ici que notre commandant s'informa en même temps de l'endroit où avoit été inhumé le fameux astronome François, de l'Isle de la Croÿère. Il pria M. Kassoïf de donner des ordres pour qu'on élevât en ce lieu un tombeau, & qu'on y mit une épitaphe qu'il laissa graver sur cuivre, contenant l'éloge & les détails de la mort de notre compatriote. Ses intentions furent exécutées sous mes yeux, après le départ des frégates Françaises.

1787.
Octobre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

ruines, plus près du rivage, on a construit un bâtiment qui sert de magasin ou d'espèce d'arsenal à la garnison, & qui est constamment gardé par un factionnaire. Voilà en abrégé l'état dans lequel nous avons trouvé le port de Saint-Pierre & Saint-Paul.

Mais par les augmentations proposées, il est évident qu'il deviendrait une place intéressante. L'entrée du port seroit fermée ou au moins flanquée par les fortifications; elles serviroient en outre à couvrir de ce côté la ville projetée, qui seroit bâtie, en grande partie, sur l'emplacement de l'ancien hôpital, c'est-à-dire, entre le port & le lac qu'on découvre sur la hauteur. On poseroit pareillement une batterie sur la langue de terre qui sépare ce lac de la baie d'Avatscha, afin de protéger cette autre partie de la ville. Enfin, suivant le même projet, l'entrée de cette baie seroit défendue par une batterie assez forte sur l'endroit le moins élevé de la rive gauche; & les vaisseaux entrant dans

1787.
Octobre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

la baie ne pourroient se soustraire à la portée du canon, attendu les brisans qui se rencontrent le long de la rive droite. On y voit aujourd'hui sur la pointe d'un rocher, une batterie de six ou huit canons, qui a fait feu pour saluer nos frégates.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il entroit encore dans ce plan d'augmenter la garnison, qui n'est actuellement que de quarante soldats ou Cosaques. Ils vivent & sont habillés comme les Kamtschadales; seulement ils portent un sabre, un fusil & la giberne lorsqu'ils sont de service; sans cela, on ne pourroit les distinguer des indigènes qu'à leurs traits & à leur idiome.

Quant au village Kamtschadale, qui fait une grande partie de la place, telle qu'elle est en ce moment, & se trouve, ainsi que je l'ai dit, sur la langue de terre qui ferme l'entrée du port, il n'est composé que d'environ trente à quarante habitations, tant d'hiver que d'été, appelées

isbas & balagans ; & l'on ne compte dans toute la place , en comprenant même la garnison , que cent habitans au plus , tant hommes , que femmes & enfans . Par le projet ci-dessus , on voudroit en porter le nombre à plus de quatre cents .

A ces détails sur le port de Saint-Pierre & Saint-Paul , & sur les ouvrages dont on doit s'occuper pour son embellissement , j'ajouterai quelques notes que j'y pris sur la nature du sol , le climat & les rivières .

Nature du sol. Les bords de la baie d'Avatscha m'ont paru hérissés de hautes montagnes , dont quelques-unes sont couvertes de bois , & d'autres volcaniques (i) . Les vallées

(i) Il se trouve à quinze ou vingt verstes du port un volcan , que les naturalistes de l'expédition de M. le comte de la Pérouse ont visité , & dont il sera parlé dans le voyage de ce commandant . Les gens du pays m'ont dit qu'il en sort de la fumée de temps en temps ; mais que l'éruption , qui autrefois étoit très-fréquente , n'avoit pas eu lieu depuis plusieurs années .

présentent

présentent une végétation qui m'a étonné . L'herbe y étoit presque de la hauteur d'un homme ; & les fleurs champêtres , telles que des roses sauvages & autres qui s'y trouvoient mêlées , répandoient au loin l'exhalaison la plus suave .

Il tombe ordinairement de grandes pluies pendant le printemps & l'automne , & les coups de vent se font fréquemment sentir dans cette dernière saison & dans l'hiver ; celui-ci est quelquefois pluvieux , mais , malgré sa longueur , on assure qu'il n'est pas si extraordinairement rigoureux , du moins dans cette partie méridionale du Kamtschatka (k) . La neige commence

(k) Le froid excessif dont se plaignent les Anglois , peut n'être pas sans exemple , & je ne prétends point les contredire ; mais ce qui prouveroit que la rigueur du climat n'est pourtant pas si cruelle , c'est que les habitans qu'ils nous représentent n'osant sortir de tout l'hiver de leurs habitations souterraines ou *juertes* , dans la crainte d'être gelés , n'en construisent plus aujourd'hui dans cette partie méridionale de la presqu'île , ainsi que j'en aurai occasion de le dire . Je conviendrai cependant que

Partie I.^{re}

B

à prendre pied en octobre, & le dégel n'a lieu qu'en avril ou mai; mais en juillet même, on en voit tomber sur le sommet des hautes montagnes, & sur-tout des volcans. L'été est assez beau; les plus fortes chaleurs ne durent guère que le temps du solstice. Le tonnerre s'y fait rarement entendre, & ne fait jamais de ravages. Telle est la température qui règne à peu-près dans tous les environs de cette partie de la presqu'île.

Deux rivières ont leur embouchure dans la baie d'Avatscha, savoir, celle qui donne le nom à la baie & celle de Paratounga. Elles sont l'une & l'autre très-

Rivières
ayant leur
embouchure
dans la baie
d'Avatscha.

le froid que j'y ai éprouvé pendant mon séjour, & qui peut se comparer à celui de l'hiver de 1779, n'a paru le même que celui qui se fait sentir à Saint-Pétersbourg; mais ce que les Anglois ont eu grande raison de trouver extraordinaire, ce sont les terribles ouragans, qui amènent des bouffées de neige si épaisse & si abondante, qu'il est alors impossible de sortir ni d'avancer, si l'on est en route; cela m'est arrivé plus d'une fois, comme on le verra dans la suite.

poissonneuses; on y trouve de plus toutes fortes d'oiseaux aquatiques, & si sauvages qu'il est impossible de les approcher même à cinquante pas. La navigation dans ces rivières est impraticable au 26 novembre, attendu qu'elles sont toujours prises à cette époque; & dans le fort de l'hiver, la baie même est couverte de glacons, que les vents du large empêchent de sortir; mais dès que ceux de terre viennent à souffler, elle s'en dégage entièrement. Le port de Saint-Pierre & Saint-Paul se trouve pour l'ordinaire fermé par les glaces dans le mois de janvier.

Je devois sans doute parler ici des mœurs & du costume des Kamtschadales, faire connoître leurs maisons ou plutôt leurs cabanes qu'ils nomment *isbas* ou *balagans*; mais je remets à traiter ces objets à mon arrivée à Bolcheretsk, où j'aurai, j'espère, plus de loisir & plus de moyens pour les décrire en détail.

Nous partîmes de Saint-Pierre & Saint-

1787.
Octobre.
A Saint-Pierre
& Saint-Paul.

1787,
Octobre.
Départ de
Saint-Pierre &
Saint-Paul.

Paul le 7 octobre, M. Kasloff (l), M.^{re} Schmaleff (m), Vorokhoff (n), Ivafchkin (o), moi & la suite du commandant,

(l) M. Kasloff-Ougrenin est, comme je l'ai déjà dit, commandant à Okotsk & au Kamtschatka; il est subordonné au gouverneur général résidant à Irkoutsk.

(m) M. Schmaleff est capitaine-inspecteur pour les Kamtschadales, ou en Russe, *capitan-isspravnik* dans le département du Kamtschatka; c'est le même dont les Anglois eurent tant à se louer, & les bons offices qu'il nous a rendus ne sauroient également se compter.

(n) M. Vorokhoff, secrétaire du commandant; il est employé dans les affaires civiles, & a rang d'officier.

(o) M. Ivafchkin est cet infortuné gentilhomme dont parlent les Anglois, & qui mérite à tous égards l'éloge qu'ils en font. Le seul récit de ses malheurs suffit pour inspirer de la compassion à tout lecteur; mais il faut l'avoir vu & suivi, pour juger du degré d'intérêt qu'on doit prendre à son sort.

Il n'avoit pas encore vingt ans que l'impératrice Élisabeth le fit sergent de sa garde de Préobrajenskoï. Il jouissoit déjà d'un certain crédit à la cour, & le libre accès que sa place lui donnoit auprès de sa souveraine, ouvroit à son ambition la plus brillante carrière, lorsque tout-à-coup non-seulement il fut

composée de quatre sergens ou bas-officiers & d'un pareil nombre de soldats.

1787,
Octobre.

disgracié, & se vit enlever toutes les espérances flatteuses dont il avoit pu se bercer, mais encore il eut la douleur d'être traité comme les plus grands criminels; il reçut le knout, dernier supplice & le plus infamant en Russie, eut les narines arrachées, & fut en outre exilé pour la vie au Kamtschatka.

On sait, par ce qu'en ont rapporté les Anglois, tout ce qu'il a eu à souffrir pendant plus de vingt ans de la rigueur extrême dont on usa à son égard; on la porta jusqu'à lui refuser les premiers alimens. Il eût péri sans doute de faim & de misère, ou auroit succombé à son désespoir, si la force de son ame & celle de son tempérament ne l'eussent soutenu. La nécessité de pourvoir lui-même à sa subsistance le força, non sans dégoût, à se naturaliser parmi les Kamtschadales, & à adopter entièrement leur manière de vivre; il est vêtu comme eux, & trouve dans sa chasse & dans sa pêche de quoi fournir à ses besoins assez abondamment pour qu'en vendant son superflu, il obtienne encore quelques adoucissimens à sa triste existence. Il réside à l'ostrog de Vereknèi-Kamtschatka, ou Kamtschatka supérieure. On ignore parmi les Russes, la cause d'une punition si sévère; on est tenté de l'attribuer à un mal-entendu, ou à quelques paroles indifférentes, car on ne peut se résoudre à lui supposer un crime. Il paroitroit qu'on est revenu de la prétendue énormité



1787.
Octobre.

L'officier-commandant du port, probablement par honneur pour M. Kasloff son supérieur, se joignit à notre petite

de son délit; on a voulu depuis peu changer le lieu de son exil, & on lui a proposé d'aller demeurer à Yakoutsk, cette ville offrant plus de ressources, tant pour l'utilité que pour l'agrément: mais ce malheureux proférit, qui peut avoir aujourd'hui soixante à soixante-cinq ans, a refusé de profiter de cette permission, ne voulant pas, a-t-il dit, aller mettre en spectacle les marques hideuses de son déshonneur, ni avoir à rougir une seconde fois du supplice affreux qu'il a subi. Il a mieux aimé continuer de vivre avec ses Kamtschadales, n'ayant plus à desirer que de passer paisiblement le peu de jours qui lui restent au milieu de ceux qui connoissent son honnêteté, & de pouvoir emporter en mourant, l'estime & l'amitié générales dont il jouit à si juste titre.

M. le comte de la Pérouse, d'après la relation des Anglois, témoigna le desir de voir cet infortuné, qui lui inspira, dès le premier moment, le plus vif intérêt; il le reçut à son bord & à sa table: l'humanité de notre commandant ne se borna pas à compatir à ses maux; elle s'occupa encore des moyens de les adoucir, en lui laissant tout ce qui pouvoit lui rappeler notre séjour, & lui prouver que les Anglois ne sont pas les seuls étrangers que son triste sort ait intéressés.

1787.
Octobre.

troupe, & nous nous embarquâmes sur des baidars (*p*) pour traverser la baie & nous rendre à Paratounka, où nous devons trouver des chevaux pour continuer notre route.

Nous arrivâmes en cinq ou six heures à cet ostrog, où demeure le prêtre (*q*) ou curé du district dont l'église est encore en ce lieu (*r*): sa maison nous servit de gîte; & nous y fumes reçus à merveille; mais à peine y étions-nous entrés, que la pluie tomba en si grande abondance

Arrivée &
séjour à Paratounka.

(*p*) Les baidars sont des canots faits à peu-près comme les nôtres, si ce n'est que les bordages sont faits de planches larges de quatre, cinq à six pouces, & qu'ils sont joints les uns aux autres avec des liens de branches de saule ou de cordes; on les calfe avec de la mousse. Les baidars sont les seuls bâtimens qui servent à la navigation pour se rendre aux Iles Kouriles; ils vont ordinairement à la rame, on peut cependant y adapter une voile.

(*q*) Il se nomme Fédor Vereschaguin; il a succédé à son frère aîné Romanoff-Vereschaguin, qui eut tant de bons procédés pour le capitaine Clerke, & que j'ai trouvé depuis à Bolcheretuk.

(*r*) Son prédécesseur avoit annoncé aux Anglois,



qu'elle nous força de séjourner plus longtemps que nous ne voulions.

Je saisis avec empressement ce rapide intervalle pour décrire ici quelques-uns des objets que j'ai remis à traiter à mon arrivée à Bolcheretsk, où j'en trouverai d'autres peut-être qui ne seront pas moins intéressans.

L'ostrog de Paratounka est situé au bord de la rivière de ce nom, à deux lieues environ de son embouchure (f). Ce village n'est guère plus peuplé que celui

Description
de cet ostrog.

que cette paroisse devoit être incessamment transférée à l'ostrog de Saint-Pierre & Saint-Paul; mais ce déplacement ne doit s'effectuer qu'à l'exécution du projet relatif au port. Il est bon d'observer ici que les Anglois ont omis de dire qu'il existoit autrefois une église à Saint-Pierre & Saint-Paul, & qu'on en retrouve l'emplacement indiqué par une épée de tombe qui en faisoit partie.

(f) Cette rivière se jette, comme je l'ai dit, dans la baie d'Avaticha: les bancs qui s'y trouvent à sec, à basse mer, rendent son entrée impraticable; elle est même très-difficile lors de la pleine mer.

de Saint-Pierre & Saint-Paul. La petite vérole a fait, en cet endroit principalement, des ravages effroyables. Le nombre de balagans & d'ilbas que j'y ai vus, m'a également paru à peu-près le même qu'à Petropavlofska (t).

Les Kamtschadales logent l'été dans les premiers, & se retirent l'hiver dans les derniers. Comme on veut les amener insensiblement à se rapprocher davantage des paysans Russes, & à se loger d'une manière plus saine, il a été défendu dans cette partie méridionale du Kamtschatka, de construire désormais des yourtes ou demeures fouterraines; elles y sont toutes

(t) En m'arrêtant devant ces maisons Kamtschadales, je me suis peint quelquefois à leur aspect, la surprise dédaigneuse de nos sybarites François, les uns si fiers de leurs vastes hôtels, les autres si jaloux de leurs petits appartemens si jolis, si décorés, où l'art des distributions ne le cède qu'au luxe recherché des meubles; je croyois les entendre s'écrier: Comment des humains peuvent-ils habiter ces misérables cahutes! cependant un Kamtschadale ne se trouve point malheureux sous

1787.
Oâbre.
A Paratounka.

1787.
Oâbre.
A Paratounka.

Habitations
des Kamtschadales.

1787.
Octobre.
A Paratounka.

détruites à présent (u), & l'on n'en trouve plus que quelques vestiges dont l'intérieur est comblé, & qui m'ont représenté au dehors la faite élargi de nos glaciers.

Description
des balagans.

Les balagans s'élevent au-dessus du sol sur plusieurs poteaux plantés à d'égales distances, & de la hauteur de douze à treize pieds. Cette agreste colonnade soutient en l'air une plate-forme faite de soliveaux emboîtés les uns dans les autres, & revêtus de terre glaiseuse: cette plate-forme sert de plancher à tout l'édifice, qui consiste en un comble de forme conique, couvert d'une forte de chaume ou d'herbe séchée, étendue sur de longues

ces cabanes dont l'architecture paroît remonter au premier âge du monde; il y vit tranquille avec sa famille; il jouit au moins du bonheur de connoître peu de privations, par-là même qu'il se crée moins de besoins, & qu'il n'a point sous les yeux d'objets de comparaison.

(u) J'en ai revues quelque temps après dans la partie septentrionale, & j'ai pu en prendre une idée plus exacte que j'ai eu soin de noter.

1787.
Octobre.
A Paratounka.

perches qui se réunissent au sommet, & qui portent sur plusieurs traverses. Ce comble est à la fois le premier & le dernier étage; il forme tout l'appartement, c'est-à-dire une chambre: un trou pratiqué dans le toit ouvre un passage à la fumée, lorsque le feu s'allume pour préparer les alimens; cette cuisine s'établit alors au milieu de la chambre où ils mangent, se couchent & dorment pêle-mêle sans le moindre dégoût ni aucun scrupule. Dans ces appartemens, il n'est pas question de fenêtres; on n'y trouve qu'une porte si basse & si étroite, qu'elle donne à peine entrée au jour. L'escalier est digne de la maison; c'est une poutre, ou plutôt un arbre entaillé très-grossièrement, dont un bout posé à terre & l'autre est élevé à la hauteur du plancher; il arrive à l'angle de la porte, au niveau d'une espèce de galerie découverte qui se trouve en avant: cet arbre a conservé sa rondeur, & présente sur un côté de sa superficie ce que je ne saurois appeler des marches; vu

1787.
Oktobre.
A Parstounka.

qu'elles sont si incommodes que j'ai pensé plus d'une fois m'y rompre le cou. En effet lorsque cette maudite échelle vient à tourner sous les pieds de ceux qui n'y sont pas habitués, il leur est impossible de garder l'équilibre; il faut qu'ils tombent à terre, & ils risquent plus ou moins, en raison de la hauteur. Veut-on annoncer au dehors que personne n'est au logis? on ne prend d'autre soin que de retourner l'escalier, les marches en dessous.

Un motif de convenance peut avoir donné à ces peuples l'idée de se construire ces demeures bizarres; leur genre de vie les leur rend nécessaires & commodes. Leur principal aliment étant le poisson sec, qui fait aussi la nourriture de leurs chiens, il leur faut pour le faire sécher, ainsi que leurs autres provisions pour l'hiver, un emplacement à l'abri du soleil, & cependant où l'air entre de toutes parts; ils le trouvent sous cette colonnade ou vestibule rustique, qui fait la partie inférieure des balagans; c'est-là qu'ils

1787.
Oktobre.
A Parstounka.

pendent leur poisson au plancher, ou à des endroits aussi élevés, pour le soustraire à la voracité des chiens, qui sont constamment affamés pour le bien du service. Ces chiens servent au trainage chez les Kamtschadales; les meilleurs (x), c'est-à-dire, les plus méchans, n'ont d'autre écurie que cette manière de portique dont je viens de parler; ils y sont attachés aux colonnes ou poteaux qui servent de supports au bâtiment. Voilà, ce me semble, tout ce qui peut rendre utile la forme de construction qu'ils ont adoptée pour leurs balagans ou habitations d'été.

Celles d'hiver sont moins singulières; si elles étoient aussi grandes, elles ressembleroient parfaitement aux maisons des payfans Russes: celles-ci ont été tant de fois décrites, que tout le monde peut connoître à peu-près comment elles sont

Description
des ilots.

(x) Comme je serai incessamment dans le cas d'en essayer, je me réserve à les faire connoître à ce moment.

1787.
Octobre.
A Paratounka.

bâties & distribuées. On fait que ces isbas sont tous en bois, c'est-à-dire, que ce sont de longs arbres couchés horizontalement les uns sur les autres qui en font les murs, dont les vides sont remplis avec de la mousse. Leur toit a la pente de nos chaumières; il est revêtu d'une herbe grossière ou de jons, & souvent de planches. Deux chambres partagent l'intérieur, & un seul poêle commun par sa position, chauffe ces deux pièces; il sert aussi de cheminée pour la cuisine. Aux deux côtés de la plus grande de ces chambres, sont placés à demeure, de larges bancs, & parfois un méchant grabat fait de planches & couvert de peau d'ours: c'est-là le lit des chefs de la famille; & les femmes qui, dans ces contrées sauvages, sont esclaves de leurs maris & font les plus gros ouvrages, se trouvent trop heureuses quand elles peuvent s'y reposer.

Outre ces bancs & ce lit, on y voit encore une table & grand nombre d'images de différens saints, dont les Kamtschadales

1787.
Octobre.
A Paratounka.

sont aussi jaloux de garnir leurs chambres, que la plupart de nos célèbres connoisseurs le sont d'étaler leurs magnifiques tableaux.

On peut juger que les fenêtres n'en sont ni larges ni hautes: les carreaux sont de peaux de faumons ou de vessies de différens animaux, ou de gorges de loups marins préparées, quelquefois même de feuilles de talc, ce qui est très-rare & annonce une sorte d'opulence. Ces peaux de poissons sont tellement raclées & apprêtées, qu'elles sont diaphanes, & donnent un peu de jour à la chambre (y); mais il s'en faut qu'on puisse au travers distinguer les objets. Les feuilles de talc sont plus claires & approchent davantage du verre; cependant elles ne sont point assez transparentes pour que de dehors on puisse voir ce qui se passe en dedans: on doit sentir que ce n'est point un

(y) Cela produit le même effet que le papier huilé des fenêtres de nos manufactures.

inconvenient pour des maisons aussi basses.

1787.
Octobre.
A Paratounka.
Chef ou juge
de chaque ot-
trog.

Chaque ostrog Kamtschadale est présidé par un chef, appelé *toyon*; cette espèce de magistrat est choisi parmi les naturels du pays, à la pluralité des voix: les Russes leur conservent ce privilège, mais ils les obligent à faire approuver l'élection par la juridiction de la province. Ce *toyon* n'est donc lui-même qu'un payfan, comme ceux qu'il juge & préside; il n'a aucune marque distinctive, & fait les mêmes ouvrages que ses subalternes; il est spécialement chargé de veiller à la police & à l'exécution des ordres du gouvernement. Il a de plus, sous les siens, un autre Kamtschadale à son choix, pour l'aider ou le suppléer dans l'exercice de ses fonctions. Ce vice-*toyon* s'appelle *yefaoul*, titre Cosaque que les Kamtschadales ont adopté depuis l'arrivée des Cosaques dans leur péninsule, & qui, chez ces derniers, signifie second chef de leur bande, ou de leur horde. Il faut
ajouter

ajouter que lorsque la conduite de ces chefs est reconnue vicieuse, ou provoque les plaintes de leurs inférieurs, les officiers Russes préposés pour les recevoir, ou les autres tribunaux établis par le gouvernement, démettent aussitôt ces *toyons* de leurs charges, & en nomment d'autres plus agréables aux Kamtschadales qui ont le droit de les proposer.

La pluie ayant continué, nous ne pûmes encore nous remettre en route; mais ma curiosité me porta à prendre un moment dans la journée pour me promener dans l'ostrog de Paratounka, & pour visiter un peu ses environs.

Mes pas se tournèrent d'abord vers l'église, que je trouvai bâtie en bois, & décorée dans le goût de celles des villages Russes; j'y remarquai les armes du capitaine Clerke, peintes par M. Webber, & l'inscription angloise sur la mort de ce digne successeur du capitaine Cook; elle indique aussi le lieu de sa sépulture à Saint-Pierre & Saint-Paul.

Partie I.^{re}

C

1787.
Octobre.
A Paratounka.

Notes sur
l'église & les
environs de
Paratounka.

1787.
Oâskre.
A Paratounka.

Pendant le séjour des frégates Françaises dans ce port, j'étois venu une fois à Paratounka, dans une partie de chasse avec M. le vicomte de Langle; à notre retour, il me parla de plusieurs autres objets intéressans qu'il avoit observés dans cette église, lesquels m'avoient absolument échappés. C'étoient, autant que je crois m'en rappeler, diverses offrandes qu'y avoient déposées, me dit-il, quelques anciens navigateurs naufragés. Je m'étois bien promis de les examiner à ma seconde tournée dans cette paroisse; mais soit que ma mémoire m'ait mal servi, ou que j'aie mis dans cette recherche trop de précipitation, n'ayant eu que peu de temps à y donner, je ne pus rien découvrir.

Le village est environné d'un bois; je le traversai en côtoyant la rivière, & je parvins à découvrir une plaine très-vaste, laquelle s'étend au nord & à l'est jusqu'aux montagnes de Pétrapavlofska. Cette chaîne est terminée au sud & à l'ouest par celle dont le mont de Paratounka

1787.
Oâskre.
A Paratounka.

fait partie, & qui n'est éloignée que de cinq à six verstes (2) de l'ostrog ou village de ce nom. On trouve fréquemment sur les bords des rivières qui serpentent dans cette plaine, des traces récentes des ours qui y descendent pour prendre & manger le poisson dont elles abondent. Les habitans assurent en avoir vu quelquefois jusqu'à quinze & dix-huit rassemblés sur ces rivages; aussi sont-ils certains, lorsqu'ils vont les chasser, d'en rapporter, dans l'espace de vingt-quatre heures, au moins un ou deux. J'aurai occasion de parler bientôt de leurs chasses & de leurs armes.

Nous quittâmes Paratounka, & reprîmes notre route; une vingtaine de chevaux suffit pour nous & notre bagage qui n'étoit pas considérable, M. Kasloff ayant eu la précaution d'en envoyer une grande partie par eau jusqu'à l'ostrog de Koriaki.

Le 9.
Départ de
Paratounka.

(2) La verste est actuellement de cinq cents saignées ou toises.

1787.
Oâstre.

La rivière d'Avatscha ne remonte & n'est navigable que jusqu'à cet ostrog, encore est-on obligé de faire usage de petits bateaux appelés *batts*. Les *baidars* ne servent que pour traverser la baie d'Avatscha, & ne pouvant aller que jusqu'à l'embouchure de la rivière de ce nom, ils y transbordent leurs chargemens sur ces *batts* ou pirogues que le peu de profondeur & la rapidité de la rivière forcent de conduire avec des perches. C'est ainsi que nos effets arrivèrent à Koriaki.

Pour nous, après avoir traversé à gué la rivière de Paratounka, & en avoir côtoyé quelques bras, nous les laissâmes, pour prendre des chemins boisés & moins plats, mais plus faciles; nous voyageâmes presque toujours dans des vallons, & nous n'eûmes que deux montagnes à gravir. Nos chevaux, malgré leur charge, firent ce trajet fort lestement, enfin nous n'eûmes pas un instant, dans toute notre marche, à nous plaindre du temps; il fut si beau, que je commençois à croire qu'on m'avoit

peut-être exagéré la rigueur du climat: mais peu de temps après, l'expérience ne me confirma que trop ce qu'on m'avoit dit, & dans la suite de mon voyage, j'eus tout lieu de m'accoutumer aux frimats les plus pénétrants; trop heureux, lorsqu'au milieu des glaces & des neiges, je n'eus pas encore à lutter contre la violence des tourbillons & des tempêtes.

Nous mimés environ six à sept heures pour nous rendre à l'ostrog de Koriaki, éloigné de celui de Paratounka, suivant que j'ai pu en juger, de trente-huit à quarante verstes. A peine arrivés, il fallut courir nous réfugier dans la maison du *toyon*, pour nous mettre à couvert de la pluie; celui-ci céda son *isba* à M. Kasloff, & nous y passâmes la nuit.

L'ostrog de Koriaki est situé au milieu d'un bois taillis, & sur le bord de la rivière d'Avatscha, qui se rétrécit beaucoup en cet endroit; cinq ou six *isbas* & le double ou le triple au plus de *balagans*, composent ce village qui ressemble à

1787.
Oâstre.Arrivée à
Koriaki.Description
de cet ostrog.

1787.
Oâbrin

celui de Paratounka, si ce n'est qu'il est moins grand, & qu'il n'a point de paroisse. J'observerai qu'en général les ostrogs aussi peu considérables n'ont pas d'église.

Le 10.
Départ de
Koriaki.

Le lendemain nous remontâmes à cheval & prîmes la route de Natchikin, autre ostrog sur la route de Bolcheretsk; nous devions nous arrêter quelques jours dans ses environs, afin de profiter des bains que M. Kasloff y a fait construire à ses frais, pour l'utilité & l'agrément de tous les habitans, sur des sources chaudes qu'on y rencontre, & que je ne tarderai pas à faire connoître. Le chemin de Koriaki à Natchikin est assez commode, & nous traversâmes, sans difficulté, tous les petits ruisseaux ou sources qui descendent des montagnes au pied desquelles nous passâmes. Aux trois quarts du chemin, nous trouvâmes la Bolchaïa-reka (a); elle me parut, d'après sa largeur

(a) Nom qui signifie en Russe, grande rivière.

1787.
Oâbrin

l'environ cinq à six toises en ce lieu, se prolonger beaucoup dans l'est nord-est; nous la côtoyâmes pendant quelque temps, jusqu'à ce que nous vîmes une petite montagne qu'il nous fallut franchir en approchant du village. La pluie qui tomboit très-fort lorsque nous étions partis de Koriaki, avoit cessé peu d'instans après; mais le vent ayant passé au nord-ouest, le ciel devint très-chargé, & nous eûmes de la neige en abondance; elle nous prit à plus des deux tiers de notre route, & dura jusqu'à notre arrivée. J'eus le temps de remarquer que la neige couvroit déjà les montagnes, même les moins hautes, sur lesquelles elle décrivoit une ligne égale à une certaine élévation, & qu'au-dessous elle n'avoit point encore pu prendre pied. Nous passâmes à gué la Bolchaïa-reka, & nous trouvâmes à l'autre bord l'ostrog de Natchikin, où je comptai six ou sept isbas, & une vingtaine de balagans semblables à ceux que j'avois vus: nous n'y séjournâmes point. M. Kasloff ayant jugé à

1787.

Oâbre.

propos de se rendre sur le champ à ses bains; ce que je desirois autant par curiosité que par besoin.

Arrivée & séjour aux bains de Natchikin.

La neige avoit percé mes habits, & en traversant la rivière, qui ne laissoit pas d'être profonde, j'avois eu les pieds & les jambes très-mouillés; il me tarδοit donc de pouvoir changer; mais rendu aux bains, point de bagage, il n'étoit pas arrivé. Nous crûmes nous sécher en allant nous promener sur le champ dans les environs, & reconnoître les objets intéressans que je m'attendois à y trouver. J'eus lieu d'être charmé de tout ce qui frappa mes regards; mais l'humidité du lieu, jointe à celle qui nous avoit déjà saisis, acheva de nous morfondre, & nous fit abrégier notre promenade. A notre retour, nouveau sujet de peine & d'impatience; impossible à nous de changer ni de nous réchauffer, nous ne trouvâmes point nos équipages: pour surcroit de malheur, l'endroit où nous nous étions retirés, étoit des plus humides, &

quoiqu'il fût assez clos, le vent sembloit y souffler sur nous de toutes parts. M. Kasloff imagina de prendre un bain qui le remit promptement: n'ayant pas osé suivre son exemple, je me vis réduit à attendre l'arrivée de nos équipages; j'avois été pénétré à un tel point, que je passai la nuit à frissonner.

Le lendemain, je fis à mon tour l'essai de ces bains, & je puis dire que jamais aucuns ne m'ont fait autant de plaisir, ni autant de bien: mais il faut d'abord indiquer la source de ces eaux thermales, & la disposition du bâtiment où l'on se baigne.

Elles se trouvent à deux versets au nord de l'ostrog, & à environ cinq à six cents pas du rivage de la Bolchaïa-reka qu'il faut traverser une seconde fois pour arriver aux bains, attendu le coude qu'elle décrit après le village. Une vapeur épaisse & continuelle s'élève au-dessus de ces eaux qui jaillissent en bouillonnant d'une montagne peu escarpée, à trois cents pas à l'est de l'endroit où sont situés les bains. Dans

1787.

Oâbre.

Aux bains de Natchikin.

Le 11.

Description des sources chaudes de Natchikin.

leur chute, dont la direction est Est & ouest, elles forment un petit ruisseau d'un pied & demi de profondeur, & de six à sept pieds de largeur. A une courte distance de la Bolchaïa-reka, ce ruisseau en rencontre un autre avec lequel il va se jeter dans cette rivière, à environ huit à neuf cents pas de la source de ces eaux thermales, où elles sont si chaudes, qu'il est impossible d'y tenir la main une demi-minute.

Description
des bains.

M. Kasloff a eu soin de choisir, pour établir ses bains, l'endroit le plus commode, & celui où la température de l'eau se trouve la plus douce; c'est au milieu du ruisseau qu'il a construit en bois son bâtiment dans la proportion de huit pieds de large sur seize de long. Son intérieur est partagé en deux cabinets, ayant chacun six à sept pieds en carré & autant en hauteur: l'un qui s'avance davantage du côté de la source, & sous lequel l'eau a par conséquent plus de chaleur, est celui où l'on se baigne; l'autre sert uniquement

à la toilette des baigneurs; ils y trouvent à cet effet de larges bancs au-dessus du niveau de l'eau, & on a laissé dans le milieu un certain espace où l'on peut se laver encore si on le veut. Ce qu'il y a de très-agréable, c'est que la chaleur de l'eau en répand assez dans ce cabinet pour qu'on ne puisse pas s'y refroidir, & qu'elle pénètre tellement le corps, que même hors du bain on la conserve pendant une heure ou deux.

Nous logeâmes auprès de ces bains; dans deux espèces de granges couvertes d'une manière de chaume, & dont la charpente étoit d'arbres & de branches. Elles avoient été construites avant notre arrivée, exprès pour nous, & en si peu de temps, que lorsqu'on me le dit, j'eus peine à le concevoir; mais bientôt j'en acquis la conviction par mes yeux. Celle qui étoit au sud du ruisseau, s'étant trouvée trop petite & trop humide, M. Kasloff ordonna d'en bâtir une autre de trois à quatre toises, de l'autre côté où le

1787,
Octobre.
Aux bains de
Natchikin.

Construction
de nos de-
meures auprès
de ces bains.

1787.
Octobre.
Aux bains de
Natchikîn.

terrain étoit moins marécageux. Ce fut l'affaire d'un jour; le soir elle étoit achevée, quoiqu'on y eût de plus pratiqué un escalier qui facilita la communication de cette grange avec le bâtiment des bains, dont la porte fait face au nord.

Le 14.

Le froid ayant rendu notre demeure insupportable pendant la nuit, M. Kasloff se décida à la quitter quatre jours après notre arrivée. Nous retournâmes au village nous réfugier chez le toyon; mais l'attrait de ces bains nous y ramena chaque jour plutôt deux fois qu'une, & presque jamais nous n'y vinmes sans nous baigner.

Les diverses constructions que M. Kasloff ordonna pour la plus grande commodité de son établissement, nous retinrent encore deux jours. Ce commandant, animé de l'amour du bien & de l'humanité, jouissoit du plaisir d'avoir procuré à ses pauvres Kamtschadales des bains aussi salubres qu'agréables. Leur peu de lumières, ou peut-être leur insouciance

les en eût privés sans son secours, malgré l'extrême confiance qu'ils avoient en ces sources chaudes pour la guérison de bien des maux (b). C'est ce qui fit desirer à M. Kasloff de connoître la propriété de ces eaux; il me proposa d'en faire avec lui l'analyse, à l'aide d'une instruction qui lui avoit été donnée à cet effet. Mais avant de parler des résultats que nous avons obtenus, je crois nécessaire de transcrire ici cette instruction, pour me rappeler les procédés que nous avons employés.

« Les eaux en général peuvent con-

» tenir :

- » 1.^o De l'air fixe, & alors elles ont
- » un goût piquant & aigrelet, comme une
- » limonade sans sucre.
- » 2.^o Du fer ou du cuivre, & alors
- » elles ont un goût astringent & désa-
- » gréable, à peu-près comme l'encre.

1787.
Octobre.
Aux bains de
Natchikîn.

Instruction
pour faire
l'analyse de
ces eaux
thermales.

(b) Ils n'osoient autrefois approcher de ces sources ni d'aucun volcan, dans l'idée que c'étoit le séjour des esprits infernaux.

1787.
Oâstre.
Aux bains de
Natchikin.

- » 3.° Du soufre ou des vapeurs sulfureuses, & alors elles ont un goût nau-séabonde, comme un œuf de poule cœuvé & gâté.
» 4.° Des sels vitrioliques ou marins, ou des alkalis.
» 5.° Enfin de la terre.»

Air fixe.

« Pour connoître l'air fixe, le goût suffit en partie; mais versé dans l'eau de la teinture de tournesol, l'eau prend une couleur plus ou moins rouge, suivant la quantité d'air fixe qu'elle contient.»

Le Fer.

« Le fer se reconnoit par le moyen de la noix de Galle & de l'alkali phlogistique; la noix de Galle, versée sur une eau ferrugineuse, colore cette eau en pourpre ou en violet, ou en noir; & l'alkali phlogistique versé de même, produit sur le champ du bleu de Prusse.»

Le Cuivre.

1787.
Oâstre.
Aux bains de
Natchikin.

« Le cuivre se reconnoit par le moyen de l'alkali phlogistique & de l'alkali volatil; le premier colore une eau cuivreuse en rouge-brun, & le second en bleu: ce second moyen est plus sûr que le premier, parce que l'alkali volatil ne précipite que le cuivre, & non pas le fer.»

Le Soufre.

« On reconnoit le soufre & les vapeurs sulfureuses, en versant, 1.° de l'acide nitreux sur l'eau: s'il s'y forme un dépôt jaunâtre ou blanchâtre, c'est du soufre, & en même temps l'odeur sulfureuse s'exhale & se dissipe; 2.° en versant quelques gouttes de sublimé corrosif: s'il se forme un précipité blanc, l'eau ne contient que des vapeurs de soie de soufre; & si le précipité est noir, l'eau ne contient que du soufre.»

Sels vitrioliques.

« L'eau peut contenir des sels vitrio-

1787,
Ostère.
Aux bains de
Natchikin.

» liques, c'est-à-dire, des sels résultant de
» la combinaison de l'acide vitriolique
» avec de la terre calcaire, du fer, du
» cuivre, ou avec un alkali. On connoit
» la présence de l'acide vitriolique, en
» versant quelques gouttes de dissolution
» de terre pesante; car alors il se forme
» un précipité grenu qui tombe lente-
» ment au fond du vase.»

Sel marin.

« L'eau peut contenir du sel marin, ce
» que l'on reconnoit en versant quelques
» gouttes de dissolution d'argent; il se
» forme sur le champ un précipité blanc,
» épais comme du lait caillé, qui, à la
» longue, devient d'un noir violet.»

Alkali fixe.

« L'eau peut contenir de l'alkali fixe,
» ce que l'on reconnoit en versant quel-
» ques gouttes de dissolution de sublimé
» corrosif; car il se forme alors assez
» promptement un précipité rougeâtre.»

Terre

Terre calcaire.

« L'eau peut contenir de la terre
» calcaire & de la magnésie. Quelques
» gouttes d'acide de sucre versées sur
» l'eau, précipitent la terre calcaire en
» nuages blanchâtres qui tombent ensuite
» au fond, & déposent une poussière blan-
» che. Enfin quelques gouttes de disso-
» lution de sublimé corrosif, produisent
» un précipité rougeâtre, mais très-lente-
» ment, si l'eau contient de la terre de
» magnésie.»

« *Nota.* Pour que toutes ces expériences
» réussissent sûrement & promptement, il
» faut avoir soin de réduire l'eau qu'on
» analyse à peu-près à moitié, en la faisant
» bouillir, excepté cependant le cas où
» l'eau contiendrait de l'air fixe, parce que
» cet air s'échapperait par l'ébullition.»

Après avoir bien étudié l'instruction
ci-dessus, nous commençâmes les expé-
riences. Les trois premières n'ayant rien
produit, nous jugeâmes que l'eau ne
Partie I.^{re} D.

1787,
Ostère.
Aux sources
chaudes de
Natchikin.

Résultat
de nos expé-
riences.

1787.
Oâbre.
Aux sources
chaudes de
Natchikin.

contenoit ni air fixe, ni fer, ni cuivre; mais la combinaison de l'acide nitreux, indiquée pour la quatrième expérience, nous fit voir sur la superficie un léger dépôt blanchâtre & de peu d'étendue, qui nous donna lieu de croire que la quantité de soufre ou de vapeurs sulfureuses étoit infiniment petite.

La cinquième opération nous démontra que l'eau contenoit des sels vitrioliques, ou au moins de l'acide vitriolique combiné avec de la terre calcaire. Nous reconnûmes la présence de cet acide, en versant quelques gouttes de dissolution de terre pesante dans cette eau, qui devint blanche en forme de nuage; & le sédiment qu'elle déposa lentement au fond du vase, nous parut d'un grain très-fin & blanchâtre.

Il nous manquoit de la dissolution d'argent pour faire la sixième expérience, & nous assurer si l'eau ne contenoit pas du sel marin.

La septième nous prouva qu'il n'y avoit point d'alkali fixe.

1787.
Oâbre.
Aux sources
chaudes de
Natchikin.

Nous trouvâmes par la huitième opération, que l'eau contenoit une grande quantité de terre calcaire, mais point de magnésie. Après avoir versé quelques gouttes d'acide de sucre, nous vîmes la terre calcaire se précipiter au fond du vase en nuage & poussière blanchâtres; nous y mêlâmes ensuite de la dissolution de sublimé corrosif pour chercher la magnésie: mais le précipité, au lieu de devenir rougeâtre, conserva toujours la couleur qu'il avoit auparavant, lorsqu'il n'y avoit que de l'acide de sucre, preuve que l'eau ne contenoit point de magnésie.

Nous fîmes usage de cette eau pour le thé & pour notre boisson ordinaire. Ce ne fut qu'après trois à quatre jours que nous nous aperçûmes qu'elle renfermoit quelques parties salines.

M. Kasloff fit aussi bouillir de l'eau prise à la source, jusqu'à ce qu'elle fût totalement évaporée; la terre ou poussière blanchâtre & très-salée, qui resta au fond du vase, l'effet qu'elle produisit physique.

1787.
Octobre.Aux sources
chaudes de
Natchikin.

ment sur nous, tout indique que cette eau contient des sels nitreux.

Nous remarquâmes encore que des pierres prises dans le ruisseau, étoient recouvertes d'une substance calcaire assez épaisse & frisée, qui a fait effervescence avec l'acide vitriolique & l'acide nitreux. Nous en ramassâmes d'autres à l'endroit même où ces eaux paroissent prendre leur source, & où elles sont le plus chaudes; nous les trouvâmes revêtues d'une couche d'une espèce de métal, si je puis ainsi nommer cette enveloppe dure & compacte qui nous parut de la couleur du cuivre épuré, mais dont nous ne pûmes reconnoître la qualité: ce métal s'offrit ailleurs à nos yeux sous la forme de têtes d'épingles; jamais aucun acide ne put le dissoudre. En fendant ces pierres, nous vîmes que l'intérieur étoit très-tendre & mêlé de graviers. J'observai qu'il y en avoit une grande quantité dans ces sources.

Je dois ajouter ici que nous décou-

1787.
Octobre.Aux sources
chaudes de
Natchikin.

vrîmes au bord du ruisseau & dans un petit marais mouvant qui l'avoisine, une gomme ou *succus* particulier, glutineux, & non adhérent à la terre (a).

Telles sont les observations que j'ai tâché de faire sur la nature de ces eaux thermales, en aidant M. Kasloff dans ses expériences & dans ses recherches. Je n'ose me flatter d'avoir réussi à en présenter les résultats d'une manière satisfaisante; il se pourroit que, par oubli, ou par défaut de lumières, il m'eût échappé quelques erreurs dans le compte que j'ai rendu de nos opérations; je puis dire cependant que j'y ai donné toute mon attention & tous mes soins. Au surplus, je conviens d'avance que c'est à moi seul qu'il faut imputer tout ce qu'on pourroit y trouver de défectueux.

Pendant le temps que nous passâmes à

(a) M. Kasloff en avoit donné une certaine quantité à M. l'abbé Mongés, pendant le séjour de ce naturaliste de notre expédition à Saint-Pierre & Saint-Paul.

1787,
Octobre.
Aux sources
chaudes de
Natchikin.

ces bains & à l'ostrog de Natchikin, nos chevaux avoient transporté en différens voyages les effets que nous avions laissés à Koriaki; & nous commençâmes à faire les dispositions nécessaires pour notre départ. Dans cet intervalle, je vis prendre une martre zibeline en vie, d'une façon qui me parut fort singulière, & qui peut donner une idée de la chasse de ces animaux.

Chasse d'une
martre zibe-
line.

A quelque distance des bains, M. Kasso remarqua une troupe nombreuse de corbeaux qui voltigeoient presque sur un même endroit en rasant la terre. La constante direction de leur vol, lui fit soupçonner que quelque proie les attireroit. En effet, ces oiseaux poursuivoient une martre zibeline: nous l'aperçûmes sur un bouleau que d'autres corbeaux environnoient; nous eûmes aussitôt le même desir de la prendre. La manière d'y réussir la plus prompte & la plus sûre, eût été sans doute de la tuer à coup de fusil; mais nous avions renvoyé

1787,
Octobre.
Aux sources
chaudes de
Natchikin.

les nôtres au village où nous devions retourner nous-mêmes, & il ne s'en trouvoit pas un seul à emprunter parmi les personnes qui nous accompagnoient, ni dans les environs. Un Kamtschadale nous tira heureusement d'embarras, en se chargeant d'attraper l'animal; voici comme il s'y prit: il nous demanda un cordon; nous ne pûmes lui donner que celui qui attachoit nos cheveux. Pendant qu'il y faisoit un nœud coulant, des chiens dressés à cette chasse, avoient entouré l'arbre: l'animal occupé à les regarder, soit frayeur, soit stupidité naturelle, ne bougeoit pas; il se contenta d'allonger son cou, lorsqu'on lui présenta le nœud coulant; deux fois il s'y prit de lui-même, & deux fois ce lacs se défit. A la fin la martre s'étant jetée à terre, les chiens voulurent s'en saisir; mais bientôt elle fut se débarrasser, & elle s'accrocha avec ses pattes & ses dents au museau d'un des chiens, qui n'eut pas sujet d'être content de cet accueil. Comme

1787.
Octobre.
Aux sources
chaudes de
Natchkin.

nous voulions tâcher de prendre l'animal en vie, nous écartâmes les chiens; la martre quitta aussitôt prise, & remonta sur un arbre, où, pour la troisième fois, on lui passa le lacs, qui coula de nouveau; ce ne fut qu'à la quatrième, que le Kamtschadale parvint à la prendre (b). Je n'aurois jamais imaginé qu'un animal qui a l'air aussi rusé, se laissât attraper aussi bêtement, & présentât lui-même la tête au piège qu'il voit qu'on lui tend. Cette facilité de chasser les martes, est d'une grande ressource aux Kamtschadales, obligés de payer leurs tributs en peaux de martes zibelines, ainsi que je l'expliquerai plus bas (c).

On observa, pendant les nuits du 13

(b) M. Kasloff, qui présida à cette chasse, eut la bonté de me faire cadeau de cette martre zibeline, appelée *sohol* dans le pays, & me promit d'en joindre une autre, pour que je pusse en mener un couple en France.

(c) Ces fourrures sont non-seulement une branche de commerce considérable, mais encore elles servent en quelque sorte de monnaie à ces peuples.

& du 14, deux phénomènes dans le ciel, dans la partie du nord-ouest. D'après la description qu'on nous en fit, nous jugeâmes que c'étoient des aurores boréales, & nous regrettâmes de n'avoir pas été avertis à temps pour les voir. Le ciel avoit été assez beau pendant notre séjour aux bains; cependant la partie de l'ouest avoit presque toujours été chargée de nuages très-épais. Le vent varia de l'ouest au nord-ouest, & nous amena de temps à autre des bouffées de neige qui ne put encore acquérir de solidité, malgré les gelées qu'on ressentit toutes les nuits.

Notre départ étant fixé au 17 octobre, nous passâmes la journée du 16 dans les embarras qu'entraînent les derniers préparatifs. Nous devons faire le reste de notre voyage jusqu'à Bolcheretsk sur la Bolchaïa-reka. On avoit amarré deux à deux, & l'un contre l'autre, dix petits bateaux qui ne me parurent, à proprement parler, que des arbres creusés en

1787.
Octobre.
Aux sources
chaudes de
Natchkin.

Le 16.
Préparatif
pour notre dé-
part.

forme de pirogues; on en fit cinq radeaux pour le transport de nos personnes & d'une partie de nos effets. Il fallut bien se résoudre encore à en laisser le surplus à Natchikin, vu l'impossibilité de charger le tout sur ces radeaux, dont il n'y avoit pas moyen d'augmenter le nombre; car on avoit rassemblé tous les bateaux ou pirogues qui se trouvoient dans ce village, & même on en avoit fait venir de l'ostrog d'Apatchin, où nous allions nous rendre.

Le 17.
Départ de
Natchikin,
& détails sur
notre route.

Le 17, à la pointe du jour, nous nous embarquâmes sur ces radeaux. Quatre Kamtschadales, à l'aide de longues perches, dirigeoient nos embarcations; mais le plus souvent ils furent obligés de se mettre à l'eau pour les traîner, la rivière n'ayant en certains endroits qu'un à deux pieds tout au plus de profondeur, & dans d'autres moins de six pouces. Bientôt un de nos radeaux se rompit, c'étoit justement celui qui portoit notre bagage; il fallut tout décharger sur la rive, pour le

raccommoder. Nous ne l'attendîmes point, & nous préférâmes de nous en séparer pour continuer notre route. A midi, un autre accident, bien plus triste pour des gens que leur appétit commençoit fort à stimuler, nous força encore de retarder notre marche; le radeau sur lequel on avoit embarqué notre cuisine, fut tout-à-coup submergé à nos yeux. On conçoit que nous ne vîmes pas avec indifférence la perte dont nous étions menacés; nous nous empressâmes de sauver, comme nous pûmes, les débris de nos provisions; & de crainte d'un plus grand malheur, nous primes le sage parti de faire halte en cet endroit pour y dîner. Cela nous fit insensiblement oublier notre peur, & nous donna plus de courage pour vider l'eau qui surchargeoit les pirogues, & pour nous remettre en route. Nous n'eûmes pas fait une verst, que nous rencontrâmes deux bateaux qui venoient d'Apatchin pour aider à notre transport. Nous les envoyâmes porter du secours aux radeaux

1787.
Oktobr.

1787.
Octobre.

avariés, & remplacer les pirogues qui seroient hors d'état de servir. Comme nous allions toujours en avant, à la tête de toutes les embarcations, nous les perdîmes à la longue entièrement de vue; mais il ne nous arriva plus rien de fâcheux jusqu'au soir.

J'observai que la Bolchaïa-reka, dans les coudes qu'elle forme continuellement, court à peu-près est-nord-est, & ouest-sud-ouest. Son courant est très-rapide; il m'a paru pouvoir filer environ cinq à six nœuds par heure; cependant les pierres & les bas-fonds qu'on y rencontre à chaque instant, nous disputoient tellement le passage, qu'ils rendoient très-pénible le travail de nos conducteurs, qui les évitoient avec une adresse extrême: mais à mesure que nous approchâmes davantage de l'embouchure de la rivière, je m'aperçus avec plaisir qu'elle devenoit plus large & plus navigable. Je ne fus pas moins surpris de la voir se diviser en je ne sais combien de branches, & se

1787.
Octobre.

rejoindre ensuite, après avoir arrosé plusieurs petites îles, dont quelques-unes sont couvertes de bois. Les arbres sont par-tout très-petits & très-fourrés; il s'en trouve aussi un grand nombre qui s'avancent çà & là dans la rivière; ce qui ajoute encore à la difficulté de la navigation, & prouve l'insouciance, je dirai même la paresse de ces peuples. Il ne leur vient pas en idée d'arracher au moins ces arbres, pour se frayer un passage plus facile.

Différentes espèces d'oiseaux aquatiques, tels que canards, pluviers, goëlands, plongeurs & autres, se plaisent dans cette rivière, dont ils couvrent parfois la surface; mais il est très-difficile de les approcher, & par conséquent de les tirer. Le gibier ne me parut pas si commun. Sans les traces d'ours & les poissons à moitié dévorés, qui s'offroient de tous côtés à nos yeux, j'aurois cru qu'on m'en avoit imposé, ou au moins qu'on avoit exagéré, en me parlant de la quantité de

1787.
Oâbre.

ces animaux qu'on me dit habiter ces campagnes; nous n'en pûmes découvrir aucun; mais nous vîmes beaucoup d'aigles noirs, & d'autres aux ailes blanches, des corbeaux, des pies, quelques perdrix blanches, & une hermine qui se promenoit sur le rivage.

Aux approches de la nuit, M. Kasloff jugea avec raison, qu'il seroit plus prudent de nous arrêter que de continuer notre route, avec la crainte de rencontrer des obstacles pareils à ceux qui pendant le jour avoient embarrassé notre navigation. Comment les surmonter! nous ne connoissons point la rivière, & le moindre accident peut devenir très-funeste, s'il survient dans l'obscurité de la nuit. D'après ces réflexions, nous décidâmes de mettre à terre sur la rive droite, au bord d'un petit bois, près l'endroit où M. King & sa suite firent halte (d). Un bon feu réchauffa & sécha tout notre monde.

(d) Voyez le troisième voyage de Cook.

1787.
Oâbre.

M. Kasloff avoit eu la prévoyance de se réserver, sur son embarcation, les moyens d'y placer sa tente; & pendant qu'on la dressoit, ce qui fut fait en un instant, nous eûmes la satisfaction de voir arriver deux radeaux qui étoient restés en arrière. Le plaisir que nous fit cette réunion, la fatigue de la journée, la commodité de la tente, & la précaution que nous avions eue de prendre nos lits avec nous, tout contribua à nous faire passer la meilleure nuit possible.

Le lendemain, notre appareillage se fit sans beaucoup de difficultés, & de très-bonne heure. Nous fûmes en quatre heures à Apatchin, mais nos radeaux ne purent nous conduire jusqu'au village, à cause du peu de profondeur de la rivière en ce lieu. Nous débarquâmes à environ quatre cents pas de l'ostrog, & nous fîmes ce trajet à pied.

Ce village ne me parut pas si considérable que les précédens, c'est-à-dire, qu'il renferme peut-être trois ou quatre

Le 18.
Arrivée à
Apatchin, &
notes sur ce
village.

1787.
Oâstret.
Apatchin.

habitations de moins. Il est situé dans une petite plaine qu'arrose une branche de la Bolchaïa-reka; & l'on découvre sur la rive opposée à l'ostrog, une étendue de bois que je jugeai pouvoir être une île formée par les différens bras de cette rivière.

Je fus en passant, que l'ostrog d'Apatchin, ainsi que celui de Natchikin, n'avoient pas toujours été où ils sont aujourd'hui. Ce n'est que depuis quelques années, que les habitans, appelés sans doute par l'attrait du site ou par l'espérance d'une pêche plus abondante & plus facile, ont transporté leurs demeures dans les lieux où je les ai vues. Les nouveaux emplacements qu'ils ont choisis, sont, à ce qu'on me dit, à environ quatre à cinq verstes des anciens, dont on ne voit plus aucun vestige.

Apatchin ne m'offrit rien d'intéressant. J'en sortis pour aller rejoindre nos radeaux qui avoient passé les bas-fonds, & qui nous attendoient à trois verstes de

1787.
Oâstret.

de l'ostrog, précisément à l'endroit, où la branche de la Bolchaïa-reka, après s'être promenade à l'entour du village, rentre dans son lit. Plus nous descendîmes, plus nous la trouvâmes rapide & profonde; de sorte que rien ne ralentit notre marche jusqu'à Bolcheretsk, où nous arrivâmes à sept heures du soir, suivis d'un seul de nos radeaux, les autres étant demeurés en arrière.

A peine débarqué, M. le commandant me conduisit à sa maison, où il eut l'honnêteté de me donner un logement que j'ai occupé pendant tout le temps de mon séjour à Bolcheretsk. Je dois dire qu'il n'est ni soins ni attentions que je n'aye éprouvés de sa part. Non-seulement il me procura toutes les commodités & tous les agrémens qui étoient en son pouvoir, mais encore il me fournit tous les renseignemens qui pouvoient contribuer à mon instruction, & que sa place lui permettoit de me donner. Sa complaisance le porta souvent à prévenir mes

Partie I.^{re}

E

Arrivée à
Bolcheretsk.

1787.
Octobre.
A Bolcheretsk.

desirs & mes questions, & à stimuler ma curiosité, en lui offrant tout ce qu'il jugeoit susceptible de l'intéresser. Ce fut dans cette intention qu'il me proposa presqu'en arrivant, d'aller avec lui à la découverte de la galiote d'Okotsk (e), qui venoit d'échouer désastreusement à peu de distance de Bolcheretsk.

Naufrage
de la galiote
d'Okotsk.

Nous avions appris en partie ce triste événement sur notre route. On nous avoit rapporté que le mauvais temps (f) que cette galiote avoit essuyé à son atterrage, l'avoit forcée de mouiller à une lieue de la côte; mais qu'ayant chassé sur ses ancrs, le pilote n'avoit pas vu d'autre moyen de

(e) Ce navire est expédié chaque année par ordre du gouvernement, pour le transport de toutes sortes de denrées & autres objets destinés pour l'approvisionnement des habitans de la péninsule.

(f) Le vent étoit en effet grand frais du nord-ouest, & le temps extrêmement couvert: nous ressentîmes une partie de ce coup de vent dans notre route de Natchikin à Bolcheretsk, le lendemain du naufrage de la galiote; mais il fut bien plus violent encore la nuit de notre arrivée.

1787.
Octobre.
A Bolcheretsk.

sauver l'équipage que de se jeter à la côte; qu'en conséquence il avoit coupé les câbles, & que son bâtiment étoit venu s'y briser.

A la première nouvelle, les habitans de Bolcheretsk s'étoient rassemblés à la hâte pour voler au secours de ce navire, & pour essayer de sauver au moins les vivres dont il étoit chargé. M. Kasloff, en arrivant, avoit donné tous les ordres qui lui avoient paru nécessaires; mais peu tranquille sur leur exécution, il se décida bientôt à se rendre lui-même sur les lieux. Il m'invita donc à l'accompagner, ce que j'acceptai avec transport, me faisant un grand plaisir de voir l'embouchure de la Bolchaïa-reaka, & le port qu'elle forme en cet endroit.

Nous partîmes à onze heures du matin, sur deux radeaux, dont un (celui qui nous portoit) étoit composé de trois bateaux. Nos conducteurs se servoient de rames, & quelquefois de leurs perches, qui, dans les passages embarrassés & peu

Le 20.
Nous allons à
la découverte
du bâtiment
naufragé.

1787.
Océan.

profonds, leur aidoient le plus souvent à lutter contre la violence du courant, en retenant l'embarcation qu'il entraînoit & qu'il eût fait échouer inmanquablement sans cette manœuvre.

La Bisraïa, autre rivière très-rapide & plus large que la Bolchaïa-reka, se réunit à cette dernière à une demi-verste, & à l'ouest de Bolcheretsk. Elle perd son nom au confluent, pour prendre celui de la Bolchaïa-reka, que cette jonction rend plus considérable, & qui va se jeter ensuite dans la mer, à environ trente verstes de Bolcheretsk.

Hameau de Tchekafki.

Nous mimés pied à terre à sept heures du soir dans un petit hameau appelé Tchekafki. Deux isbas, autant de balagans & une yourte presqu'étruite, sont les seules habitations que j'y trouvai. J'y vis encore une méchante remise en bois, à laquelle on a donné le nom de magasin, parce qu'il appartient à la couronne, & qu'on y transporte d'abord les approvisionnemens dont les galiotes

1787.
Océan.

d'Olkotsk (g) sont chargées. C'est pour la garde de ce magasin qu'a été établi le hameau. Nous passâmes la nuit dans un des deux isbas, résolus à nous rendre le lendemain matin au bâtiment naufragé.

Le 27.

Nous remontâmes au point du jour sur nos radeaux. La mer étoit basse; nous côtoyâmes un banc de sable fort étendu & à sec; il tient à la rive gauche de la Bolchaïa-reka, en la descendant, & ne laisse dans la partie du nord qu'un passage de huit à dix toises en largeur, & de deux saignées & demie (h) de profondeur. Le vent qui souffloit bon frais du nord-ouest, agita tout-à-coup la rivière, & ne nous permit pas de nous risquer dans le chenal. Nos embarcations d'ailleurs étoient si petites, que chaque lame les

(g) Lorsque ces galiotes sont forcées d'hiverner, elles se réfugient dans l'embouchure d'une rivière étroite & profonde, qui se jette dans la Bolchaïa-reka, à cinquante pas du hameau, en la remontant.

(h) La saignée est une mesure Russe équivalente à la brasse.

1787.
Océan.

remplissoit à moitié; deux hommes travailloient sans relâche à les vider, & ils y suffisoient à peine. Nous prolongeâmes donc tant que nous pûmes ce banc.

Embouchure
de la Bolchaïa-
reka.

Alors nous aperçûmes le mât de la galiote au-dessus d'une langue de terre qui s'avance vers le sud. Ce bâtiment nous sembla à deux verstes dans le sud de l'embouchure de la Bolchaïa-reka. A la pointe de cette terre basse dont je viens de parler, nous découvrîmes le fanal & la cabane de ceux qui le gardent; malheureusement nous ne pûmes voir tout cela que de loin. La direction de la rivière, à l'endroit où elle se jette dans la mer, me parut nord-ouest; elle y présente une ouverture d'environ une demi-verste de largeur. Du côté gauche est donc placé le fanal, & de l'autre se trouve la continuation d'une terre basse que la mer submerge dans les gros temps, & qui s'étend presque jusqu'au hameau de Tchekafki. De ce dernier lieu jusqu'à l'embouchure, la distance est de six à

1787.
Océan.

huit verstes. Plus on approche de cette entrée, plus les courans sont rapides.

Il n'y avoit pas moyen de poursuivre notre navigation; le vent augmentoit toujours, & les vagues grossissoient de momens en momens. Il eût été de la dernière imprudence de quitter le banc de sable, pour traverser, par un aussi mauvais temps & sur d'aussi frêles embarcations, un espace de deux verstes de grande eau, largeur de la baie formée par l'embouchure de la rivière. M. le commandant, qui avoit déjà fait quelques épreuves de mes foibles connoissances en marine, voulut bien alors me demander mon avis; il fut de virer de bord pour retourner à l'endroit de notre couchée, ce qui fut fait aussitôt. Nous eûmes grandement à nous louer de notre prévoyance; à peine fûmes-nous arrivés à Tchekafki, que le temps devint affreux.

Je m'en consolai en pensant que j'avois au moins rempli mon but, qui étoit de voir cette entrée de la Bolchaïa-reka. J'ose

Notes sur
l'embouchure
de la Bolchaïa-
reka.

1787.
Octobre.
Tchekafki.

assurer qu'elle est d'un abord très-dangereux & impraticable à des vaisseaux de cent cinquante tonneaux. Les naufrages des bâtimens Russes sont trop fréquens; pour ne pas faire ouvrir les yeux aux navigateurs qui voudroient tenter de visiter cette côte, & aux nations qui penseroient à les y envoyer.

Le port ne promet d'ailleurs aucun abri; les terres basses qui l'environnent ne peuvent en servir contre les vents qui y donnent de toutes parts. En outre, les bancs qu'amène le courant de la rivière sont très-mobiles, & par la même cause il est presque impossible de connoître parfaitement le chenal qui doit nécessairement, de temps à autre, changer de direction, & dont la profondeur est indéterminée.

Ouragan
terrible.

Nous restâmes le reste de la journée au hameau de Tchekafki sans pouvoir nous remettre en route, ni pour aller au vaisseau naufragé, ni même pour retourner à Bolcheretsk. Le ciel, au lieu de s'éclaircir, s'étoit couvert de tous côtés de nuages

1787.
Octobre.
ATchekafki.

noirs & épais qui nous le masquèrent tout le jour.

Peu d'instans après notre arrivée, il s'étoit élevé une tempête effroyable, & la Bolchaïa-reka, auprès même de notre hameau, étoit dans la plus grande agitation. Cette houle me surprit, vu le peu de capacité de la rivière en cet endroit: la pointe nord-est de l'embouchure & la terre basse qui se prolonge dans cet air de vent, ne formoient qu'un brisan, que les lames submergeoient avec un bruit horrible. Le spectacle de ce coup de vent ne l'étoit pas moins, mais j'étois à terre, & je crus pouvoir le braver; il me prit fantaisie d'aller chasser dans les environs; je n'eus pas fait quelques pas, que, saisi par le vent, je me sentis chanceler: je tins bon & voulus suivre mon idée & ma chasse; mais arrivé à un ruisseau qu'il me fallut traverser en bateau, je courus le plus grand danger, & jem'en revins sur le champ, bien corrigé de ma petite fanfaronade. Ces terribles

1787.
Océan.

ouragans étant très-ordinaires dans cette saison, il n'est pas étonnant qu'il arrive tant de naufrages sur ces côtes; les bâtimens sont si petits, ils n'ont qu'un seul mât, & ce qu'il y a de pis, c'est que les marins qui les conduisent, ne sont guère dignes de la confiance qu'on leur accorde, s'il faut en croire ce qu'on m'en a rapporté.

Le 22.
Retour à
Bolcheretsk où
j'ai séjourné
jusqu'au 27
janvier 1788.

Le lendemain nous reprîmes notre route pour retourner à Bolcheretsk, où nous n'arrivâmes que le soir à nuit tombante.

Comme je prévois que mon séjour ici fera peut-être fort long, puis-que nous sommes forcés d'y attendre l'établissement du traînage, je vais reprendre le fil de mes descriptions, & le récit de ce que j'ai vu ou appris dans mes entretiens avec les Russes & les Kamtschadales. Commençons par la ville ou le fort de Bolcheretsk, car c'est ainsi qu'on l'appelle en Russe (ostrog ou krepost).

Description de
Bolcheretsk.

Il est situé au bord de la Bolchaïa-reka dans une île de peu d'étendue, formée

1787.
Océan.
A Bolcheretsk.

par les différentes branches de cette rivière, qui partagent la ville en trois parties plus ou moins habitées. Celle qui est la plus éloignée, & qui se trouve le plus à l'est, est une espèce de faubourg appelé *Paranchine*; il contient environ dix à douze isbas. En deçà, ou dans le sud-ouest de *Paranchine*, c'est-à-dire, dans la partie du milieu, on voit aussi plusieurs isbas, & entr'autres une rangée de petites baraques en bois qui servent de boutiques. Vis-à-vis est le corps-de-garde, qui est en même temps la chancellerie ou salle de justice (1); cette maison est plus grande que les autres, & elle est toujours gardée par une sentinelle. Un second petit bras de la Bolchaïa-reka sépare encore par un très-court intervalle, cet amas d'habitations bâties sans ordre

(1) Ce corps-de-garde sert encore de prison, & même d'école pour les enfans. Le maître de cette école est un Japonois, sachant plusieurs langues, & payé par le gouvernement pour enseigner les enfans du pays.

1787.
Océbre.
A Bolcheretsk.

& éparfés çà & là, de la troisième partie de la place qui présente, dans le nord-ouest, un autre groupe de bâtimens plus rapprochés de la rivière. Celle-ci court dans cette partie sud-est & nord-ouest, & passe à cinquante pas de la maison du commandant. Cette maison se distingue aisément des autres; elle est plus élevée, plus vaste, & bâtie dans le goût des maisons en bois de Saint-Pétersbourg. A deux cents pas au nord-est de la demeure du commandant, on trouve l'église, dont la construction est simple & semblable à celle de toutes les églises des villages Russes. Auprès de celle-ci est une charpente de vingt pieds de haut, & recouverte seulement d'un toit, sous lequel sont suspendues trois cloches. On découvre encore dans le nord-ouest de la maison du commandant, une autre petite portion de la place, qui est séparée de cette maison par un pré ou marais d'environ trois cents pas d'étendue, & qui n'est composée que de vingt-cinq à trenté îbas & de quelques

1787.
Océbre.
A Bolcheretsk.

balagans. En général, il y a très-peu de ces dernières habitations à Bolcheretsk; on en compte tout au plus dix; le reste n'est qu'îbas ou maisons de bois, dont le nombre peut monter à cinquante ou soixante, sans y comprendre les huit boutiques, la chancellerie & la maison du commandant.

Cette description exacte du fort de Bolcheretsk, doit faire trouver étrange qu'on lui conserve ce nom; car je puis attester qu'il n'y a pas traces de fortifications, & même il n'y a pas d'apparence qu'on ait jamais pensé à en construire en ce lieu. L'état, la position de cette place & de son port, tout me porte à croire qu'on a senti les dangers & les obstacles sans nombre qu'on auroit à surmonter, si l'on vouloit essayer de la rendre plus florissante, & d'en faire l'entrepôt général du commerce de toute la presqu'île. Les vues du gouvernement paroissent, ainsi que je l'ai dit, s'être plutôt tournées du côté du port de Saint-Pierre & Saint-Paul, dont

la proximité, le facile accès & la sûreté doivent lui mériter la préférence.

Il existe entre ces deux places une différence frappante; c'est le degré de civilisation que j'ai remarqué à Bolcheretsk, & que je n'ai point vu à Pétrópavlofska. Ce rapprochement sensible des mœurs Européennes, établit une assez grande opposition entre ces deux endroits. J'aurai soin de la faire sentir & d'en indiquer la cause dans le cours de mes observations sur les habitans de ces ostrogs; car c'est ici où je dois chercher à donner des détails sur leurs travaux, leurs usages, leurs goûts, leurs amusemens, leur nourriture, leur esprit, leur caractère, leurs tempéramens; enfin sur les principes du gouvernement auquel ils sont soumis.

Population à Bolcheretsk.

La population est à Bolcheretsk, d'environ deux à trois cents personnes, tant hommes que femmes & enfans. Parmi ces habitans, on compte, y compris les bas officiers, soixante à soixante-dix

1787.
Octobr.
A Bolcheretsk.
Différence remarquable entre Saint-Pierre & Saint-Paul, & Bolcheretsk.

Cosaques ou soldats qui sont chargés de tous les travaux relatifs au service (k). Ils montent la garde chacun à leur tour, nettoient les chemins; raccommodent les ponts, déchargent les provisions envoyées d'Okotsk, & les transportent de l'embouchure de la Bolchaïa-reka jusqu'à Bolcheretsk. Le reste des habitans n'est composé que de négocians & de matelots.

Tous ces gens, Russes & Cosaques, parmi lesquels se trouvent des métis, font un commerce furtif qui embrasse tantôt un objet & tantôt un autre; il varie aussi souvent que l'occasion leur fait naître l'idée d'en changer, mais ce n'est jamais dans la vue de s'enrichir par des voies honnêtes. Leur industrie n'est qu'une friponnerie continuelle; elle ne les porte qu'à tromper à la journée les

1787.
Octobr.
A Bolcheretsk.

Commerce frauduleux des Cosaques & autres.

(k) Leur paye est si médiocre, que la recette d'une année ne suffiroit pas pour les faire vivre seulement un mois, s'ils n'avoient la ressource d'un petit commerce frauduleux dont je vais rendre compte.

1787.
Oskok.
A Bolcheretsk.

pauvres Kamtschadales, que leur crédulité & un penchant invincible à l'ivrognerie, livrent sans réserve à la merci de ces dangereux brigands. Ceux-ci, à l'instar de nos charlatans & d'autres fripons de cette espèce, vont de villages en villages amorcer les trop foibles indigènes; ils leur proposent de leur vendre de l'eau-de-vie qu'artificieusement ils présentent à goûter. Il est presque impossible qu'un Kamtschadale, homme ou femme, résiste à cette offre. On conçoit que le premier essai est suivi de plusieurs autres; bientôt les têtes s'échauffent, se perdent, & l'astuce des vendeurs obtient en même temps le débit du reste de leur marchandise. A peine sont-ils parvenus à enivrer les acquéreurs, qu'ils favent en tirer en échange ce qu'ils ont de plus précieux, c'est-à-dire, toutes les pelleteries qu'ils peuvent avoir; & souvent c'est le fruit des peines d'une saison entière, ce qui devoit servir à payer le tribut à la couronne, ou même procurer, en le vendant, la subsistance

de

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

de la famille: mais aucune considération n'arrête un buveur Kamtschadale; tout est oublié, rien ne lui coûte pour se satisfaire. Dans leur abrutissement, ces malheureux se laissent ainsi tout enlever en un instant; & le plaisir momentané de vider quelques mesures d'eau-de-vie (1),

(1) On sait que c'est la passion dominante chez tous les peuples du nord; mais j'ai eu plus d'une fois occasion d'observer que celui-ci ne le cède à aucuns. Voici un trait entr'autres qu'on m'a raconté sur les lieux, pour me faire juger de la rapacité de ces commerçans vagabonds, & de la stupide prodigalité de leurs dupes.

Un Kamtschadale avoit donné une martre zibeline pour un verre d'eau-de-vie; brûlant d'en boire un autre, il invite le vendeur à entrer dans sa maison; celui-ci remercie, se dit pressé; nouvelles instances de la part du buveur qui propose un second marché; à ce mot, l'autre se laisse entraîner. = « Encore un verre pour cette martre; elle est plus belle que la première. = Non, je dois garder » ce qui me reste d'eau-de-vie; j'ai promis de la » vendre à tel endroit, & je pars. = Un moment; voici deux martres. = C'est inutile. = » Eh bien! je mets la troisième. = Allons, bois. » En même temps les trois martres sont saisies, &

Partie I.^{re}

F

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

les réduit à la dernière misère, sans que jamais l'expérience pénible qu'ils en font, leur apprenne à se tenir désormais en garde contre leur propre foiblesse, ni contre l'adroite perfidie de ces marchands, qui finissent à leur tour par boire préféré qu'aussitôt tout le gain qu'ils doivent à leur friponnerie.

Commerce
en général.

Pour terminer l'article du commerce, j'ajouterai que ceux qui le font plus en grand dans toute la presqu'île du Kamtschatka, ne font que des commis de négocians de Totma, Vologda, grand Ustiug, & de différentes villes de la Sibérie, ou des facteurs d'autres gros capitalistes, qui étendent jusque-là leurs spéculations de commerce.

notre homme fait de nouveau mine de sortir: son hôte redouble de cajoleries pour le retenir; il demande un troisième verre; autre refus, autres offres: plus le marchand fait le renchéri, plus le Kamtschadale prodigue les pelleteries. Qui croiroit qu'il finit par sacrifier pour ce dernier verre, sept maîtres zibelines de la plus grande beauté! c'étoit tout ce qui lui restoit.

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

Toutes les marchandises & denrées, que la nécessité oblige de prendre dans leurs magasins, s'y vendent excessivement cher, & environ dix fois au-dessus de leur valeur courante à Moscou. Le vedro (*m*) d'eau-de-vie de France se paye ici quatre-vingts roubles. Le débit en est permis aux marchands; mais celle de grains venant d'Okotsk, & celle qui se fait dans le pays avec de la *slatkaïa-trava* ou herbe douce, sont vendues pour le compte du gouvernement, au prix de quarante-un roubles quatre-vingt-seize kopecks le vedro. On ne peut les vendre que dans les *kabacs* ou cabarets établis à cet effet. A Okotsk, le vedro de l'eau-de-vie de grains ne coûte que dix-huit roubles; d'où il résulte que les frais de transport peuvent s'évaluer à vingt-trois roubles quatre-vingt-seize kopecks, ce qui paroît exorbitant: qu'on juge d'après cela du bénéfice.

(*m*) Le vedro est une mesure qui revient à trente ou quarante bouteilles de pinte.

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

Les autres marchandises d'importation (n), je veux dire celles qui sont envoyées d'Okotok, consistent en nankins & quelques étoffes de Chine, & en divers objets tirés des manufactures Russes & étrangères, tels que des rubans, mouchoirs, bas, bonnets, fouliers, bottes & autres articles qui entrent dans l'habillement des peuples de l'Europe, & qui paroissent tenir au luxe, eu égard à l'extrême simplicité du vêtement & des habitudes des Kamtschadales. On apporte aussi en denrées du sucre, du thé, du café en petite quantité, très-peu de vin, des biscuits, des confitures ou fruits secs, comme prunes, raisins, &c. enfin des chandelles, bougies, de la poudre, du plomb, &c.

La rareté de toutes ces marchandises dans un pays si éloigné, & le besoin qu'on en a, ou celui qu'on s'en fait, forcent à

(n) J'ai annoncé plus haut que le commerce d'exportation étoit borné aux fourrures; il se fait principalement par les négocians dont je viens de parler.

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

àes prendre au prix excessif qu'y met l'avidité du vendeur. Pour l'ordinaire, il en trouve le débit presqu'au moment de leur arrivée. Ces marchands tiennent boutique, ils occupent chacun une de ces baraques qui sont placées vis-à-vis le corps-de-garde; ces boutiques sont ouvertes tous les jours, excepté les fêtes.

La manière de vivre des habitans de Bolcheretsk, ne diffère pas de celle des Kamtschadales; cependant ils se plaisent bien moins sous des balagans, & leurs maisons sont un peu plus propres.

Manière
de vivre des
habitans de
Bolcheretsk,
& en général
des Kamtscha-
dales.

Les vêtemens sont les mêmes; l'habit de dessus, qu'on nomme *parque*, a la forme des chemises de nos charretiers; il est ordinairement de peaux de rennes (o) ou d'autres animaux qui sont tannées d'un côté. Ils portent dessous de longues culottes de pareils cuirs, & sur la peau une chemise fort courte & serrée, soit de

Habillemens

(o) Ils tirent ces vêtemens de peaux de rennes du pays des Koriques.

1787,
Novembre.
A Boïcheretsk.

nankin, soit d'étoffe de coton; les femmes en ont de soie, & c'est un luxe parmi elles. Les deux sexes mettent des bottes; l'été elles sont de peaux de chèvres ou de chiens tannées, & l'hiver de peaux de fous marins ou de pieds de rennes (p). Les hommes, en tout temps, se couvrent la tête avec de larges bonnets fourrés; dans la belle saison ils endossent une plus longue chemise de nankin ou de peau sans poil; elle est faite comme la parque, & leur sert au même usage, c'est-à-dire, qu'ils la passent par-dessus les autres vêtements. L'habit de cérémonie & le plus distingué, est une parque bordée de peau de loutre & de velours, ou d'autre étoffe & de fourrure aussi chère. Les femmes sont vêtues de la même manière que les femmes Russes; l'habillement de celles-ci est trop connu pour que j'aie besoin de le décrire; j'observerai seulement que la

(p) Ces bottes s'appellent au Kamtschatka, *ter-Eoffi*.

1787,
Novembre.
A Boïcheretsk.

cherté excessive de toutes les espèces d'étoffes au Kamtschatka, y rend la toilette des femmes un objet de dépense considérable; aussi adoptent-elles quelquefois l'accoutrement des hommes.

La nourriture principale de ces peuples consiste, comme je l'ai déjà dit, en poissons séchés. Les hommes font eux-mêmes leurs approvisionnements de ce premier aliment, tandis que les femmes vaquent aux travaux de l'intérieur du ménage, & s'occupent à ramasser les fruits & autres végétaux qui sont, après le poisson sec, les mets favoris des Kamtschadales & des Russes de ces contrées. Lorsque ces femmes vont faire ces récoltes pour la consommation de l'hiver, ce sont pour elles autant de jours de fêtes; elles les célèbrent par des transports d'une joie bruyante & effrénée, qui donne lieu parfois à des scènes bizarres & le plus souvent indécentes. Elles se répandent en foule dans les campagnes en chantant & s'abandonnant à toutes les folies que leur imagination

Alimens.

1787.
Novembre.
A Bolcheruk.

leur suggère; nulle crainte, nulle pudeur ne les retiennent. Je ne saurois mieux peindre leur extravagante frénésie qu'en la comparant à celles des bacchantes du paganisme. Malheur à l'homme que le hasard amène & livre alors entre leurs mains! quelque déterminé ou quelque agile qu'il soit, impossible à lui de se soustraire au fort qui le menace; il est rare qu'il sorte du combat sans avoir reçu une ample fustigation.

Quant aux alimens, voici à peu-près comment les Kamtschadales les préparent: on jugera par ce récit qu'on ne peut pas les soupçonner d'être délicats. Ils savent sur-tout ne rien perdre du poisson; aussitôt pêché (g), ils lui arrachent les ouïes, qu'ils se hâtent de fucer avec un plaisir extrême. Par un autre raffinement de sensualité ou de glotonnerie, ils en coupent aussi sur le champ quelques morceaux tout saignans, & souvent tout gelés, qu'ils

(g) J'entrerai dans un plus grand détail sur leurs pêches, lorsque je parlerai de leurs chasses.

1787.
Novembre.
A Bolcheruk.

dévoient avec la même avidité. On achève ensuite de dépecer le poisson, dont l'arête est destinée aux chiens. Le reste se conserve & se fait sécher pour l'hiver; alors on le mange bouilli, rôti, grillé, & le plus ordinairement tout cru.

Mais le mets que les palais connoisseurs estiment davantage, & qui m'a paru à moi le plus dégoûtant, c'est une espèce de faumon appelé *tchaouitcha*. Immédiatement après l'avoir pris, ils l'enterrent dans une fosse; ils l'oublient dans cet étrange garde-manger, jusqu'à ce qu'il ait eu le temps de s'y bien aigrir, ou, pour parler plus juste, de s'y pourrir complètement. Ce n'est qu'à ce point de corruption, qu'il acquiert la faveur qui flatte le plus la friandise de ces peuples. A mon avis, l'odeur infecte qui s'exhale de ce poisson, suffiroit pour dégoûter l'homme le plus affamé; & cependant un Kamtschadale se délecte à manger toute crue cette chair putréfiée. Qu'il se trouve heureux sur-tout quand il tient

1787,
Néenbr.
A Bolcheretok.

la tête! c'est le morceau par excellence; on la coupe en plusieurs parts. J'ai voulu parfois vaincre ma répugnance pour goûter légèrement de ce mets si recherché; jamais je n'ai pu me résoudre, non pas à y mettre la dent, mais seulement à l'approcher de ma bouche; chaque fois l'exhalaison fétide qu'il répand au loin, m'a donné des nausées, & m'a repoussé invinciblement.

Des truites & des saumons de plusieurs espèces, sont les poissons les plus communs au Kamtschatka: on mange aussi des loups marins, & la graisse de ce poisson est trouvée très-bonne; on s'en sert pour faire de l'huile à brûler.

Parmi les différens végétaux qui entrent pareillement dans la nourriture des Kamtschadales, ils font principalement usage de la racine de sarana, de l'ail sauvage, de la flatkaia-trava ou herbe douce, & de quelques plantes & autres fruits qui sont à peu-près les mêmes qu'en Russie.

La racine de sarana est connue des botanistes (r); sa forme, sa grosseur & sa couleur ont été décrites fort au long dans le troisième voyage de Cook. Cette racine farineuse tient lieu de pain (ff); on la fait sécher avant de la faire cuire; mais de quelque façon qu'on l'apprête, elle est toujours très-saine & très-nourrissante.

De l'ail sauvage (t) on fait une espèce de boisson aigre & fermentée qui a un très-mauvais goût; il est encore employé dans diverses sauces, ces peuples l'aiment beaucoup.

1787,
A Bolcherets k.

Boissons.

(r) Sous cette dénomination: *lilium flore atro rubente*.

(ff) Les Cosaques usent en outre de la farine de seigle; ils en font un pain noir semblable à celui des paysans Russes. Le gouvernement leur donne une certaine quantité de cette farine; mais elle est toujours insuffisante, & ils sont forcés de s'en approvisionner à leurs frais; quelques-uns en font des accaparemens pour gagner ensuite sur la vente.

(t) On l'appelle au Kamtschatka *tsheremtscha*. Gmelin le désigne ainsi: *allium foliis radicalibus periclatis, floribus umbellatis*, tome 1, page 49.

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

La *slatkaïa-trava* ou herbe douce est assez agréable lorsqu'elle est fraîche. Les Anglois sont aussi entrés dans de grands détails sur cette plante (u), que les naturels du pays estiment fort, sur-tout en distillation. Peu de temps après l'avoir cueillie ils la partagent par la moitié, & la ratifient avec une valve de moule pour en extraire la moelle; ils la font ensuite sécher pour l'hiver, & lorsqu'ils veulent s'en servir dans leurs ragoûts, ils la font bouillir. La *slatkaïa-trava* ou cette herbe douce s'emploie aussi pour faire de l'eau-de-vie (x), vendue dans le pays, ai-je dit plus haut; pour le compte du gouvernement qui

(u) *Spondilium foliolis pinnatifidis*. Voyez Linn. Le suc qui sort de la pellicule de cette plante a une telle malignité, que la main ne peut y toucher, sans enfler à l'instant; aussi a-t-on grand soin de mettre des gants pour la cueillir.

(x) Cette eau-de-vie enivre encore plus vite que celle de France; quelconque en bois, est sûr d'être extrêmement agité pendant la nuit, & de se trouver le lendemain sombre & inquiet comme s'il avoit fait un mauvais coup.

achette alors cette plante des Kamtschadales.

On compte trois sortes d'habitans, les Naturels ou Kamtschadales, les Russes & Cosaques, & les Métis ou les individus sortis du mélange de ces deux races.

Les indigènes, c'est-à-dire, ceux dont le sang n'est pas mêlé, sont peu nombreux; la petite vérole en a enlevé les trois quarts, & ce qui reste est répandu dans les divers ostrogs de la presqu'île; mais dans Bolcheretsk, on auroit peine à en trouver un ou deux.

Les vrais Kamtschadales sont en général d'une taille au-dessous de l'ordinaire; ils ont la figure ronde & large, les yeux petits & enfoncés, les joues saillantes, le nez écrasé, les cheveux noirs, presque point de barbe, & le teint un peu basané. Celui de la plupart des femmes, & leurs traits, sont à peu-près les mêmes; on ne les croira pas, d'après ce portrait, des objets bien séduisans.

Le caractère des Kamtschadales est doux

1787.
Novembre.
A Bolcheretska
Habitans du
Kamtschatska,

Indigènes;

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

& hospitalier; ils ne font ni fourbes ni voleurs; ils ont même si peu de finesse, qu'il n'y a rien de plus facile que de les tromper, comme on l'a vu, en profitant de leur penchant à l'ivrognerie. Ils vivent entr'eux dans la meilleure intelligence; il semble qu'ils se tiennent davantage, en raison de leur petit nombre; cette union les porte à s'aider mutuellement dans leurs travaux, & ce n'est pas une médiocre preuve de leur zèle à s'obliger, si l'on considère leur paresse naturelle, qui est extrême. Une vie active leur seroit insupportable; & le souverain bonheur à leurs yeux, après celui de s'enivrer, c'est de n'avoir rien à faire, de vivre dans une douce indolence. Elle est telle chez ces peuples, qu'elle leur fait négliger les moyens de pourvoir aux premiers besoins de la vie: on a vu plus d'une fois des familles entières réduites, l'hiver, aux dures extrémités de la disette, pour n'avoir pas voulu se donner la peine de faire, pendant l'été, leurs provisions de

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

poisson, qui est pourtant pour eux l'aliment de première nécessité. S'ils oublient ainsi leur propre existence, on conçoit qu'ils sont encore moins soigneux sur l'article de la propriété; elle ne brille ni sur eux, ni dans leurs demeures; on pourroit même leur reprocher de donner dans l'excès contraire. Malgré cette insouciance & les autres défauts des naturels, on est réduit à regretter que leur nombre ne soit pas plus considérable; car, d'après ce que j'ai vu & ce qui m'a été confirmé par plusieurs personnes, pour être sûr de rencontrer en ce pays des sentimens d'honneur & d'humanité, il faudroit les chercher chez les vrais Kamtschadales; ils n'ont pas encore troqué leurs grossières vertus contre les vices polis que leur ont apportés les Européens destinés à les civiliser.

Mais c'est à Bolcheretsk où j'ai commencé à apercevoir les effets de leur influence. J'y ai vu, en quelque sorte, la trace des mœurs Européennes, moins

Réflexions
sur les mœurs
des habitans de
Bolcheretsk.

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

encore dans le mélange des races, dans l'idiome & la conformation des traits des habitans, que dans leurs inclinations & leur manière d'être, qui n'annoncent pas toujours un très-grand fond de vertu. Cette différence remarquable entr'eux & les indigènes, ne provient, selon moi, que d'un acheminement pénible à la civilisation; & voici sur quoi je fonde mon opinion à ce sujet.

Bolcheretsk étoit, il n'y a pas encore long-temps, le chef-lieu du Kamtschatka, sur-tout depuis que les commandans avoient jugé à propos d'y établir leur résidence. Ces chefs & leurs suites y apportèrent les connoissances & les mœurs des Européens : on sait que celles-ci s'altèrent ordinairement dans la tradition, à mesure qu'elles s'éloignent davantage de la source; il est à présumer cependant que le gouvernement Russe ne confia, autant qu'il lui fut possible, son autorité & l'exécution de ses ordres, qu'à des officiers d'un mérite reconnu, si j'en juge par ceux qui

en

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

en font chargés aujourd'hui; d'après cela, il faut croire que ces commandans & autres officiers ne donnèrent, dans les lieux de leur résidence, que des exemples de vertus, de lumières & de toutes les qualités estimables des peuples civilisés. Malheureusement les leçons qu'ils offrirent ne furent pas toujours suffisantes, c'est-à-dire, qu'elles ne produisirent pas tout l'effet qu'on pouvoit en attendre, soit parce que ne présentant que des aperçus, elles ne furent pas assez sensibles, soit plutôt parce que n'ayant pu se répandre dans leur perfection, elles ne laissèrent dans les esprits que des impressions éphémères ou même vicieuses.

Ces réformateurs ne trouvèrent pas le même zèle dans les Cosaques qui composent les garnisons, ni dans les négocians & autres émigrans Russes, qui se sont établis dans cette péninsule. Le penchant à la licence, & l'amour du lucre, que portent presque toujours dans un pays conquis les colonies des vainqueurs, de

Partie I."

G

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

semblables dispositions développées par la facilité de faire des dupes, durent arrêter les progrès de la réforme. Le germe funeste de ces inclinations s'y propagea plus promptement par les alliances, tandis que les semences des vertus sociales, qu'on avoit tâché d'y répandre, furent à peine recueillies.

Il en est résulté que les naturels ou vrais Kamtschadales, ont gardé assez généralement leur ignorante simplicité & la rudesse de leurs mœurs, & qu'une partie des autres habitans Russes & métis, qui de préférence se sont fixés dans la résidence des chefs, ont bien conservé une foible nuance des mœurs de l'Europe, mais non pas de ce qu'elles offrent de plus parfait. On en a déjà vu la preuve dans ce que j'ai dit de leurs principes dans le commerce, & j'ai été à portée de m'en convaincre encore mieux pendant mon séjour à Bolcheretsk, par une étude plus suivie de ses habitans, qui, sans cette nuance, ressembleroient presque en tout aux indigènes.

M. Kasloff, &, à son exemple, tous ceux qui l'accompagnoient, donnèrent successivement aux dames de cet ostrog, plusieurs fêtes ou bals; elles y vinrent toutes chaque fois avec autant d'empressement que de joie. J'eus lieu de voir qu'on ne m'avoit pas trompé, en m'affurant que ces femmes, les Kamtschadales comme les Russes, aiment toutes le plaisir; elles en sont si avides, qu'elles ne peuvent le cacher. Les filles sont toutes étonnamment précoces, & ne paroissent point tenir de la froideur du climat.

Pour les femmes de Bolcheretsk qui se rendirent à nos assemblées, & qui la plupart étoient ou d'un sang mêlé ou nées de père & mère Russes, j'observai que leurs figures en général n'étoient pas désagréables; j'en vis même plusieurs qui pouvoient passer pour jolies: mais la fraîcheur chez elles n'est pas de longue durée; ce sont sans doute les enfans, ou les ouvrages pénibles auxquels elles sont assujetties, qui les fanent ainsi presqu'à la fleur

1787.
Novembre &
Décembre.
Bals donnés
aux dames de
Bolcheretsk,
& remarques
faites dans ces
bals.

1787.
 Novembre &
 Décembre.
 A Bolcheretsk.

de leur âge. Leur humeur est joyeuse & d'une vivacité piquante, peut-être un peu aux dépens de la décence; elles cherchent d'elles-mêmes à amuser la société par tout ce que leur gaieté & leurs jeux peuvent leur fournir: elles aiment à chanter & le son de leur voix est doux & assez agréable; il seroit seulement à désirer que leur musique sentît moins le terroir, ou se rapprochât davantage de la nôtre. Elles parlent le Russe & le Kamtschadale, mais elles conservent toutes l'accent de ce dernier idiome. Je ne m'attendois guère à voir danser ici des polonnoises & encore moins des contredanses dans le goût des angloises: qui croiroit qu'on y a même une idée du menuet? Soit que mon séjour sur mer pendant vingt-six mois, m'eût rendu peu difficile, soit que les souvenirs que ce spectacle me retraçoit, m'eussent fasciné les yeux, je trouvai que ces danses étoient exécutées avec assez de précision & plus de grâce que je n'aurois imaginé. Les danseuses dont il est question, portent la

1787.
 Décembre.
 A Bolcheretsk.

vanité jusqu'à dédaigner les chansons & les danses des Kamtschadales. Pour achever de rendre compte de mes observations dans ces bals, j'ajouterai que la toilette des femmes ne laisse pas d'être soignée; elles mettent tout ce qu'elles ont de plus galant, ou ce qu'elles jugent de plus précieux. Ces habits de bals & de cérémonie sont principalement en soieries; & l'on a vu à l'article du commerce, que ces vêtements doivent leur coûter fort cher. Je finirai ce récit par une remarque que j'eus occasion de faire, tant dans ces assemblées que dans celles des Kamtschadales, auxquelles j'assistai ensuite; c'est que le plus grand nombre des maris Russes ou indigènes ne paroissent point jaloux; ils ferment volontiers les yeux sur la conduite de leurs femmes, & font on ne peut pas plus traitables sur ce chapitre.

Les assemblées & fêtes Kamtschadales où je me trouvai, m'offrirent un autre spectacle également curieux par sa singularité: je ne sais ce qui me frappa davantage

Fêtes & danses Kamtschadales.

1787.
 Novembre &
 Décembre.
 A Bolcheretsk.

du chant ou de la danse; celle-ci me parut tenir beaucoup de celle des Sauvages; elle consiste à faire en mesure des mouvemens, ou plutôt des contorsions désagréables & difficiles, en poussant tout à-la-fois un son guttural & forcé, semblable à un hoquet prolongé, pour marquer le temps de l'air que chante l'assemblée, & dont les paroles sont le plus souvent vides de sens, même en Kamtschadale. Je notai un de ces airs que je crois devoir placer ici, pour donner une idée du chant & du mètre de ces peuples.

Daria, Daria, da, Daria, ha, nou
 dalatsché, damatsché, kannha koukha.
De Cape.

Ce qui signifie,

Daria (s), Daria, chante & danse encore.

Ce même air se répète ainsi à l'infini.

(s) Daria est un nom de baptême qu'on donne aux filles en Russie.

1787.
 Décembre.
 A Bolcheretsk.

Ils aiment sur-tout à contrefaire dans leurs danses les différens animaux qu'ils chassent, tels que la perdrix & autres, mais l'ours principalement; ils représentent sa démarche lourde & stupide, & ses diverses sensations ou situations, c'est-à-dire, les petits autour de leur mère, les jeux amoureux des mâles avec les femelles; enfin leur agitation, lorsqu'ils viennent à être troublés. Il faut que ces peuples aient une connoissance bien parfaite de cet animal; ils ont, il est vrai; de fréquentes occasions de l'observer, & sans doute ils en font une étude particulière, car ils en rendent tous les mouvemens aussi-bien, je crois, qu'il est possible. Je demandai à des Russes plus connoisseurs que moi, étant dans leurs chasses plus habituellement aux prises avec ces animaux, si ces ballets pantomimes étoient bien exécutés; ils m'assurèrent tous qu'il étoit difficile de rencontrer dans le pays de plus habiles danseurs, & que les cris, la

1787.
Décembre.
A Bolcheretik.

marche, & toutes les attitudes de l'ours étoient imités à s'y méprendre. Cependant n'en déplaît aux amateurs, ces danses, selon moi, ne sont pas moins fatigantes pour les spectateurs que pour les acteurs. On souffre réellement de voir ces danseurs se déhancher, se disloquer tous les membres, enfin s'époumoner, & tout cela pour exprimer l'excès du plaisir qu'ils goûtent dans ces bals bizarres, qui, je le répète, ressemblent aux divertissemens ridicules des Sauvages : à bien des égards, les Kamtschadales peuvent être mis sur la même ligne.

Chasse de
l'ours.

Après avoir rapporté avec quel art ces peuples contrefont les postures & tous les mouvemens de l'ours, qu'on pourroit appeler en quelque sorte leur maître à danser, ne seroit-il pas à propos de donner une idée de la façon dont ils chassent cet animal ? Ils l'attaquent de différentes manières ; parfois ils lui tendent des pièges : sous une trappe pesante, soutenue en l'air par un échafaudage assez élevé,

1787.
Décembre.
A Bolcheretik.

ils mettent un appât quelconque pour y attirer l'ours ; celui-ci ne l'a pas plutôt senti & aperçu, qu'il s'avance pour le dévorer ; en même temps il ébranle le foible support de la trappe, qui lui retombe sur le cou, & punit sa voracité, en lui écrasant la tête, & souvent tout le corps. C'est ainsi que depuis, en passant dans des bois, j'en ai vu de pris à ces pièges ; ceux-ci restent tendus jusqu'à ce qu'un ours s'y soit attrapé : avant que cela arrive, il se passe quelquefois près d'un an. Cette façon de chasser l'ours, dira-t-on, n'exige pas une grande hardiesse, ni beaucoup de fatigues de la part des chasseurs ; mais il en est une autre fort en usage en ce pays, & pour laquelle on jugera qu'il faut autant de force que de courage. Accompagné ou non, un Kamtschadale part pour aller à la découverte d'un ours ; il n'a pour armes que son fusil, espèce de carabine dont la crosse est très-mince, plus, une lance ou épieu, & son couteau. Toutes ses provisions se bornent à un petit paquet,

1787.
Décembre.
A Bolchereck.

contenant une vingtaine de poissons séchés. Dans ce lesté équipage, il pénètre dans l'épaisseur des bois & dans tous les endroits qui peuvent servir de repaire à l'animal. C'est pour l'ordinaire dans les broussailles ou parmi les joncs, au bord des lacs ou des rivières qu'il se poste & l'attend avec constance & intrépidité; s'il le faut, il restera ainsi en embuscade une semaine entière, jusqu'à ce que l'ours vienne à paroître: dès qu'il le voit à sa portée, il pose en terre une fourche en bois qui tient à son fusil (c). A l'aide de cette fourche, le coup-d'œil acquiert plus de justesse, & la main plus d'assurance: il est rare qu'avec une balle même assez petite, il ne touche pas l'animal, soit à la tête, soit dans la partie des épaules, son endroit sensible. Mais il faut qu'il recharge dans la même

(c) Les Kamtschadales ne sauroient tirer sans ce point d'appui; ce qui entraîne des préparatifs fort longs, & évidemment contraires à la célérité qui fait le plus grand avantage d'un chasseur.

1787.
Décembre.
A Bolchereck.

minute, car l'ours, si le premier coup ne l'a pas renversé, accourt (a) aussitôt pour se jeter sur le chasseur, qui n'a pas toujours le temps de lui en tirer un second. Il a recours alors à sa lance dont il s'arme à la hâte pour se défendre contre l'animal furieux qui l'attaque à son tour. Sa vie est en danger (b), s'il ne porte pas à l'ours un coup mortel; & l'on conçoit que, dans ces combats, l'homme n'est pas constamment le vainqueur; cela n'empêche pas les habitans de ces contrées de s'y exposer presque journellement: ils ont

(a) Il est assez commun de le voir aussi prendre la fuite, malgré sa blessure qu'il va cacher dans les buissons ou dans les marais; c'est-là qu'en suivant la trace de son sang, on le retrouve ou mort ou expirant.

(b) On m'assura que l'ours quand il triomphe de son agresseur, lui déchire la peau du crâne, lui en couvre le visage & se retire. Suivant les Kamtschadales, la vengeance de cet animal indique qu'il ne peut soutenir le regard de l'homme; ce préjugé bizarre entretient parmi eux l'opinion de leur supériorité, & me semble donner la raison de leur courage.

1787.
Décembre.
A Bolcheretsk.

en vain sous les yeux les exemples frè-
quens de leurs compatriotes, qui y périf-
sent; ils ne peuvent d'ailleurs partir pour
cette chasse, sans penser qu'il leur faudra
vaincre ou mourir; & jamais l'idée de
cette dure alternative ne les intimide ni
ne les arrête (c).

Chasses. Ils chassent à peu-près de même les
autres animaux, tels que les rennes, les
argalis ou béliers sauvages, appelés en
Russe *diki-barani*, les renards, les loutres,
les castors, les martes zibelines, les

(c) Ils entreprennent cette chasse dans toutes les
saisons de l'année, excepté lorsque la neige couvre
les campagnes; ils ont alors une autre manière de
poursuivre l'ours. On fait que l'hiver il se retire
dans la tanière qu'il s'est fabriquée pendant l'au-
tomne avec des branchages; il y passe le temps des
frimats à dormir ou à lécher sa patte; c'est-là que
les Kamtschadales vont, sur leurs traîneaux, l'atta-
quer avec le secours de leurs chiens, qui l'assaillent
& le contraignent à songer à sa défense: il s'élance
de son repaire & court à une mort à peu-près certaine;
s'il refuse de sortir, il la trouve également sous les
débris de sa tanière où il est affommé.

1787.
Décembre.
A Bolcheretsk.

lièvres (d) &c. mais jamais ils n'ont les
mêmes risques à courir; tantôt ils se ser-
vent de pièges, faits en bois ou en fer,
moins grands que ceux qu'ils tendent aux
ours, & ressemblant, pour la simplicité du
mécanisme, à nos traquenards; l'unique
soin à prendre est de les visiter de temps
en temps: tantôt ils vont à l'affût, armés,
comme je l'ai dit; & la seule peine qu'ils
aient à éprouver, provient de la durée
de leur chasse, lorsqu'ils ont épuisé leurs
vivres. Souvent ils se résignent à souffrir
de la faim pendant plusieurs jours de suite,
plutôt que de quitter la place sans avoir
tué & pris l'animal qu'ils poursuivent:
mais ils se dédommagent amplement de ces
jeûnes, en mangeant, sur les lieux, le pro-
duit de leurs chasses (e), & en comptant
avec joie les peaux qu'elles leur procurent.

(d) On a vu dans Cook la description de ces
divers animaux.

(e) Ils trouvent très-bonne la chair de l'ours,
des argalis & des rennes, cette dernière sur-tout;
elle a fait parfois mon plus grand régal.

1787,
Décembre.
A Bolchereck.

Ils choisissent, pour chasser ces animaux qui abondent au Kamtschatka ; les saisons où leur poil est le plus beau. Au commencement de l'hiver on chasse les martes zibelines; elles habitent pour l'ordinaire les arbes : on les distingue par la partie du poil la plus près de leur peau, qui a la couleur & le nom de ceux sur lesquels elles se plaisent davantage, comme bouleau, sapin, &c.

L'automne, l'hiver & le printemps sont les saisons les plus favorables pour la chasse des renards; on en distingue quatre espèces différentes : 1.^o le renard d'un roux-blanc qu'on estime le moins; 2.^o le renard rouge ou d'un beau roux; 3.^o le renard mêlé de roux, de noir & de gris, qui s'appelle *seyadouschka*; 4.^o le renard noir qui est le plus rare, & celui dont on fait le plus de cas; sa couleur est vraiment d'un noir foncé : on remarque seulement que les poils du dos qui sont les plus longs, ont quelquefois à l'extrémité une teinte grisâtre; il y en a qui sont sans prix. Enfin, je crois qu'on pourroit encore

1787,
Décembre.
A Bolchereck.

compter deux autres espèces de renards, qu'on ne regarde pas ici comme tels, & que nous appelons renard bleu & renard blanc. Leurs noms en Russie sont *golouboy*, *peffets* & *beley-peffets*; leur poil est plus épais que celui des autres. En général, les renards du continent sont plus beaux que ceux qu'on va chasser dans les différentes îles de l'est (f); ils se vendent infiniment plus cher.

La chasse des rennes s'entreprind dans l'hiver, & celle des argalis dans l'automne. Les loutres sont ici extrêmement rares, mais il y a une assez grande quantité d'hermines, & je ne sais pourquoi on ne se donne pas la peine de les chasser; il paroîtroit qu'on n'en fait aucun cas.

Ces peuples sont aussi leurs pêches en différentes saisons : celle du saumon & des truites a lieu en juin; celle du hareng en avril & mai; enfin, celle du loup marin

Pêches.

(f) Ce sont les îles Aleutiennes, Schoumagines, celles des Renards & autres.

dans l'été, le printemps & sur-tout l'automne.

Ils se servent rarement de seines & presque toujours de filets ordinaires (g), ou d'une espèce de harpon dont ils font usage avec beaucoup d'adresse. Les seines ne se jettent guère que pour prendre les lousps marins; elles sont faites de lanières de cuir, & les mailles en sont fort ouvertes. Ils ont encore une autre manière de pêcher, c'est en murant la rivière avec des poteaux & des branchages qui, très-ferrés, n'offrent au poisson qu'un passage étroit; souvent on lui en laisse plusieurs,

(g) Leurs filets sont de ficelle comme les nôtres; ils l'achètent des Russes, & en font eux-mêmes avec de l'ortie dont ils ont soin de faire des amas considérables. Ils la recueillent en automne, la lient par paquets, & la mettent sécher sous leurs balagans; dès que leurs pêches & les récoltes de fruits sont achevées, ils travaillent à sa préparation; ils la partagent en deux, puis en ôtent très-adroitement la pellicule avec les dents; le reste est battu & secoué jusqu'à ce que le filament se nettoie & devienne propre au filage.

à l'ouverture

à l'ouverture desquels sont placés des papiers disposés de façon que le poisson une fois entré n'en peut plus sortir.

Les chevaux sont peu communs au Kamtschaka: j'en vis quelques-uns à Bolcheretsk qui appartiennent au gouvernement, & qui sont confiés aux soins des Cosaques; ils ne servent que pendant l'été pour le charroi des marchandises & effets de la couronne, & pour la commodité des voyageurs.

En revanche, les chiens abondent en ce pays, & suffisent à tous les transports; l'utilité dont ils sont aux Kamtschadales, leur rend moins sensible la privation des autres animaux domestiques: d'ailleurs on a vu que la nourriture de ces coursiers n'est ni embarrassante ni dispendieuse; avec du poisson pourri ou des restes de poisson séché, leurs maîtres en sont quittes; encore ne se chargent-ils de les nourrir ainsi, que pendant le temps qu'ils leur sont nécessaires. En été, qui est la saison de leur inaction, il est d'usage

Partie I.^{re}

H

1787,
Décembre,
A Bolcheretsk.

1787,
Décembre,
A Bolcheretsk.

Les chevaux
sont rares.

Les chiens.

d'en lâcher une grande partie, à laquelle on remet le soin de sa subsistance; ces chiens savent très-bien y pourvoir, en se répandant dans les campagnes & en rôdant le long des lacs, & des rivières: leur exactitude à revenir ensuite chez leurs maîtres, est une des preuves les plus étonnantes de la fidélité de ces animaux. L'hiver arrive, & ils payent chèrement la liberté & le repos momentanés dont ils ont joui. Leurs travaux recommencent avec leur esclavage; il faut que ces chiens soient d'une vigueur extrême pour les soutenir: leur grosseur cependant n'est pas extraordinaire; ils ressemblent assez parfaitement à nos chiens de montagne, ou à ceux de nos bergers. Il n'est point d'habitans Russes ou indigènes qui n'aient au moins cinq chiens; ils s'en servent pour voyager, pour aller dans les forêts couper du bois, pour le transporter ainsi que leurs autres effets ou provisions; enfin, pour mener les voyageurs d'un endroit à un autre; & en vérité, des chevaux ne leur

1787.
Décembre.
A Bolcheretsk.

rendroient pas plus de service. Ces chiens sont ordinairement attelés à un traîneau deux à deux (*h*): un seul est à la tête & sert de guide; c'est au mieux dressé ou au plus intelligent qu'est réservé cet honneur; il comprend à merveille les termes avec lesquels le conducteur dirige leur marche: veut-il les faire aller à droite, il leur crie *tagtag, tagtag, & kougha, kougha* s'il faut aller à gauche; le chien savant s'entend aussitôt, & donne à ceux qui le suivent l'exemple de l'obéissance; *ah, ah* les arrête, & *ha* les fait partir. Le nombre des chiens attelés est proportionné à la charge du traîneau; lorsqu'elle n'excède

1787.
Décembre.
A Bolcheretsk.

(*h*) Ils subsistent comme les chevaux la calstration, mais d'une manière différente: on n'extirpe point, on brise, & l'on se sert des dents pour cette opération; il en périt quelques-uns, d'autres en restent estropiés & hors d'état de servir. Cependant on conçoit qu'il seroit impossible de faire autant d'usage de ces chiens s'ils étoient entiers; on ne pourroit les atteler avec leurs femelles: mais on ne munit pas tous les mâles; on en garde un certain nombre pour la conservation de l'espèce, & assez souvent on s'en sert pour les chasses.

1787.
Décembre.
A Bolchereuk.

pas de beaucoup la pesanteur de l'homme qui le monte, c'est ce qu'on appelle un traîneau ordinaire ou *fannka* (1); l'attelage alors est de quatre ou cinq chiens. Leur harnois (2) est en cuir; il passe au-dessous du cou, c'est-à-dire, sur le poitrail de ces coursiers, & tient au traîneau par une courroie longue de trois pieds en guise de trait: on les attache en outre par couples au collier les uns des autres; le plus souvent ce collier est recouvert d'un autre de peau d'ours, ce qui est un ornement.

Traîneaux.

La forme du traîneau est celle d'une corbeille allongée, dont les deux extrémités s'élèvent en se cintrant; sa longueur est d'environ trois pieds, & sa largeur n'a guère plus d'un pied. Cette espèce de corbeille qui fait le corps du traîneau, est d'un bois très-mince; les bords en

(1) Les traîneaux sur lesquels on charge les bagages se nomment *narta*; ils sont attelés de dix chiens.

(2) Ces harnois Kamtschadales s'appellent *alaki*.

1787.
Décembre.
A Bolchereuk.

sont évalés & garnis de courroies de différentes couleurs: une peau d'ours s'étend sur l'endroit où l'homme s'assoit. Cette partie supérieure du traîneau est élevée à environ trois pieds de terre, & porte sur quatre jambes; celles-ci s'écartent vers le bas, & sont fixées sur deux planches parallèles, larges de trois à quatre pouces. Ces planches ont très-peu d'épaisseur; dans leur longueur elles excèdent le corps du traîneau; elles lui servent l'une & l'autre de points d'appui & de patins; à cet effet, elles sont garnies, chacune en-dessous dans le temps du dégel, de trois à quatre lames d'os de baleine de la même largeur, adaptées à ces patins avec des bandes de cuir. Les deux bouts que ces planches présentent en avant, se recourbent en-dessus, & vont joindre de chaque côté la traverse qui s'abaisse en même temps pour soutenir une partie du bagage; le devant du traîneau est encore orné de rênes flottantes, ou lanières de cuir qui ne sont d'aucun usage.

1787,
Décembre.
A Bolcheretsk.

Le conducteur ne tient en sa main qu'un bâton arqué, qui est tout à la fois ses guides & son fouet. A l'un des bouts de ce bâton sont suspendus des anneaux de fer, autant par ornement que pour animer les chiens par le bruit de ces espèces de grelots que l'on agite de temps en temps; l'autre bout est quelquefois armé d'un fer pointu, afin d'avoir plus de prise sur la glace & la neige; il sert aussi à guider l'ardeur de ces animaux. Ceux qui sont bien dressés n'ont pas besoin d'entendre la voix; il suffit de frapper de ce bâton sur la neige pour les faire aller à gauche, ou sur les jambes du traîneau pour les faire aller à droite, & pour les arrêter, on le pose en avant entre le traîneau & la neige; enfin si leur train se ralentit, s'ils deviennent distraits & inattentifs aux signaux ou à la voix, on les corrige en leur jetant ce bâton (1); mais alors il faut la plus grande adresse

(1) Ce bâton se nomme *eschtel*.

1787,
Décembre.
A Bolcheretsk.

pour le ramasser, malgré la rapidité de la course, & c'est-là une des principales preuves de l'habileté du conducteur: les Kamtschadales sont singulièrement adroits à cet exercice. En général, je fus étonné de leur dextérité à mener leurs traîneaux; & comme il étoit dit que je serois bientôt trop heureux de profiter de cette voiture, je crus devoir en faire souvent l'essai, moins pour m'y accoutumer, que pour apprendre à me conduire moi-même. On eut beau me représenter les dangers auxquels je m'exposois en voulant me hasarder seul sur un traîneau, avant d'avoir acquis assez d'habitude pour pouvoir me passer d'un guide; à mon âge on ne doute de rien, je n'écouai aucune observation. La légèreté de la voiture pesant à peine dix livres, son élévation qui la rend plus sujette à verser, la difficulté d'y garder l'équilibre, enfin les suites que peut avoir une chute lorsqu'on quitte le traîneau (m); toutes

(m) Les chiens ne sentant plus le même poids,

1787,
Décembre.

ces considérations qu'on ne manqua pas de me mettre sous les yeux, ne purent m'intimider ni me dégoûter d'un apprentissage aussi dangereux. Je m'élançai un jour sur mon nouveau char, contentant toutefois à être suivi, & plusieurs traîneaux m'accompagnèrent. Ceux qui les montoient, n'attendirent pas longtemps pour me voir réaliser leurs prédictions: je leur donnai à très-peu de distance le spectacle d'une culbute complete; à peine relevé, nouvelle chute & nouveaux éclats de rire: malgré cela, je ne perdis pas courage, & me ramassai promptement pour verser une minute après. J'eus tout lieu de m'aguerrir contre ce défagrément, car à diverses reprises je payai le tribut de mon inexpérience; je tombai sept fois pour ce premier coup d'essai, mais sans me faire jamais aucun mal: je n'en revins que plus empressé de prendre une

s'emportent au point qu'ils ne s'arrêtent quelquefois qu'après avoir brisé le traîneau contre des arbres, ou après s'être épuisés de fatigues.

1787,
Décembre.
A Bolcherenk.

seconde leçon, puis une troisième, puis une quatrième; enfin je ne passai guère de jours sans faire quelque course. Le nombre de mes chutes diminua, à mesure que j'acquerois plus d'habitude & de savoir, & mes succès me rendirent si amateur de cet exercice, qu'en peu de temps je me fis une sorte de réputation; j'avoue qu'il m'a fallu du travail pour m'habituer à conserver l'aplomb nécessaire. Il faut être pour ainsi dire dans un mouvement continuel; ici se jeter sur la gauche quand le traîneau incline vers la droite; là se reporter bien vite sur la droite parce qu'il penche vers la gauche; puis enfin se lever tout droit en d'autres cas, & si l'on manque de promptitude ou d'attention, il est rare qu'on ne soit pas aussitôt renversé: en tombant, il faut encore ne pas abandonner le traîneau, mais s'y accrocher de son mieux, afin de faire un poids suffisant pour arrêter les chiens qui sans cela s'emporteroient comme je l'ai dit. La manière la plus

uistée de se placer sur un traîneau, est de s'y asseoir de côté, ainsi que nos dames sont à cheval; on peut aussi s'y mettre à califourchon; mais le tour de force, le *neq plus ultra* de l'adresse & de la grâce, c'est de savoir se tenir debout sur une seule jambe; il fait beau voir les experts dans ces brillantes attitudes.

Manière de chasser le lièvre & la perdrix.

Pour moi, dès que je fus en état de me conduire, je n'eus plus d'autre voiture; étant toujours accompagné, à cause des chemins, j'allois tantôt me promener, tantôt chasser le lièvre & la perdrix dont nous voyons les traces empreintes sur la neige (*n*). & en si grande quantité, qu'elle en paroisoit picotée comme un crible: dans les bois, elle avoit parfois tant

(n) Les premières neiges tombèrent à Bolcheretik le 5 novembre; elles furent si abondantes, qu'elles couvrirent aussitôt les campagnes; mais les gelées ayant été plus tardives, & les coups de vents étant succédé presque sans aucun intervalle, le trainage n'a pu s'établir parfaitement qu'assez long-temps après, ainsi qu'on le verra plus bas.

d'épaisseur, qu'il eût été impossible de faire un pas sans enfoncer; notre ressource alors étoit de quitter nos traîneaux dont nous ne pouvions plus nous servir, & nous les mettions sur le côté. Après avoir pris cette précaution qui suffit pour retenir les chiens, lesquels se couchent aussitôt en peloton sur la neige, & y attendent, sans bouger, le retour de leurs guides, nous nous attachions sous les pieds avec des courroies, des raquettes de planches très-minces (*o*), larges chacune de six à huit pouces, & longues de trois à quatre pieds, dont le bout étoit recourbé en forme de patins, & le dessous garni de peau de loup marin ou de pied de renne. Munis de cette chaussure, nous commen-

(o) Ces raquettes sont appelées dans le pays *Igl*. Dans la partie septentrionale de la presqu'île, on se sert d'une autre espèce de raquettes appelées *Lapki*; celles-ci sont moins longues, & faites de bandes de cuir entrelacées, comme la ficelle de nos raquettes de paume; on y adapte en dessous deux petits os pointus qui entrent dans la neige & empêchent de glisser.

1787,
Décembre,
A Bolcheretsk.

cions notre chasse; j'eus encore assez de peine dans les premiers temps à m'accoutumer à ces patins, je glissai plus d'une fois sur le dos & sur le nez; mais le plaisir d'une bonne chasse me faisoit oublier ces accidens. Quoiqu'il fût difficile de découvrir les lièvres & les perdrix, dont la blancheur égale celle de la neige, je ne manquois guère, grâce à l'habitude & aux avis de mes compagnons, d'en rapporter bon nombre.

Ce fut un de mes passe-temps les plus agréables à Bolcheretsk; le reste de mes momens étoit employé à gémir, à m'impatier de la longueur forcée de mon séjour. Pour me distraire, je m'empressai de saisir le peu de beaux jours que nous eûmes pour visiter quelques environs que j'ai revus depuis à mon départ, & dont je parlerai en reprenant ma route. La construction de mes traîneaux de voyage (p) ne laissa pas aussi de m'occuper,

(p) Espèce de carrosse fermé où l'on peut se tenir

1788,
Janvier,
A Bolcheretsk.

mais ma principale consolation fut la société de M. Kasloff & des officiers de sa suite; leurs conversations & des remarques que je fis successivement, me mirent chaque jour à même de prendre des notes dont j'ai déjà transcrit une grande partie, & vais donner ici la suite.

L'article des maladies qui règnent au Kamtschatka se présente le premier: quelques détails désagréables qu'il exige, je ne pense pas devoir le supprimer; il a fait partie de mes observations, il doit donc trouver sa place dans mon journal.

La petite vérole dont j'ai annoncé les ravages en ce pays, n'y paroît point être indigène; elle n'y est pas non plus fort ordinaire. Depuis l'invasion des Russes & les fréquentes émigrations qui l'ont suivie, cette épidémie ne s'y

couché, & qui s'adapte à un traîneau; c'est ce genre de voiture qu'on nomme *verock* en Russie, où elles sont fort communes: la mienne étoit garnie de peaux d'ours en dedans, & en dehors de peaux de loups marins.

1788.
Janvier.
A. Bolcheretik.

est montrée qu'en 1767 & 1768; elle y fut alors apportée par un bâtiment Russe allant aux îles de l'est pour les chasses de loutres, de renards, &c. Le sujet, porteur de ce germe fatal, étoit un matelot venant d'Okotsk, où il s'étoit fait traiter avant son départ; il avoit encore, à ce qu'on dit, les marques récentes de cette cruelle maladie: à peine débarqué, il la communiqua aux pauvres Kamtschadales, dont elle enleva les trois quarts; elle n'a point reparu depuis, ce qui fait présumer que ces peuples n'y sont point sujets. En l'année 1720, elle affligea ceux qui sont au nord du Kamtschatka, mais elle ne parvint pas jusque dans cette péninsule; elle avoit commencé à Anadirskoi, & l'on ignore qui l'y porta; on est tenté d'en accuser pareillement les Russes.

On pourroit soupçonner que les Kamtschadales leur doivent aussi la connoissance du mal vénérien, qui heureusement n'est pas commun chez eux; il paroît que ce fléau est exotique: la guérison en est aussi

1788.
Janvier.
A. Bolcheretik.

rare difficile; on a recours à différentes racines & au sublimé, qui produit en ce pays, comme par-tout, des suites funestes; y étant encore plus mal administré qu'ailleurs.

Il n'y a point de bossus ni de boiteux de naissance; les seuls individus contre-faits sont ceux qui sont des chutes considérables, ce qui n'est pas rare parmi les Kamtschadales, qui sont exposés à tomber du haut de leurs balagans. Ils sont peu sujets au scorbut; l'usage qu'ils font de l'ail sauvage & de différentes espèces de baies ou fruits, contribue à les en préserver; les Russes & les nouveaux débarqués sont plus souvent atteints de cette maladie.

Les pulmonies y sont assez fréquentes; mais les clous, tumeurs, abcès & loupes sont les maux les plus ordinaires: on ne fait les guérir que par les incisions & les extirpations; on se sert pour ces opérations, d'un couteau, ou tout simplement d'une pierre aiguisée qui supplée à

1787,
Janvier.
A Bolcheretsk.

la lancette. De pareils instrumens ne doivent pas donner une haute opinion du savoir des opérateurs, & il est aisé de voir que l'art de la chirurgie, si perfectionné chez nous, est encore dans la plus grande barbarie au Kamtschatka.

Médecins
sorciers.

La médecine ne paroît pas y avoir fait plus de progrès; à son égard cependant il faut convenir que ces peuples ont déjà gagné quelque chose, c'est d'avoir appris à se défier de leurs sourbes & ridicules empiriques. C'étoient autrefois de soi-disant forciers appelés *Chamans*, qui profitant de la crédulité des Kamtschadales, s'érigeoient de plus en docteurs en médecine, & s'assuroient ainsi de doubles droits à la vénération & à la confiance (q). Leur accoutrement bizarre contribuoit encore à en imposer, & s'accordoit merveilleusement avec leurs

(q) J'ai eu depuis dans un ostrog, à quelque distance de Bolcheretsk, occasion de prendre à leur sujet des renseignements plus détaillés, & l'on trouva à mon séjour en ce village,

extravagantes

1788,
Janvier.
A Bolcheretsk.

extravagantes momeries : ce qu'on m'en a dit passeroit toute croyance, si nous ne connoissions pas les Bohémiens & autres forciers de cette espèce. On ne se fait pas d'idée des singeries de ces faux médecins, ni des impertinences qu'ils débitoient pour assaisonner leurs ordonnances ou leurs prétendues révélations. Il est probable que leurs cures avoient souvent de facheuses issues, & que le nombre de leurs victimes égaloit celui de leurs malades; mais à la longue on s'ennuie d'être dupe, sur-tout au péril de la vie; on commence par murmurer contre les imposteurs qui perdent insensiblement leur crédit, & finissent par tomber dans le mépris & dans l'oubli. C'est ce qui est arrivé aux Chamans; le peu de lumière que le commerce des Russes a répandu dans ces contrées, a suffi pour dessiller les yeux des habitans. Ils ont aussitôt reconnu l'absurdité de l'art magique de leurs docteurs; dès qu'il cessa d'être respecté, il devint bien moins lucratif, & les profits

Partie I.^{re}

1788,
Janvier.

A Bolcheretzki.

diminuant, le nombre des forciers ne tarda pas à décroître. Les hommes dégoûtés du métier l'abandonnèrent; ils furent remplacés par quelques vieilles femmes qui sans doute sont moins habiles, & par conséquent peu achalandées (r).

Forte complexion des femmes.

Les femmes en ce pays ont rarement plus de dix enfans, leur taux ordinaire est quatre ou cinq; à quarante ans elles

(r) La révolution qui s'est opérée au Kamtschatka pour les Chamans, n'est-elle pas absolument l'histoire de tous nos charlatans! mêmes fourberies à peu près, même règne & même chute. Quelles réflexions on pourroit encore faire à ce sujet! par exemple, que des peuples aussi simples qu'ignorans, tels que les Kamtschadales, aient été quelque temps dupes des impostures de leurs forciers, il n'y a rien d'étonnant, & ils sont bien excusables: mais avec tant d'impérite & de crédulité, d'être revenus de leur erreur & d'en rougir, c'est de quoi, ce me semble, il faut être surpris & les féliciter; car enfin, chez les nations de l'Europe les plus éclairées, ne voit-on pas paroltre chaque jour des espèces de Chamans aussi perfides, aussi dangereux! Tous ont cependant leurs apôtres, leurs profélytes & un nombre prodigieux de martyrs.

1788,
Janvier.

A Bolcheretzki.

perdent l'espérance d'en avoir. Elles accouchent avec beaucoup de facilité, & se prêtent secours entr'elles pour se délivrer; il y a cependant quelques sages-femmes, mais en petit nombre. Les accidens, les couches malheureuses qui emportent tant de mères, y sont bien moins communs que les exemples d'accouchemens subits en plein air, dans les chemins, par-tout où les travaux de leur ménage appellent ces femmes. C'est vraisemblablement dans ces occasions qu'elles se servent de leurs cheveux, m'a-t-on dit, pour faire la ligature du cordon ombilical; elles rapportent ensuite elles-mêmes leur enfant, & se mettent sur le champ à l'allaiter. Le temps qu'elles le nourrissent est illimité. J'ai vu des mères donner à teter à des enfans de quatre & cinq ans: qu'on juge d'après cela de la forte complexion de ces femmes. On remarque néanmoins que les Kamtschadales des deux sexes, ne vivent pas plus long-temps que les Russes.

J'ai oublié de parler d'un remède dont les habitans de cette péninsule se servent volontiers & dans presque toutes leurs maladies. C'est une racine appelée *racine de l'ours*, infusée dans de l'eau-de-vie; le nom que ces peuples ont donné à cette plante, indique assez à qui ils en doivent la connoissance. Après avoir observé que l'ours avoit coutume de manger de préférence de cette herbe, & de se vautrer dessus lorsqu'il étoit blessé, ils se sont douté qu'elle pouvoit avoir quelque propriété, & dès-lors ils se sont décidés à en faire usage. Il ne manquoit plus à cet animal que de leur donner les premières leçons de botanique & de pharmacie. Au surplus, on m'a dit qu'avec cette racine, l'ours guérissoit toutes ses plaies: il est possible que l'homme s'en trouve aussi très-bien; mais je n'ai pas été dans le cas d'en faire l'essai moi-même, & je ne connois pas autrement cette plante.

Religion. La religion chrétienne a été apportée par les Russes au Kamtschatka; mais les

1788,
Janvier.
A Bolcheretsk.

Remède dit
à l'ours.

habitans de cette péninsule ne sont, à proprement parler, que baptisés; ils sont loin de remplir les devoirs que ce sacrement leur impose. Savent-ils seulement en quoi consistent les premiers préceptes du christianisme? j'en doute; livrés à tous leurs penchans, ils en suivent l'impulsion bonne ou mauvaise; s'ils se souviennent de la religion, c'est uniquement par un motif de convenance ou d'intérêt, ou bien lorsque les circonstances les y ramènent: cela prouve chez ces peuples un grand défaut d'instruction, & l'on ne peut, ce me semble, en accuser que leurs prêtres qui devoient éclairer leur ignorance. Mais ces prêtres ou missionnaires ont-ils les lumières suffisantes? il est vrai qu'ils ne sont pas à portée de faire des études profondes, & probablement on ne les exige pas, puisqu'il est assez commun de voir même des Kamtschadales admis à cet état auguste.

Tous ces papes sont soumis à l'autorité du protopope ou archevêque résidant à

1788,
Janvier.
A Bolcheretsk.

1788.
Janvier.

A Bolcheretsk.

Nijenei; il relève lui-même de l'archevêque d'Irkoutsk, qui seul les ordonne & confère les pouvoirs, de sorte que les clercs sont tous obligés de se rendre en cette ville. Peut-être la longueur & les dangers de la route leur font-ils comptés pour une espèce de séminaire; peut-être sans autre mérite ni examen reçoivent-ils les ordres sacrés: ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'en reviennent ni meilleurs ni plus instruits. Ces ecclésiastiques sont ensuite envoyés à leur destination particulière; le temps qu'ils y restent est illimité, & dépend absolument de la volonté de leurs chefs.

Églises.

On compte huit églises principales au Kamtschatka, Paratounka, Bolcheretsk, Jchinsk, Tiguil, Verckneï, Klutchefskaïa, & deux à Nijenei; on pourroit même y ajouter celle d'Ingiga dans le pays des Koriaques.

Sept ostrogs & les îles Kouriles composent le district ou la paroisse de Paratounka; savoir, le village de ce nom,

1788.
Janvier.
A Bolcheretsk.

Saint-Pierre & Saint-Paul, Koriaki, Natchikin, Apatchin, Malkin & Bolcheretsk. Le nombre de paroissiens contenus en ces ostrogs, n'excede pas quatre cents; & en y comprenant les îles Kouriles, le dénombrement général ne monte qu'à six cents vingt chrétiens. L'Impératrice accorde au curé de Paratounka quatre-vingts roubles d'appointemens, à quoi elle fait ajouter vingt pouds (f) de farine de seigle. Ses paroissiens ne lui payent en conséquence aucune dixme; mais il reçoit les aumônes & autres émolumens casuels attachés à son église. Pour un mariage, un baptême ou un enterrement; ces pasteurs demandent tout l'argent ou tels objets qu'il leur plaît d'exiger. Rien n'est réglé à cet égard, & ils n'ont d'autre arbitre que leur propre volonté, ce qui est susceptible des plus grands abus. Pour l'ordinaire cependant, ils veulent bien

(f) Poids Russe équivalant à un peu plus de trente-trois livres de France.

1788,
Janvier.
A Bolcheretik.

Impôts ou
tributs.

mesurer leurs demandes aux facultés de leurs paroissiens, & on doit leur savoir gré de cette sorte de retenue.

Les Kamtschadales sont libres; ils ne sont assujettis qu'à payer à la Russie un tribut annuel, qui consiste, comme je l'ai dit, en fourrures de toute espèce, de sorte que le produit de leurs chasses, tourne presque entièrement au profit de l'Impératrice. Chaque chef de famille est obligé de fournir pour lui, & pour chacun de ses enfans, même pour ceux en bas âge, une certaine quantité de pelleteries équivalente à la quotité de son imposition: or celle-ci peut monter à environ sept roubles, plus ou moins, & l'on m'a dit que l'évaluation de ces fourrures se fait toujours au plus bas prix possible. Cette manière de payer la capitation au Kamtschatka, doit être d'un grand rapport à la couronne, à en juger seulement par les martes zibelines que fournit annuellement cette province, & dont le nombre est porté à plus de quatre mille. Chaque

1788,
Janvier.
A Bolcheretik.

toyon perçoit les impôts dans son ostrog, & les remet ensuite au trésorier de la couronne; mais préalablement il est donné un reçu du montant de la capitation à chaque Kamtschadale, qui a soin de marquer de son cachet ou d'un signe quelconque toutes les fourrures qu'il livre.

Les monnoies ayant cours, sont l'impériale en or, valant dix roubles, le rouble & le demi-rouble; on ne voit que très-peu de monnoies d'argent au-dessous de cette valeur; celle de cuivre ni celle en papier ne sont point encore parvenues dans cette péninsule: ne seroit-ce pas une preuve que la marchandise la moins chère doit s'y vendre un demi-rouble? On trouve ici une grande quantité d'anciennes espèces en argent du temps de Pierre I.^{er}, de Catherine I.^{re} & d'Élisabeth; on pourroit même en faire une branche de commerce; l'argent en est plus pur, & à un taux supérieur aux monnoies communes.

La paye des soldats ou Cosaques est de
Paye des sol-
dats.

Monnoies.

1788.
Janvier.
A Bolcheretsk.

quinze roubles par an; quant aux officiers que le gouvernement envoie dans des pays si éloignés, ils reçoivent doubles appointemens.

Administra-
tion.

La presqu'île du Kamtschatka, lorsque M. le major Behm commandoit à Bolcheretsk, ressortissoit directement au gouvernement général d'Irkoutsk. Au départ de ce commandant que les Anglois virent leur premier attéragé en 1779, M. le capitaine Schmaleff fut chargé par *interim* de ce commandement; il a joui pendant un an du pouvoir & du plaisir de faire du bien aux habitans, qui ont pour lui autant de respect que de reconnoissance. M. Rénikin vint le remplacer en 1780; il fut rappelé en 1784 par des ordres supérieurs, & pour des causes que je suis obligé de taire. A cette époque, le département du Kamtschatka fut réuni à celui d'Okotsk. Depuis lors, les chefs & officiers des différens ostrogs, villes ou villages de cette péninsule, sont soumis aux ordres du commandant à Okotsk & aux décisions des tribu-

1788.
Janvier.
A Bolcheretsk.

naux de cette ville; ceux-ci sont eux-mêmes subordonnés & rendent compte au gouverneur général résidant à Irkoutsk. L'officier qui commande à Bolcheretsk, autrefois le chef-lieu du Kamtschatka, n'est aujourd'hui qu'un simple sergent; celui que j'y laissai s'appeloit *Rastargouïff*; il fut nommé à cette place par M. Kasloff.

J'observerai que les commandans dans ces divers ostrogs, même les officiers d'un grade inférieur envers leurs supérieurs, ne se doivent mutuellement aucun compte de leur administration; aussi l'autorité de chacun ne s'étend-elle que sur les habitans des lieux de sa dépendance: c'est ce qui a porté sans doute l'Impératrice à nommer un *capitan ispravnick*, capitaine inspecteur, chargé de parcourir chaque année tous les ostrogs des Kamtschadales, pour recevoir leurs plaintes, examiner leurs différends, les juger, faire punir ceux qui le méritent; en un mot, pour maintenir l'ordre & la paix parmi eux. Il entre encore dans ses fonctions d'encourager le commerce,

1788.

Janvier.

A Bolcheretsk.

la chasse & la pêche, de veiller au payement exact des tributs, aux approvisionnemens à faire par chaque particulier pour sa nourriture & celle de sa famille, aux réparations des ponts & des chemins, qui malheureusement sont aussi peu nombreux que mal entretenus. Enfin, ce capitaine ispravnick doit s'attacher en tout à introduire parmi ces peuples les mœurs & les usages des Russes. Cette place importante fut confiée, en 1784, à M. le baron de Steinheil, qui établit sa résidence à Nijenei. Des affaires l'ayant appelé ailleurs, il fut remplacé, à mon arrivée au Kamtschatka, par M. Schmaleff, qui faisoit alors, en nous accompagnant, la visite de son département.

Tribunaux.

L'administration n'est pas purement militaire; il y a quelques tribunaux établis pour instruire juridiquement les procès & autres affaires, & pour les juger; tels sont ceux de Tiguil, Ingiga & Nijenei-Kamtschatka: ces tribunaux ressortissent à celui d'Okotsk, ainsi qu'en Russie les jus-

1788.

Janvier.

A Bolcheretsk.

tices des villes du second ordre relèvent de celles des capitales qui prononcent en dernier ressort. Il y a en outre à Bolcheretsk une espèce de juridiction consulaire ou tribunal vocal, appelé en Russe *Slovesnoi-soud*; les juges sont marchands, ils connoissent de toutes les contestations relatives au commerce, & leurs sentences sont confirmées ou cassées par le tribunal où les affaires sont portées par appel. Il suffit de dire qu'on y suit uniquement le code des loix Russes; celles-ci sont assez connues pour me dispenser d'entrer à leur égard dans de plus grands détails; je ne pourrois d'ailleurs que répéter ce qu'en ont rapporté divers historiens ou des observateurs beaucoup plus éclairés que moi.

Je crois cependant devoir ajouter que les biens des Kamtschadales retournent, à leur décès, sans difficultés, à leurs plus proches héritiers ou à ceux à qui il leur plaît de les léguer; les volontés des testateurs sont respectées & suivies à la lettre, comme elles pourroient l'être en Europe

Usages pour
les successeurs.

chez les peuples les plus scrupuleux en matière de successions.

Le divorce n'est ni usité ni permis parmi les Kamtschadales. Les Russes paroissent rechercher volontiers leur alliance, quoiqu'elle ne leur procure aucun privilège particulier. On devine aisément quel peut être leur motif; il rend ces mariages si fréquens, qu'il ne seroit pas impossible qu'avant la fin de la génération présente, la race des naturels du pays ne fût entièrement détruite.

Punition.

La peine de mort abolie dans tous les états de l'Impératrice, n'a de même jamais lieu au Kamtschatka. Dans les premiers temps, des Russes accusés d'avoir vexé les Kamtschadales, furent condamnés au knout; il y en eut aussi parmi ces derniers, qui pour divers griefs subirent ce cruel supplice, mais aujourd'hui on n'y a plus recours; dès que ceux-ci font quelques fautes ou commettent quelques graves délits, on se contente de les battre. Ont-ils beaucoup gagné au change? la

1788,
Janvier.
A Bolcheretsk.
Note relative
aux mariages.

manière actuelle de les punir étant plus simple & plus expéditive, est sans doute employée plus volontiers, & doit être souvent abusive.

L'idiome Kamtschadale ma paru dur, guttural & très-difficile à prononcer; les mots en sont entrecoupés & les sons défagréables. Il y a pour ainsi dire autant de dialectes & d'accens différens qu'il y a d'ostrogs. Par exemple, on est tout étonné, en sortant de Saint-Pierre & Saint-Paul, d'entendre à Paratouнка un autre jargon; il en est de même des villages les plus voisins les uns des autres. Malgré ces variations dans l'idiome, j'ai cru devoir m'attacher à m'en procurer un vocabulaire que je placerai à la fin de mon Journal. J'y joindrai celui des langues Tchouktchis, Korjaques & Lamoutes; j'y ai donné tous mes soins, & l'on m'a fourni des secours qui m'ont été très-utiles. Je terminerai l'article de mon séjour à Bolcheretsk par diverses observations qui mettront à même de juger

1788,
Janvier.
A Bolcheretsk.

Idiome.

de l'impossibilité où je me suis trouvé pendant tout ce temps de reprendre ma route.

Note sur le climat.

Vers la fin de novembre, le froid se fit sentir tout-à-coup si vivement, qu'en très-peu de jours toutes les rivières furent prises, même la Bolchaïa-reka, ce que la rapidité extrême de son courant rend très-rare. Dès le lendemain elle se débarrassa des glaçons qui la couvroient; je n'en ai revus depuis s'arrêter devant Bolcheretsk qu'à la hauteur de la maison du commandant. Quoique prise en plusieurs endroits, cette rivière présente encore à cette époque grand nombre de lacunes, où l'on voit que les eaux ont leur cours ordinaire.

On remarque sur chaque rivage de la péninsule, une différence sensible dans l'atmosphère. Tandis que la sécheresse a régné à Saint-Pierre & Saint-Paul pendant toute la belle saison, on se plaignoit à Bolcheretsk de pluies fréquentes; cependant il m'a paru qu'en général on n'avoit pas trouvé l'automne très-pluvieux cette année.

année. Les pluies trop abondantes sont nuisibles en ce pays, en ce qu'elles causent des débordemens considérables & chassent le poisson; d'où il résulte que la famine vient affliger les pauvres Kamtschadales, comme il est arrivé l'année dernière dans tous les villages de la côte de l'ouest de la presqu'île. Ce funeste fléau y régna si généralement, qu'il força les habitans d'abandonner leurs demeures, & de se transporter avec leurs familles sur les bords de la Kamtschatka, dans l'espoir d'y trouver plus de ressources, le poisson étant plus commun dans cette rivière. M. Kasloff s'étoit proposé de reprendre sa route par la côte occidentale, ayant déjà parcouru celle de l'est; mais la nouvelle de cette famine le détermina malgré lui à revenir sur ses pas, plutôt que de s'exposer à être arrêté, & peut-être à périr à moitié chemin, par la difficulté de se procurer des chiens & des vivres sur la côte de l'ouest.

Le vent à extrêmement varié pendant mon séjour à Bolcheretsk; il a été le plus

Partie I.^{re}

K

1788.
Janvier.
A Bolcheretsk.

1788.
Janvier.
A Bolcheretsk.

1788,
Janvier.
A Bolcheretik.

constamment ouest, nord-ouest & nord-est; quelquefois il a soufflé de la partie du sud, mais rarement de l'est. Les vents de sud & d'ouest ont presque toujours été accompagnés de neige; & il ne s'est guère passé de semaines, & cela jusqu'en janvier, sans que nous n'ayons vu s'élever deux ou trois tempêtes violentes; elles nous venoient pour l'ordinaire du nord-ouest: ces coups de vent ne duroient pas moins qu'un ou deux jours, & parfois sept ou huit. Il eût été alors de la dernière imprudence de nous hasarder à sortir; le ciel étoit couvert de toutes parts, & la neige soulevée par ces tourbillons, formoit en l'air un brouillard épais qui ne permettoit pas de voir à six pas. Malheur à tous voyageurs qui se trouvent en route par cet horrible temps! il faut forcément qu'ils s'arrêtent, ainsi que je l'ai dit, autrement ils risqueroient de se perdre, ou de tomber dans quelques abîmes; car comment distinguer le chemin? comment le suivre quand on a à

1787,
Janvier.
A Bolcheretik.

lutter contre l'impétuosité du vent, & qu'on peut à peine se déprendre des monceaux de neige qui tout-à-coup vous environnent? Si les hommes courent de si grands dangers, qu'on juge de ce que doivent souffrir les chiens. Rien de si commun encore, lorsqu'on est surpris par ces affreux ouragans, que de se séparer des traîneaux de sa suite, & de se trouver à deux verstes ou plus les uns des autres, faisant route opposée (1).

La fréquence de ces tempêtes, les accidens effrayans qui peuvent en être la suite, nous firent sentir la nécessité de différer notre départ. M. Kasloff avoit autant de desir de se rendre à sa résidence, que j'avois d'impatience de continuer mon voyage pour remplir ma mission avec la promptitude qui m'étoit recommandée; mais tous les avis que nous primes condamnèrent notre empresse-

Causes qui ont nécessité la longueur de notre séjour à Bolcheretik.

(1) Ces ouragans règnent sur-tout pendant les mois de novembre, décembre & janvier.

ment, & l'on me prouva qu'il y auroit eu à moi de la témérité de partir, étant chargé de dépêches aussi importantes que celles qui m'étoient confiées. Cette réflexion me fit céder aux instances & aux conseils de M. Kasloff & des autres officiers de sa suite: ce commandant prévint mes vœux en me donnant un certificat signé de lui, qui justifioit la longueur de mon séjour à Bolcheretsk, par le détail des causes qui l'ont nécessité (u). Ces coups de vent ayant enfin cessé vers le 15 de janvier, nous nous empresâmes de pourvoir aux derniers préparatifs de notre départ, qui fut fixé au 27 de ce mois.

Nous nous approvisionnâmes le mieux que nous pûmes d'eau-de-vie, de bœuf, de farine de seigle & de gruau. On fit une grande quantité de pains, dont une partie fut gardée pour les premiers jours

(u) On trouvera ce certificat à la fin de cet ouvrage.

1787.
Janvier.
A Bolcheretsk.

les coups de vent
qui ont retardé
le départ de
Bolcheretsk

Préparatifs
pour notre dé-
part fixé au 27
Janvier.

de notre route, & l'autre fut coupée en très-petits morceaux qu'on fit sécher au four comme le biscuit; du reste de la farine on remplit des sacs mis en réserve pour les cas de nécessité.

M. Kasloff avoit ordonné qu'on rassemblât le plus grand nombre de chiens qu'il seroit possible; aussitôt, il nous en vint par troupeaux de tous les ostrogs voisins: on nous fournit pareillement des provisions en abondance; le seul embarras fut de les emporter. A l'instant de charger nos traîneaux, notre bagage se trouva si considérable, que, malgré la multitude de bras qui y furent employés, ce chargement ne put être achevé que le 27 au soir; nous avions résolu de partir ce jour-là dès le matin, & il étoit nuit lorsqu'on vint nous annoncer que tout étoit prêt: nous avions eu le temps de nous impatienter; pour moi, j'avoue que jamais journée ne m'a paru aussi longue. Ce retard nous avoit tellement contrariés, que nous ne voulûmes pas attendre au

1787.
Janvier.
A Bolcheretsk.

les coups de vent
qui ont retardé
le départ de
Bolcheretsk

1787.
Janvier.Le 17.
Départ de
Bolcheretsk.

lendemain; à peine avertis, nous courûmes à nos traîneaux, & dans la même minute, nous fûmes hors de Bolcheretsk.

Il étoit sept heures du soir lorsque nous en sortîmes à la faveur de la lune dont la clarté devenoit encore plus vive par la blancheur éblouissante de la neige. Ce départ fut réellement une chose à peindre; qu'on se représente en effet notre nombreuse caravane partagée en trente-cinq traîneaux (x), y compris ceux qui portoient nos équipages. Sur le premier étoit un sergent nommé *Kabechoff*, chargé de commander & de guider notre marche; il donne le signal, & soudain tous ces traîneaux partent à la file; ils sont emportés par environ trois cents

(x) C'étoient pour la plupart des traîneaux ordinaires, tels qu'on les a vus décrits page 116; quelques-uns étoient fermés & avoient la forme des *vevocki* ou *kibicks*; le mien étoit de ce nombre, ainsi que je l'ai annoncé page 124. Dans ces trente-cinq traîneaux, je ne compte pas ceux des habitans de Bolcheretsk, qui nous conduisirent jusqu'à *Apatchin*.

1787.
Janvier.
Le 17.

chiens (y) dont l'ardeur égale la vitesse: mais bientôt l'ordre est rompu, les lignes se croisent, se confondent; une noble émulation anime les conducteurs; & le voyage devient une course de chars; c'est à qui poussera ses coursiers; personne ne veut être dépassé, les chiens même ne peuvent endurer cet affront; ils se pressent à l'envi, s'attaquent tour-à-tour pour obtenir l'honneur du pas; le combat s'engage; & les traîneaux sont renversés; au risque souvent d'être mis en pièces. Les clameurs des culbutés, les cris des chiens qui sont aux prises, les aboiemens confus de ceux qui courent, enfin, la loquace bruyante & continue des guides ajoutent encore au désordre où l'on ne peut ni se reconnoître ni s'entendre.

Pour jouir plus à mon aise de ce tumulte, je quittai mon traîneau dans lequel je me trouvois emprisonné; je

(y) Il y en avoit quarante-cinq attelés au traîneau de M. Kallouf, & trente-sept au mien.

1787.
Janvier.
Le 17.

demandai à me mettre sur un plus petit, qui outre le plaisir de me conduire moi-même, me procuroit encore celui de voir ce qui se passoit autour de moi: il n'arriva heureusement aucun accident, & je n'eus pas lieu de me reprocher ma curiosité. Cet embarras provenoit principalement du concours des habitans de Bolcheretsk, qui par attachement autant que par honneur pour M. le commandant, voulurent nous accompagner jusqu'à Apatchin (7) où nous arrivâmes vers minuit: de Bolcheretsk jusqu'à cet ostrog, on compte quarante-quatre verstes.

Arrivée à
Apatchin.

Peu d'instans après notre arrivée, il s'éleva un vent impétueux qui nous eût fort incommodés, s'il nous eût surpris en route. Cette tempête dura le reste de la nuit, & pendant toute la journée du 28, de sorte que nous fûmes obligés de la passer à Apatchin.

(7) Le 18 octobre 1786. Avant d'arriver à Bolcheretsk, j'avois déjà passé par ce village dont j'ai fait la description, page 63.

Nous y reçûmes les derniers adieux des habitans de Bolcheretsk qui nous avoient suivis; leurs regrets de voir partir M. Kalsoff, les témoignages de reconnaissance & de vénération qu'ils lui donnèrent, me touchèrent singulièrement: je fus sur-tout étonné de l'intérêt qu'ils purent prendre à moi, & au succès de mon voyage; chacun d'eux me l'exprima à sa manière. Je fus d'autant plus sensible à l'affection qu'ils me montrèrent en ce moment, que pendant mon séjour à Bolcheretsk, j'avois eu occasion de m'apercevoir que le nom François n'étoit pas en grand honneur parmi ces peuples; ils avoient même la plus mauvaise opinion de nous, au point qu'ils eurent d'abord peine à croire ce qu'on leur rapporta de la politesse & de la cordialité avec lesquelles toutes les personnes de notre expédition avoient traité les habitans de Saint-Pierre & Saint-Paul. Cependant, à mesure qu'ils entendirent leurs compatriotes se louer de nos procédés à leur

1787.
Janvier.
Le 28.
Adieu des
habitans de
Bolcheretsk.

1787.
Janvier.
Le 28.
A Apatchin

Cause de la
mauvaise opi-
nion que les
habitans du
Kamtchatka
avoient des
Français.

Détails his-
toriques sur Be-
niovski.

égard, leur prévention devint moins forte; j'en profitai pour travailler à la détruire, & par mes discours & par ma conduite avec eux: je n'ose me flatter d'avoir réussi; mais il m'a semblé qu'à la fin leur façon de penser étoit totalement changée en notre faveur.

L'idée défavantageuse qu'ils avoient du caractère & du génie de notre nation, prenoit sa source dans la réputation de perfidie & de cruauté que nous avoit donnée dans cette partie de la presqu'île, il y a quelques années, le fameux Beniovski; cet Esclavon s'y étoit dit François, & s'y étoit comporté en véritable Vandale.

Son histoire est connue: on fait que lors des troubles de 1769, il servoit en Pologne sous les drapeaux de la Confédération; son intrépidité le fit choisir pour commander un ramas d'étrangers ou plutôt de brigands comme lui, que les confédérés soudoyoient à regret: à leur tête, il parcouroit le pays, massacrant

tout ce qui se rencontroit sur son passage; il harceloit sans cesse les Russes qui ne le redoutoient pas moins que les Polonois. Ils sentirent bientôt la nécessité de se délivrer d'un ennemi aussi dangereux; ils parvinrent à le prendre, & l'on conçoit qu'il ne dut pas en être bien traité. Relégué en Sibérie, & de-là au Kamtschatka, il y porta son génie ardent & vindicatif. Sorti du milieu des neiges sous lesquelles les Russes le croyoient enseveli, il paroît tout-à-coup à Bolchetsck, suivi d'une troupe d'exilés auxquels il a su inspirer son audace; il surprend la garnison & se saisit des armes; le commandant lui-même, M. Nilloff, est tué de sa main. Un bâtiment étoit dans le port; Beniovski s'en empare, tout tremble à son aspect, tout est forcé de lui obéir. Il contraint les pauvres Kamtschadales à lui fournir les provisions qu'il demande; & non content des sacrifices qu'il obtient, il livre leurs habitations à la licence effrénée des bandits de sa suite, à qui

1787.
Janvier.
Le 28.
A Apatchin.

1787.
Janvier.
Le 28.
A Apatchin.

il donne l'exemple du crime & de la férocité. Il s'embarqua à la fin avec ses compagnons; il fit voile, dit-on, vers la Chine, emportant l'exécration des peuples du Kamtschatka (a). C'étoit le seul soi-disant François qu'ils eussent encore vu dans leur péninsule; & ne pouvant juger de notre nation que d'après lui, il leur étoit sans doute bien permis de ne pas nous aimer, & même de nous craindre.

Le 29.
M. Schmaleff nous quitta pour faire la visite du reste de son département.

Départ d'Apatchin.

M. Schmaleff nous quitta à la pointe du jour, & partit le premier pour parcourir la côte de Tiguil ou de l'ouest, & faire la visite du reste de son département (b). Nous sortîmes d'Apatchin presque en même temps; notre cortège n'étant plus

(a) On a eu, il n'y a pas très-long-temps, les détails de la fin de ce fameux aventurier.

(b) Son voyage avoit aussi pour objet de se procurer des vivres qu'il nous envoya; il nous rejoignit quelque temps après, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce Journal.

1787.
Janvier.
Le 29.

aussi nombreux; nous en fîmes plus de diligence. Après avoir passé la plaine où ce village est situé, nous rencontrâmes la Bolchaïa-reka sur laquelle nous voyageâmes pendant quelques heures; nous la suivîmes dans les sinuosités qu'elle décrit, tantôt au milieu d'une forêt, & tantôt au pied des hautes & arides montagnes dont les bords sont hérissés. A quinze verstes de Malkin, nous quittâmes cette rivière dont le courant commençoit à soulever les glaces rompues en plusieurs endroits, & à peu de distance de cet ostrog, nous traversâmes la Bistraïa pour nous y rendre; il étoit près de deux heures après midi lorsque nous y arrivâmes. Nous avions déjà fait soixante-quatre verstes depuis Apatchin; mais n'ayant point de relais, nous fûmes obligés de nous arrêter, afin de donner à nos chiens le temps de se reposer.

Arrivée à Malkin.

Le toyon de Malkin vint aussitôt au devant de M. le commandant lui offrit son ilba; il y avoit fait d'assez grands

1787.
Janvier.
Le 29.

préparatifs pour nous recevoir, ce qui nous déterminâ à y passer la nuit : il nous rendit tous les honneurs possibles & nous traita de son mieux; mais plus nous eûmes à nous louer de ses soins & de sa bonne volonté, plus je regrettai qu'il ne se fût pas autant occupé de notre repos, en veillant à ce que rien ne pût l'interrompre. Le mien fut cruellement troublé par le voisinage de nos coursiers, auquel je n'étois pas encore fait; les hurlemens aigus & continuels de ces maudits animaux sembloient être à mon oreille, & ne me permirent pas de fermer l'œil de toute la nuit. Il faut avoir entendu cette musique nocturne, la plus désagréable que je connoisse, pour se figurer tout ce que j'ai eu à souffrir pour m'y accoutumer, car dans le cours de mon voyage je fus bien forcé d'apprendre à dormir à ce bruit; heureusement le corps se fait à tout. Après quelques mauvaises nuits, accablé par le sommeil, je finis par ne plus rien entendre, & peu-à-peu je m'aguerris

1787.
Janvier.
Le 29.

tellement contre les cris de ces animaux, que même au milieu d'eux je dormois avec la plus parfaite tranquillité. J'observerai ici, qu'on ne donne à manger à ces chiens qu'à la fin de la course ou de la journée; cet unique repas consiste ordinairement en un saumon séché, qu'on distribue à chacun d'eux.

L'ostrog de Malkin ressemble à tous ceux que j'ai vus & que j'ai déjà décrits; il contient cinq à six ilbas & une quinzaine de balagans; il est situé sur le bord de la Biltraïa, & environné de hautes montagnes. Je n'eus pas le temps d'aller reconnoître des sources chaudes qu'on me dit être dans le voisinage; on m'ajouta qu'elles avoient une forte odeur de soufre, & qu'une, entr'autres, se trouvoit sur le penchant d'une colline; au pied de laquelle elle formoit une mare d'eau assez limpide.

De Malkin, nous allâmes à Ganal qui en est éloigné de quarante-cinq verstes, mais nous ne pûmes faire ce chemin aussi

Ostrog de
Malkin.

Le 30.
Détour forcé.

1787.
Janvier.
Le 30.

vite que nous l'avions espéré. La Bistraïa n'étoit pas entièrement prise; il nous fallut faire un détour & prendre à travers les bois, où la neige ayant beaucoup d'épaisseur & peu de solidité, nos chiens enfonçoient jusqu'au ventre & se fatiguoient excessivement; cela nous contraignit d'abandonner cette route & de diriger notre marche vers la Bistraïa. Nous la retrouvâmes à dix verstes de Ganal, telle que nous pouvions la désirer pour notre sûreté; la densité de la glace nous promettoit un passage facile & nous nous empresâmes d'en profiter; nous suivîmes cette rivière jusqu'à ce village qui tient à la rive. Quatre isbas & onze balagans composent cet ostrog où je ne vis rien de remarquable.

A Ganal. Nous y apprîmes seulement que les ouragans avoient été des plus terribles & qu'ils s'y faisoient encore sentir, à la vérité avec moins de force. Il n'est pas difficile de donner la raison de la violence de ces tempêtes; les hautes montagnes
des

1788.
Janvier.
Le 30.

des environs forment autant de gorges où le vent s'engouffre; moins il trouve d'issues, plus il acquiert d'impétuosité: il cherche à s'ouvrir un passage, il saisit le premier qui se présente, s'échappe en tourbillons, rejette la neige dans les chemins, & les rend le plus souvent impraticables.

Après avoir passé une assez mauvaise nuit dans la maison du toyon de Ganal, nous en partîmes avant le jour pour nous rendre à Pouschiné. La distance entre ces deux ostrogs est de quatre-vingt-dix verstes, & cependant nous fîmes ce trajet en quatorze heures; mais la dernière moitié du chemin fut très-pénible; la voie n'étant pas frayée, nos traîneaux enfonçoient à deux & trois pieds dans la neige; & les cahots étoient si fréquens, que je me trouvai heureux de m'en tirer, & de n'avoir versé qu'une fois. A juger de la direction de la neige par la quantité qui couvroit une partie des arbres, il nous parut qu'elle étoit

Partie I.^{re}

L

Le 31.
Journée très-pénible.

tombée par des vents de nord & avec une abondance extraordinaire, ce qui nous fut confirmé par les gens du pays. Nous voyageâmes constamment dans une forêt de bouleaux, & pendant quelque temps nous perdîmes de vue la chaîne des montagnes que nous avions cotoyées la veille; mais en approchant davantage de Pouf-chiné, je ne tardai pas à la revoir.

A Pouf-chiné. La Kamtschatka passé au pied de cet ostrog, plus étendu que celui de Ganal. La seule chose que j'aie observé ici, c'est que les iibas y sont sans cheminée; ils n'ont, comme les balagans, qu'une étroite ouverture pratiquée dans le comble; c'est l'unique issue qu'on laisse à la fumée, encore la ferme-t-on promptement par le moyen d'une trappe, afin de concentrer la chaleur. Lorsqu'on chauffe ces appartemens, il n'est guère possible d'y rester; il faut en sortir ou s'y coucher par terre, si l'on ne veut pas risquer d'être étouffé ou au moins aveuglé par la fumée; elle ne prend pas toujours directement le chemin

1788,
Janvier.
Le 31.

Ibas sans che-
minée.

du toit; à mesure qu'elle s'élève, elle se répand dans la chambre en nuage épais & noirâtre; & comme il est rare qu'on lui donne le temps de se dissiper tout-à-fait, l'intérieur de ces iibas est pour l'ordinaire tapissé d'un enduit de suie qui se fait sentir dès l'entrée, & dont l'aspect est vraiment repoussant.

Mais il inspire encore moins de dégoût que l'odeur infecte qu'exhale une lampe lugubre qui éclaire toute la maison; la forme en est des plus grossières, c'est tout bonnement un caillou concave ou une pierre creusée, d'où sort un chiffon de toile roulé en guise de mèche, autour de laquelle on met force graisse de loup marin ou d'autres animaux. Dès que cette mèche est allumée, vous vous voyez tout d'un coup environné d'une sombre vapeur, qui ne contribue pas moins que la fumée à tout noircir; elle vous prend au nez & à la gorge, & va jusqu'au cœur. Ce n'est pas la seule mauvaise odeur qu'on respire dans ces habitations, il en est une autre

L. ij

1788,
Janvier.
Le 31.

Lampe Kamts-
chadale.

bien plus fétide, selon moi, car je n'ai pu m'y faire; ce sont les exhalaïsons naufrabondes que répand le poisson séché ou pourri, soit lorsqu'on le prépare ou qu'on le sert, soit même après qu'on l'a mangé: les restes sont destinés aux chiens; mais avant qu'ils les obtiennent, tous les coins de l'appartement en ont été balayés.

Au surplus, le spectacle que vous offrent les individus dans l'intérieur de ces maisons, est bien tout aussi dégoûtant. Ici, c'est un groupe de femmes luisantes de graisse & vautrées par terre sur un tas de haillons: celles-ci donnent à teter à leurs enfans à demi-nus & barbouillés de la tête aux pieds; celles-là dévorent avec eux quelques morceaux de poisson tout cru & le plus souvent pourri; plus loin, vous en voyez d'autres, dans un négligé qui n'est pas moins sale, couchées sur des peaux d'ours, babillant entr'elles ou toutes à la fois, & travaillant à divers ouvrages de ménage en attendant leurs époux.

Heureusement les maisons des tojons

Saleté des individus qu'on trouve dans ces sibas.

1788.
Janvier.
Le 31.

étoient aussi bien nettoyées qu'elles pouvoient l'être, pour recevoir M. Kasloff, qui eut toujours l'attention de m'y faire loger avec lui.

Nous couchâmes chez celui de Poufchiné, & nous partîmes le lendemain de très-bonne heure; nous ne pûmes faire dans cette journée que trente-quatre verstes. Il sembloit que plus nous avançons & plus les chemins se trouvoient obstrués par les neiges. Mes deux conducteurs étoient sans cesse occupés à tenir mon traîneau en équilibre pour l'empêcher de verser ou de sortir de la voie; il leur falloit faire en outre des efforts de poitrine extraordinaires pour encourager les chiens, qui souvent s'arrêtoient malgré les coups qu'on leur distribuoit avec autant d'adresse que de profusion. Ces pauvres animaux, dont la vigueur est inconcevable, avoient toutes les peines du monde à se dépêtrer de cette neige qui les recouroit à mesure qu'ils s'en dégageoient; il falloit l'aplanir

1788.
Janvier.
Le 31.

Février.

Le 1.^{er}

Chemins remplis de neiges; exercice fatigant de mes conducteurs.

1788.
Février.
Le 1.^{er}

pour les aider à s'en tirer, c'étoit encore là un des soins de mes guides; pour se soutenir sur la neige, ils avoient chacun une raquette à un pied, & glissoient ainsi en posant l'autre par momens sur le patin du traîneau. Je doute qu'il y ait un exercice plus fatigant, & qui demande plus de force & d'habitude.

L'ostrog de Charom, où nous eûmes le bonheur de nous rendre, est situé sur la Kamtschatka; il ne me fournit aucune observation. Nous'y passâmes la nuit, & avant le jour nous en étions dehors.

En sept heures nous atteignîmes Vercknei-Kamtschatka, qui est à trente-cinq versets de Charom. Vercknei est très-considérable en comparaison des autres villages que j'ai déjà vus; je comptai dans celui-ci plus de cent maisons; sa position est commode & le site m'en parut assez varié. Voisin de la rivière (c), cet ostrog

(c) La Kamtschatka, qui dans cet endroit n'étoit pas encore prise.

Le 2.
A Vercknei-
Kamtschatka,
ou
Kamtschatka
superieur.

1788.
Février.
Le 2.^e

a de plus l'avantage, d'avoir à sa proximité des bois & des champs, dont le sol est très-bon, & que ses habitans commencent à mettre à profit. L'église est en bois; sa construction n'est point désagréable: il seroit à desirer seulement que se dedans répondit au dehors. Quant aux habitations, elles ne diffèrent en rien de celles des autres villages. Pour la première fois je vis ici des espèces de bâtimens de la hauteur à peu-près des balagans, & qui ne servent qu'à faire sécher le poisson. Un sergent commandant à Vercknei; il demeure dans une maison appartenante à la couronne.

Ce village est aussi le lieu de la résidence du malheureux Ivachkin, dont j'ai raconté l'histoire à mon départ de Saint-Pierre & Saint-Paul (d); il étoit de notre caravane, & ne nous quitta que pour nous devancer à Vercknei, où son premier soin en arrivant, fut de faire

Présence
que nous fâit
Ivachkin.

(d) Voyez la page 26.

tuer un de ses bœufs, qu'il nous pria d'accepter pour notre route, comme une marque de sa reconnaissance. Ce procédé justifia l'intérêt que m'avoit déjà inspiré cet infortuné gentilhomme, dont le seul aspect m'a fait plus d'une fois gémir sur son sort; je ne concevrois pas comment il a pu s'y accoutumer, s'il n'avoit pas eu le sentiment de son innocence, qui seul a pu lui donner cette force d'esprit. A notre arrivée à Vercknei, nous allâmes le voir chez lui: il y étoit à boire gaîment avec quelques-uns de ses voisins; sa joie étoit franche, & n'annonçoit nullement un homme sensible à ses malheurs passés, ni ennuyé de son état présent.

Nous ne restâmes que peu de temps à Vercknei; nous nous remîmes en route après diner pour aller à quinze verstes plus loin coucher à Milkovaïa-Derevna, ou autrement au village de Milkoff. Chemin faisant, nous trouvâmes d'abord un champ assez spacieux entouré de palissades, & plus loin un *zajmka*, c'est-à-

Zajmka ou
faux habités
par des labou-
reurs.

1788.
Février.
Le 2.

dire; un hameau habité par des laboureurs; ce sont des Cosaques ou soldats Russes destinés à la culture des terres qu'ils font valoir pour le compte du gouvernement. Ils ont quatre-vingts chevaux appartenant à la couronne, & qui servent tant au labourage qu'au haras établi en ce lieu pour la propagation de ces animaux si utiles & si rares dans la presqu'île. A environ cinq cents pas de ce hameau, dont le nom est Tschigatchi, on découvre sur un bras de la Kamtschatka, un moulin à eau construit en bois, mais peu considérable. On ne pouvoit alors en tirer aucun secours; la crue d'eau avoit été si forte qu'elle avoit franchi l'écluse, & s'étoit répandue dans une partie de la plaine où elle s'étoit glacée. Le terrain me parut en cet endroit d'une très-bonne qualité, & les environs fort agréables. Je questionnai quelques-uns de ces Cosaques sur les productions de leur canton, où il me sembloit que toutes sortes de blés devoient réussir à mer-

1788.
Février.
Le 2.

1788.
Février.
Le 2.

veille; ils me répondirent qu'en effet la récolte dernière & la nature du grain avoient passé leurs espérances, & que celui-ci ne le cédoit en rien au plus beau de Russie: deux pouds de grain en avoient produit dix.

Habitans de
Milkoff.

Arrivé à Milkoff, je fus étonné de ne voir ni Kamtschadales, ni Cosaques; mais une peuplade intéressante de paysans, dont les traits & l'abord indiquent qu'il n'y a point eu parmi eux mélange de races. Cette peuplade fut choisie en 1743, moitié en Russie & moitié en Sibérie, parmi les habitans primitifs, c'est-à-dire, parmi les cultivateurs; en l'envoyant dans cette péninsule, l'administration eut pour but le défrichement des terres & des essais en agriculture, dans l'espérance que l'exemple & les succès de cette colonie de laboureurs, pourroient instruire les naturels du pays, & les déterminer à se livrer davantage à cette noble & essentielle occupation. Malheureusement leur insouciance extrême, que

1788.
Février.
Le 2.

j'ai déjà fait connoître, a mal répondu aux vues sages du gouvernement; ils sont encore loin non-seulement de se piquer d'émulation, mais même de songer à profiter des leçons qu'ils ont sous les yeux. Cette funeste apathie des indigènes fait d'autant plus de peine à voir, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ces actifs émigrans dont les travaux ont eu des résultats si avantageux. Placées auprès de la Kamtschatka, leurs habitations annoncent une sorte d'aisance; ils ont des bestiaux qui m'ont paru en bon état: le soin qu'ils en prennent ne contribue pas peu à les faire prospérer. J'ai observé aussi qu'en général ces paysans avoient l'air fort contents de leur sort; ils ont, il est vrai, les jouissances de la propriété: tout est profit pour eux & rien n'est peine; chacun laboure, ensemence son champ; & tenu seulement à payer sa capitation, chacun recueille librement le fruit de ses sueurs, dont un sol fertile le récompense avec usure. Je suis persuadé qu'on en tireroit

encore un meilleur parti, si les cultivateurs y étoient en plus grand nombre. La récolte consiste principalement en seigle, & en orge en moindre quantité. Cette peuplade est de plus exempte de chasse; le gouvernement a porté l'attention jusqu'à la défendre, pour que ces colons fussent tout entiers à leurs travaux, & que rien ne pût les en distraire: j'ai vu cependant qu'ils ne respectent pas trop cette défense. Leur chef est un *staroste* nommé par l'administration, qui le choisit parmi les vieillards du village, comme l'indique son nom: il est chargé de veiller aux progrès de l'agriculture; il préside aux semailles, aux moissons, en fixe les époques précises; enfin il doit stimuler la négligence ou encourager le zèle des travailleurs, & surtout maintenir entr'eux l'esprit de l'établissement & la bonne intelligence.

Le 3. 1788. Février. Le 2.
 Voulant aller à Machoure, passer un jour avec M. le baron de Steinhell, je quittai M. le commandant à Milkoff, & j'en partis environ vingt-quatre heures

avant lui, afin de ne point l'arrêter dans sa marche. Pour aller plus vite, j'avois pris un petit traîneau: mais de ce côté les chemins n'étoient pas moins remplis de neige ni moins difficiles; de sorte que malgré ma précaution, il me fut impossible de faire la diligence que j'avois projetée. Le premier ostrog que je trouvai sur ma route, est Kirgann. Avant d'y arriver, je passai devant un certain nombre de balagans & de maisons qui me parurent abandonnées, mais on me dit que l'été y rappeloit chaque année les propriétaires. Le peu d'habitations qui composent le village de Kirgann, sont bâties sur le bord d'une rivière appelée Kirganik; celle-ci est formée par plusieurs sources qui sortent des montagnes voisines, & dont les différens rameaux se rejoignent au-dessus de cet ostrog, éloigné de Milkoff de quinze verstes.

Le froid étoit si rigoureux, que malgré la précaution que j'avois prise de me couvrir le visage d'un mouchoir, j'eus en

1788.
Février.
Le 3.

moins d'une demi-heure les joues gelées; mais j'eus recours au remède ordinaire; je me frottai le visage avec de la neige, & j'en fus quitte pour une douleur cuisante pendant quelques jours. A l'instant où ma figure se geloit ainsi, mon corps éprouvoit l'effet contraire. Je conduisois moi-même mon traîneau; le mouvement continuél qu'exige cet exercice, joint à la pesanteur de mes vêtemens Kamtschadales (e), me

(e) Mon ajustement mérite une description particulière: on jugera qu'il ne me donnoit pas l'air fort angambe. Habituellement je ne portois qu'une simple parque de renne & un bonnet fourré qui me cachoit, au besoin, & les oreilles & une partie des joues. Le froid devenoit-il plus vif, j'ajoutois à ce vêtement deux *kouklanki*, espèce de parques plus larges & d'une peau plus épaisse; l'une avoit le poil en dedans, & l'autre en dehors. Dans les froids excessifs, je passois par dessus tout cela une troisième *kouklanki* plus grossière, de peau de chien ou d'argali; le côté du poil est toujours dessous, & le cuir ou la superficie extérieure de la peau est teint en rouge. A ces *kouklankis* on adapte par devant une petite bavette, qui se relève pour défendre la figure contre le vent: en outre, elles ont chacune par derrière un capuchon fourré qui

1788.
Février.
Le 3.

procura une transpiration des plus abondantes, & qui me fatigua extrêmement. Néanmoins je ne m'arrêtai point à Kir-

tombe sur les épaules; parfois ces trois capuchons les uns sur les autres, faisoient ma collure, je les mettois même par dessus mon bonnet ordinaire. Mon cou étoit garanti par une cravate de martre, ou de queues de renard, appelée *ochéinik*, & mon menton par une mentonnière de martre pareillement, qui s'attachoit sur ma tête. Le front étant une partie très-sensible au froid, on le couvre d'une bande de loutre ou de zibeline, recouverte ensuite par le bonnet. Mes culottes fourrées me donnoient beaucoup plus de chaleur que le reste de ma chaussure, toute compliquée qu'elle étoit. J'avois doubles chauffures de peau de renne, poil en dedans & en dehors; leur nom au Kamtschatka est *tehigi*. Je passois ensuite mes jambes dans des *torbassi* ou bottes de pied de renne, garnies en dedans d'une femelle de *tonchécha*, herbe très-molle, qui a la propriété d'entretenir la chaleur. Malgré ces précautions, au bout de deux ou trois heures de marche, j'avois les pieds fort humides, soit par la transpiration, soit par l'introduction insensible de la neige; & pour peu que je restasse immobile sur mon traîneau, je les sentois aussitôt glacés. Le soir je quittois cette chaussure, & mettois pour la nuit une large paire de bas fourrés de peau de renne ou d'argali, appelés *ouuti*.

gann. A quelques verstes plus loin je découvris dans le nord-est un volcan qui ne jetoit point de flammes ; mais il s'en élevoit une colonne de fumée très-épaisse. J'aurai occasion d'y revenir bientôt, & d'en parler plus au long. Je remarquai auprès de Machoure, un bois de sapin assez touffu, & le premier que j'eusse encore trouvé au Kamtschatka ; les arbres en sont droits, mais très-minces. A deux heures après midi, j'entrai dans l'ostrog de Machoure, situé sur la Kamtschatka, à trente-sept verstes de Kirgann.

Séjour à Machoure chez M. le baron de Steinheil.

Je descendis chez M. le baron de Steinheil, ancien capitaine ispravnick, ou inspecteur du Kamtschatka, place donnée depuis à M. Schmaleff. J'avois fait connoissance avec lui auprès de Bolchetsk, & j'avois été charmé de parler avec lui plusieurs langues, particulièrement celle de ma patrie, quoiqu'elle ne lui fût pas très-familière ; mais c'étoit du François, & je croyois voir en lui un compatriote. Quiconque a quitté l'Europe
pour

pour voyager dans des contrées aussi éloignées, a dû le sentir comme moi ; on se croit concitoyen de celui qui a pour patrie le même continent ou qui parle la même langue. La moindre chose qui nous rappelle notre pays, nous cause le plaisir le plus vif ; notre cœur s'élançe vers l'ami, vers le frère qu'il nous semble retrouver ; dans l'instant nous sommes portés à la confiance. J'éprouvai cette délicieuse sensation à la vue de M. Steinheil ; sa conversation eut pour moi dès le premier moment, un attrait irrésistible. J'eus le besoin de le voir, de causer avec lui ; j'y trouvois un charme inexprimable, bien que son François, comme je l'ai dit, fût des plus irréguliers, & qu'il le prononçât avec l'accent germanique. Je passai avec M. Steinheil la journée du 4, & le soir je vis arriver M. Kasloff, ainsi qu'il m'en avoit prévenu.

L'ostrog de Machoure, avant l'introduction de la petite vérole, étoit un des plus considérables de la presqu'île ; mais

Partie I.^{re}

M

1788.
Février.
Le 3.
A Machoure.

Le 4.
Ostrog de
Machoure.

les ravages qu'y a faits cette cruelle épidémie, ont réduit le nombre des habitans à vingt familles.

Tous les Kamtschadales de ce village, tant hommes que femmes, sont tous des chamans ou croyent aux sortilèges de ces prétendus magiciens. Les uns & les autres redoutent à l'excès les popes ou prêtres Russes; pour lesquels ils ont une haine parfaite; aussi cherchent-ils toujours à esquiver leur rencontre: quelquefois cela leur est impossible; alors ils ont soin de se masquer lorsqu'ils les voyent à leur portée, & ils se sauvent le plus vite qu'ils peuvent. J'attribue cette crainte que leur inspire la vue des prêtres, au zèle ardent que ceux-ci ont montré, sans doute, pour l'extinction de l'idolatrie, & que ces Kamtschadales traitent de persécution; ils regardent en conséquence ces ministres de la religion comme leurs plus grands ennemis: peut-être sont-ils fondés à croire qu'en voulant les convertir, ces missionnaires n'ont pas eu seulement pour but de renverser leurs

1788.
Février.
Lc 4.
A Machoure.
Nouveaux détails sur les chamans.

idoles. Ces popes ne leur donnerent pas vraisemblablement l'exemple des vertus qu'ils leur prêchoient sans les connoître. En effet, on prétend qu'ils songèrent moins à faire des néophytes qu'à acquérir des biens, & sur-tout qu'à satisfaire le penchant qui les porte à s'enivrer le plus souvent possible. Il ne faut donc pas s'étonner si ces habitans tiennent encore à leurs anciennes erreurs. Ils rendent toujours un culte secret à leur dieu Koutka (f); ils ont une telle confiance en lui, qu'ils lui adressent exclusivement leurs prières lorsqu'ils entreprennent quelque chose ou qu'ils desirent obtenir quelque bien. Vont-ils à la chasse, ils s'abstiennent de se laver & se gardent bien de faire aucun signe de croix; ils invoquent leur Koutka, puis la première martre ou le premier animal qu'ils peuvent prendre, ils l'offrent aussitôt à ce dieu, persuadés qu'après cet acte de dévotion, leur chasse

(f) On en trouve dans Steller la description fidèle.

1788.
Février.
Lc 4.
A Machoure.

1788.
Février.
Le 4.
A Machoure.

doit être des plus heureuses ; ils imaginent au contraire qu'en se signant, ils s'exposeroient à ne rien atraper. Il entre encore dans leur superstition de consacrer à leur Koutka leurs enfans nouveau-nés, qu'ils destinent, au sortir du berceau, à devenir des chamans. La vénération qu'ils ont en ce village pour ces forciers ne peut se concevoir ; elle tient du délire & fait vraiment pitié ; car les extravagances avec lesquelles ceux-ci entretiennent la crédulité de leurs compatriotes, sont si bizarres & si ridicules, qu'on est moins tenté d'en rire que de s'en indigner. Aujourd'hui, à la vérité, ils ne professent pas leur art ouvertement, ils ne mettent plus le même éclat à leurs fortilèges ; leurs habits ne sont plus garnis d'anneaux mystérieux ni de diverses figures symboliques de métal qui se choquoient avec bruit au moindre mouvement de leurs corps ; ils ont pareillement renoncé à une espèce de chaudron (g) sur lequel ils

(g) Cette manière de tambour de basque se

1788.
Février.
Le 4.
A Machoure.

frappoient en cadence dans leurs prétendus enchantemens, ou pour annoncer leur venue ; enfin, ils ont abandonné tous les instrumens magiques. Voici à peu-près à quoi se bornent à présent leurs cérémonies dans leurs assemblées, qu'ils ont soin de tenir en secret, mais qui n'en sont pas moins suivies. Qu'on se figure un cercle de spectateurs stupidement attentifs & rangés autour du sorcier ou de la sorcière ; car, comme je l'ai dit, les femmes sont aussi initiées aux mystères des chamans : tout-à-coup celle-ci ou celui-ci se met à chanter, ou plutôt à pousser des sons aigus, sans mesure ni signification ; la docile assemblée lui répond sur le même ton, ce qui forme le concert le plus dissonant & le plus insupportable. Peu-à-peu le chaman s'anime ; il commence à danser aux accens confus de son auditoire, qui s'enroue & s'exténue dans l'excès de la ferveur & nommoit *bouben* ; il est encore en usage chez les Yakoutsks, comme on le verra dans la suite.

1788.
Février.
Le 4.

de son admiration; la danse devient plus vive à mesure que l'esprit prophétique se fait sentir au ministre du dieu Koutka. Semblable à la Pythonisse sur le trépied, il roule des yeux hagards & furieux; tous ses mouvemens sont convulsifs; sa bouche se tord, ses membres se roidissent: il n'est, pour tout dire, sorte de contorsion ni de grimace qu'il n'invente & n'exécute, au grand saisissement de tous les assistans. Après avoir fait ces simulacres pendant quelque temps, il s'arrête soudain comme inspiré; son délire devient aussi calme qu'il étoit agité: il n'y a plus ni fureur ni transport; c'est le recueillement sacré de l'homme, tout plein du Dieu qui le domine, & qui va parler par sa voix. Surprise & tremblante, l'assemblée se tait aussitôt, dans l'attente des merveilles qui vont lui être révélées. Elle entend sortir alors de la bouche du foudisant prophète des mots sans suite que le fourbe laisse échapper par intervalles; il débite ainsi tout ce qui lui passe par

1788.
Février.
Le 4.
A Machoure.

la tête, & c'est toujours l'effet de l'inspiration du Koutka. L'orateur accompagne ordinairement son discours ou d'un torrent de larmes ou de grands éclats de rire, suivant le bien ou le mal qu'il annonce, & ses gestes expressifs varient conformément à ses sensations (*h*). Ces détails sur les chamans m'ont été procurés par des gens dignes de foi, & qui avoient trouvé moyen d'assister à leurs impertinentes révélations.

On nous confirma à Machoure ce qu'a-

Avis d'une
révolte des Ko-
riaks.

(*h*) On pourroit dire qu'à cet égard les Chamans ont une sorte d'analogie avec la secte des Quakers. On sait que ces derniers ont également des préentions à l'inspiration, & que ceux d'entr'eux qui, cédant à son impulsion, prennent la parole dans leurs silencieuses assemblées, commencent presque toujours par larmoyer piteusement, ou par donner des signes d'une joie soudaine; au moins ces improvateurs pérorent à tort & à travers sur la morale, dont ils croient présenter la quintessence, au lieu que les harangueurs Kamtschadales ne savent ce qu'ils disent, & n'employent ce mystique & perfide verbiage que pour fomenter l'idolatrie de leurs trop simples auditeurs.

1783.
Février.
Le 4.
A Machoure.

voit rapporté déjà à M. le commandant ; un ingénieur nommé Bogénoff. Il avoit été envoyé dans les environs de la rivière de Pengina pour y choisir l'emplacement d'une ville & en tracer le plan, avec ordre de suivre ensuite la côte de l'ouest du Kamtschatka jusqu'à Tiguil, & de lever une carte exacte de son voyage. A son arrivée à Kaminoï (1), il trouva, dit-il à M. Kasloff, une grande quantité de Korïaques révoltés qui vinrent en armes au-devant de lui, pour lui fermer le passage & l'empêcher de remplir sa mission. On nous ajouta ici qu'ils étoient au nombre de six cents, & que très-probablement ils ne nous laisseroient pas non plus continuer notre route. La perspective étoit triste, sur-tout pour moi, qui brûlois d'arriver à Okotsk, comme si ç'eût été le terme de mon voyage, ou que delà jusqu'en France, il n'eût dû me rester qu'une

(1) Village situé sur le bord de la rivière de Pengina

1788.
Février.
Le 4.
A Machoure.

journée de chemin. Combien il étoit dur de penser que n'en ayant point d'autre que par ce village, nous serions peut-être forcés de revenir sur nos pas ! l'idée seule m'en faisoit frissonner d'impatience. M. le commandant qui partageoit la mienne, jugea comme moi que nous ne devions pas nous arrêter à ces rapports : ils pouvoient n'être pas très-fidèles ; l'importance qu'y mettoient les historiens, l'air effrayé qui accompagnoit leurs récits, enfin les petites additions qu'on y faisoit chaque jour, tout nous engageoit à nous en désier. En conséquence, nous décidâmes qu'il falloit nous assurer par nous-mêmes de la vérité du fait, & aller en avant, sauf à recourir aux expédiens pour obtenir notre passage si ces rebelles s'y oppoïent. Mais bientôt nous fûmes encouragés par l'arrivée d'un exprès adressé à M. Kasloff, & qui n'avoit rencontré nul obstacle dans sa route ; il nous assura que tout lui avoit paru tranquille ; or, il y avoit lieu de croire que, dans le cas contraire, il se seroit

1788.
Février.
Le 4.

A Machoure.

Départ de
Machoure.
Le 5.

aperçu de quelques mouvemens, & qu'ainsi nous n'avions à craindre aucun empêchement dans notre marche.

Au point du jour je quittai donc M. le baron de Steinheil, avec autant de regret que de reconnaissance de son obligeant accueil, & de toutes les attentions qu'il eut pour moi pendant mon court séjour à Machoure (k). J'y laissai en lui un homme

(k) Malgré tous mes soins, j'eus ici le malheur de voir mourir la matre zibeline que m'avoit donnée M. Kassoï. Voyez page 56. Aussitôt je la fis écorcher pour en conserver la peau.

Un de mes plaisirs avoit été d'observer ses habitudes. Son extrême vivacité lui rendoit sa chaîne insupportable; souvent elle a cherché à se sauver; elle y seroit infailliblement parvenue, si je n'eusse pas sans cesse veillé sur elle, & jamais je ne l'ai rattrapée, sans qu'elle ne m'ait fait quelques morsures. Elle mangeoit du poisson & préféablement de la viande, qui dans les bois fait la nourriture favorite des matres. Leur adresse à prendre les oiseaux, & à attaquer les animaux plus foibles qu'elles, est inconcevable. La mienné dormoit presque tout le jour, la nuit elle faisoit un tapage continuel, en s'agitant dans sa chaîne; mais craintive à l'excès, lorsqu'elle voyoit venir quelqu'un, elle

vraiment intéressant par ses connoissances & ses qualités.

Nous fîmes dans cette journée soixante-sept versées en suivant la Kamtschatka, dont les glaces se trouvèrent par-tout solides & parfaitement unies; je ne vis rien de remarquable sur ma route, ni dans le village de Chapina, où nous arrivâmes au soleil couchant.

Nous en partîmes le lendemain de bonne heure; la neige nous incommoda fort ce jour-là; la terre en étoit couverte, & son épaisseur rendoit notre marche fort difficile: nous voyageâmes presque toujours dans des bois très-touffus de sapins & de bouleaux. Vers la moitié du chemin, puis un peu plus loin, nous rencontrâmes deux rivières, dont une a environ trente

effoit de faire du bruit, puis recommençoit dès qu'elle étoit seule. J'avois coutume de la faire sortir plusieurs fois dans la journée; à peine étoit-elle sur la neige, qu'elle se terroit & fouilloit en dessous comme les taupes, se montrant de temps en temps pour se cacher aussitôt.

1788.
Février.
Le 5.

Le 6.

1788.
Février.
Le 6.
La grande &
la petite Ni-
kouka.

toises de large: on la nomme la grande *Nikoulka*, & l'autre la petite. Formées toutes deux par des sources qui sortent des montagnes, elles se réunissent en ce lieu pour porter ensemble le tribut de leurs eaux à la Kamtschatka; ni l'une ni l'autre n'étoient prises, j'en attribuai la cause à l'extrême rapidité de leur courant. L'endroit où je les passai est vraiment pittoresque; mais ce que j'y trouvai de plus singulier, c'est que tous les sapins qui bordent en grand nombre ces rivières, y paroissent des arbres de glace: un givre très-épais, produit peut-être par l'humidité du lieu, s'étoit attaché à chaque rameau & en blanchissoit toute la superficie.

Volcans de
Tolbatchina &
de Klutchef-
kaïa.

A quelque distance de Tolbatchina; nous traversâmes une lande, d'où je découvris trois volcans: aucun ne jetoit des flammes; il en sortoit des nuages d'une fumée très-noire. Le premier, dont j'ai parlé plus haut en allant à Machoure, a son foyer dans les entrailles d'une montagne qui n'a pas exactement la forme

1788.
Février.
Le 6.

conique; son sommet s'est aplati & semble peu élevé. On me dit que ce premier volcan s'étoit reposé pendant quelque temps, qu'on l'avoit même cru éteint, lorsque récemment il s'étoit tout-à-coup rallumé. Dans le nord-est de celui-ci se présente un pic, dont la pointe paroît être le cratère du second volcan, qui vomit sans cesse de la fumée, mais je n'y aperçus pas la moindre étincelle de feu. Le troisième s'offrit à moi dans le nord-nord-est du second; je ne pus l'observer comme je l'aurois souhaité, une assez haute montagne me le masquoit presque en totalité. Il emprunte son nom du village de Klutchefskaïa qui l'avoisine, & l'on m'annonça que j'en passerois très-près; les deux autres volcans tirent pareillement leur dénomination de l'ostrog de Tolbatchina, où nous entrâmes d'assez bonne heure. Ce village est situé sur la Kamtschatka, à quarante-quatre verstes de Chapina; il ne renferme rien d'extraordinaire. Nous y apprîmes en arrivant qu'on y avoit marié le matin deux

1788.
Février.
Le 6.
Mariages
prématurés au
Kamtchatka.

Kamtchadales: je regrettai de n'avoir pas assisté à la cérémonie, qu'on me dit être à peu-près la même qu'en Russie. Je vis les nouveaux époux qui me parurent deux enfans; je demandai leur âge: on me répondit que le marié n'avoit guère plus de quatorze ans & la mariée tout au plus onze. De semblables mariages passeroient pour prématurés par-tout ailleurs que dans l'Asie.

Voyage à
Nij-nei-kamt-
chatka.

J'avois une envie extrême de voir la ville de Nijenei-Kamtchatka, & depuis long-temps je songeois à la satisfaire; j'aurois imaginé faire une faute impardonnable que de quitter cette péninsule sans en connoître la capitale. Je m'étois assuré d'ailleurs que ma curiosité à cet égard ne contrarioit pas ma résolution de voyager avec toute la célérité possible; j'étois à la vérité contraint de faire un détour, mais il n'étoit pas assez long pour m'occasionner un grand retard. Ayant donc combiné ma marche avec celle de M. Kasloff, qui s'empressa de me procurer tous les moyens

1788.
Février.
Le 6.

de faire ce voyage avec sûreté & agrément, je m'engageai à le rejoindre à l'ostrog de Yelofki, où ce commandant me dit qu'il comptoit passer plusieurs jours pour mettre ordre à diverses affaires de son administration.

Pour moins perdre de temps, je pris congé de lui le soir même de notre arrivée à Tolbatchina; mais les chemins étoient encore plus mauvais que tous ceux par lesquels nous avions déjà passés. J'eus toutes les peines à arriver au point du jour à Kosrefski, village éloigné de Tolbatchina de soixante-six verstes.

Je quitte M.
Kasloff à Tol-
batchina.

Je ne m'y arrétai point; j'étois fier d'avoir surmonté heureusement tous les dangers que j'avois courus pendant la nuit au milieu de ces affreux chemins (1). Je crus n'avoir rien à craindre dans le jour; je poursuivis ma route avec une

Le 7.
Événemens
dans mon
voyage à
Nijenei-
kamtchatka.

(1) Je fus ensuite que le traîneau de M. Kasloff, qui y passa en plein jour, manqua d'y être mis en pièces, ayant heurté contre un arbre, & que dans le choc, deux de ses conducteurs furent blessés.

1788.
Février.
Le 7.

forte de sécurité dont je ne tardai pas à être puni. Après avoir fait un assez grand nombre de versets sur la Kamtschatka, que je fus charmé de retrouver, & dont j'admiraï la largeur en cet endroit, je fus obligé de la quitter pour entrer dans une gorge où la neige apportée par les ouragans, présentoit une surface inégale & trompeuse; il étoit impossible de voir ni d'éviter les écueils qui m'environnoient. J'entendis bientôt un craquement qui m'annonça quelque fracture dans mon traîneau; en effet, un patin s'étoit partagé en deux: j'aidai mes guides à le rajuster tant bien que mal, & nous eûmes le bonheur de gagner Ouchkoff sans autre accident. Il étoit minuit lorsque nous y entrâmes, ayant fait dans cette journée soixante-six versets; mon premier soin fut de faire raccommoier mon traîneau, ce qui me retint jusqu'au lendemain.

Ostrog
d'Ouchkoff.

Il y a dans ce village un isba & onze balagans; le nombre de ses habitans se réduit à cinq familles qui sont partagées

ca

1788.
Février.
Le 7.

en trois yourtes. Dans le voisinage de cet ostrog se trouve un lac très-poissonneux, où les villages des environs viennent faire leurs approvisionnemens; il est aussi d'une grande ressource pour la capitale, qui, sans les pêches qu'on y fait pour elle, manqueroit souvent de poisson qu'on fait être par-tout l'aliment de première nécessité.

Le 8.

Je partis d'Ouchkoff de grand matin, & à midi j'avois déjà fait quarante-quatre versets, partie sur la Kamtschatka, & partie à travers des landes très-vastes. Le premier village que je rencontrai fut Krestoff; il me parut un peu plus considérable que le précédent, mais du reste parfaitement semblable à tous les autres: je n'y restai que le temps de prendre d'autres chiens. Jusque-là j'avois suivi la route que devoit tenir M. Kasloff pour aller à Yelofki; mais au lieu de me rendre comme lui à Khartchina, je dirigeai ma marche en sortant de Krestoff, vers le village de Klutchenskaïa, qui en est éloigné de trente versets.

Ostrog de
Krestoff.

Partie I.^{re}

N

1788.
Février.
Le 8.

Le temps qui depuis notre départ d'Apatchin, avoit toujours été très-beau & très-froid, changea tout-à-coup dans l'après-midi; le ciel se couvrit de nuages, & le vent qui s'éleva de la partie de l'ouest, nous donna de la neige en abondance. Elle nous incommoda extrêmement, sur-tout pour considérer le volcan de Klutchefskaïa, que j'avois aperçu en même temps que ceux de Tolbatchina. Autant qu'il me fut possible d'en juger, la montagne qui le couvre en son sein, est beaucoup plus élevée que les deux autres; celui-ci vomit continuellement des flammes, qui semblent sortir du milieu des neiges dont la montagne est couverte jusqu'au sommet.

Volcan de
Klutchefskaïa.

Habitans de
Klutchefskaïa.

A la nuit tombante, je parvins au village de Klutchefskaïa. Ses habitans sont tous des paysans Sibériens, tirés des environs de la Léna, & envoyés dans ces contrées pour la culture des terres; il y a environ cinquante ans. Le nombre des mâles tant hommes qu'enfans, ne monte à

1788.
Février.
Le 8.

guère plus de cinquante: la petite vérole n'y frappa que ceux d'entr'eux qui ne l'avoient pas encore eue; mais elle en enleva plus de la moitié. Ces laboureurs n'ont pas été moins heureux que ceux des environs de Vercknei-Kamtschatka: leur récolte & la qualité du grain, tant seigle qu'orge, ont cette année surpassé leur attente. Ces paysans ont beaucoup de chevaux à eux appartenant; quelques-uns cependant sont à la couronne.

Cet ostrog est assez grand; il le paroît encore davantage étant séparé en deux parties, dont l'une est à environ quatre cents pas de l'autre. Il s'étend sur-tout de l'ouest à l'est: c'est dans ce dernier air de vent qu'est placée l'église; elle est bâtie en bois, & dans le goût de celles de Russie. La plupart des habitations sont des ilbas mieux construits & plus propres que tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent; il y a aussi des magasins spacieux. Les balagans y sont en très-petit nombre, & encore ne ressemblent-ils point à ceux

Ostrog de
Klutchefskaïa.

des Kamtschadales ; ils ont une forme oblongue ; & leur toit , qui a la pente des nôtres , pose sur des poteaux qui le soutiennent en l'air.

La Kamtschatka passe au pied de cet ostrog , & n'est jamais prise tout-à-fait en cet endroit ; elle déborde fréquemment pendant l'été : l'eau monte & pénètre parfois dans les maisons , bien qu'elles soient toutes sur la hauteur.

A quatre verstes dans l'est de l'église de Klutchefskaïa , est encore un autre *zaimka* ou petit hameau habité par des Cosaques ou soldats laboureurs , dont la récolte appartient au gouvernement ; mais je ne pus , pour l'aller voir , me déterminer à faire ce détour.

Je ne m'arrêtai que fort peu de temps à Klutchefskaïa ; l'impatience que j'avois de voir Nijenei me fit partir le soir même pour me rendre à Kamini , ostrog Kamtschadale , à vingt verstes plus loin. J'y arrivai vers le milieu de la nuit , & ne fis que le traverser.

Ostrog de
Kamini.

1787.
Février.
Le 8.

Avant le jour j'étois à Kamokoff , à vingt verstes de Kamini ; bientôt j'atteignis Tchokofskoi ou Tchoka , ayant fait encore mes vingt-deux verstes. Delà jusqu'à Nijenei , il ne m'en restoit plus que vingt-deux , & ce trajet fut également pour moi l'affaire de quelques heures ; j'eus le plaisir d'entrer avant midi dans cette capitale du Kamtschatka qu'on découvre de très-loin , mais dont l'aspect n'est ni imposant ni agréable.

Il ne présente qu'un amas de maisons dominées par trois clochers , & situées au bord de la Kamtschatka , dans un bassin formé par une chaîne de montagnes qui s'élève à l'entour , mais qui en sont cependant à une assez grande distance. Telle est la position de la ville de Nijenei , dont j'avois une plus haute idée avant de l'avoir vue. Toutes ces maisons qu'on me dit être au nombre de cent cinquante , sont en bois , d'un très-mauvais goût , & avoient de plus alors le désagrément d'être ensevelies

N iij

1788.
Février.
Le 9.
Ostrog de
Kamokoff &
de Tchoka.

Arrivée à
Nijenei.

Description
de cette capi-
tale du Kamts-
chatka.

1788.
Février.
Le 9.
A Nijenei-
Kamtschotka.

sous la neige qu'y avoient amoncelée les ouragans; ils ont régné sans interruption de ce côté, & n'ont cessé que depuis peu de jours. Il y a deux églises à Nijenei: l'une est dans la ville & a deux clochers; l'autre, dépendante du fort, est enclavée dans son enceinte: ces deux bâtimens sont d'une construction choquante. Le fort est presqu'au centre de la ville; il consiste en une palissade assez vaste, de forme carrée. Outre l'église dont je viens de parler, cet enclos renferme encore les magasins, l'arsenal & le corps-de-garde; un factionnaire en défend l'entrée jour & nuit. La maison du commandant de la place, M. le major Orléankoff, est auprès de la forteresse: à la grandeur près, cette maison ressemble aux autres; elle n'est ni d'un meilleur goût, ni plus haute.

Je descendis chez un malheureux exilé nommé *Snafidoff*, qui presque dans le même temps avoit subi le même sort qu'*Ivafchkin*, mais pour des causes diffé-

rentes: il est, ainsi que lui, relégué au Kamtschatka depuis l'année 1744.

A peine y étois-je, que j'y reçus la visite d'un officier que M. Orléankoff m'envoya pour me faire compliment sur mon heureuse arrivée; il fut suivi de plusieurs des principaux officiers de la ville, qui vinrent tour-à-tour m'offrir leurs services le plus obligeamment du monde. Je leur témoignai combien j'étois sensible à leurs honnêtetés; mais dans le fond je souffrois de voir qu'ils m'eussent prévenu: aussi dès que je fus habillé, je m'empressai d'aller faire à chacun mes remerciemens. Je commençai par M. le major Orléankoff; je le trouvai dans les apprêts d'une fête qu'il devoit donner le lendemain à l'occasion du mariage d'un Polonois attaché au service de Russie, avec la nièce du protopope ou archiprêtre. Il eut non-seulement la politesse de m'inviter à cette noce dont il faisoit tous les frais, mais encore il eut l'attention de venir me voir le lendemain dès le matin, & de m'emmener

1788.
Février.
Le 9.
A Nijenei-
Kamtschotka.

1788,
Février.
Le 10.

Fête donnée
par M. le ma-
jor Orléankoff.

avec lui, pour que je ne perdisse rien de ce spectacle, qu'il jugeoit avec raison susceptible de m'intéresser.

Pendant, ce qui m'en frappa davantage, ce fut la sévérité du cérémonial. La distinction des rangs m'y parut observée avec la plus scrupuleuse délicatesse : les compliments & les façons d'usage, toutes ces froides civilités donnèrent à l'ouverture de cette fête un certain air guindé, qui promettoit plus d'ennui que de gaieté. Le repas fut des plus magnifiques pour le pays : j'y vis servir entr'autres mets un grand nombre de diverses soupes ; elles étoient accompagnées de viandes froides dont on mangea d'abord beaucoup. Au second service, nous eûmes le rôti & de la pâtisserie ; mais tout cela annonçoit moins de sensualité que de profusion. Les boissons étoient faites de différens fruits de ces contrées, cuits & mêlés avec de l'eau-de-vie de France. On servit de préférence & presque continuellement force eau-de-vie du pays, faite avec de la *slathâia-trava*

1788,
Février.
Le 10.
A Nijenei-
Kamtschatka.

ou herbe douce, dont j'ai parlé plus haut ; cette liqueur, comme je l'ai dit, n'a point un goût défagréable, il est même aromatique : on s'accoutume d'autant plus volontiers à cette eau-de-vie, qu'elle est moins mal-saine que celle de grains. Tous les convives se mirent insensiblement en belle humeur ; leur raison ne tint pas longtemps contre les vapeurs d'un breuvage aussi capiteux ; bientôt la plus grosse joie circula autour de la table. A ce bruyant & splendide festin succéda un bal assez bien composé. L'assemblée étoit fort gaie, & l'on y dansa jusqu'au soir des contredanses Russes & Polonoises. Le bal fut terminé par un très-joli feu d'artifice que M. Orléankoff avoit fait & tira lui-même : il n'étoit pas considérable, mais l'effet ne laissa rien à désirer. Je jouis de la surprise & du ravissement extatique de la plupart des spectateurs peu faits à ce genre de divertissement ; ils étoient tous à peindre ; immobiles d'admiration, ils se récrioient en cœur à chaque fusée.

1788,
Février.
Le 10.
A Nijenei.
Kamtschatka.

Le Protapope
ou archiprêtre.

Leurs regrets sur le peu de durée de ce feu ne m'amuserent pas moins. Il falloit ensuite entendre tout ce monde en faire l'éloge; & en s'en allant chacun repassoit en soupirant tous ses plaisirs de la journée.

Je fus invité le lendemain chez le protapope, oncle de la mariée; les choses s'y passèrent comme la veille, à l'exception du feu d'artifice. Le protapope, ainsi que je l'ai dit, est le chef de toutes les églises du Kamtschatka; chaque prêtre de cette péninsule lui est subordonné, & il décide de toutes les affaires spirituelles: sa résidence est à Nijenei. C'est un vieillard assez vert encore; une large barbe blanche lui descend sur la poitrine & lui donne un air vraiment vénérable. Sa conversation me parut spirituelle, enjouée & faite pour lui attirer le respect & l'affection de ces peuples.

Tribunaux à
Nijenei.

Il existe à Nijenei deux tribunaux; à l'un se portent les affaires d'administration, & l'autre connoit de toutes les discussions entre les négocians; le magistrat qui y préside est une espèce de bourg-

1788,
Février.
Le 11.
A Nijenei.
Kamtschatka.

meſtre, soumis aux ordres du *gorodnitch* ou commandant de la ville. On a vu plus haut que chacune de ces juridictions relève du tribunal d'Okotsk, & qu'on rend compte de toutes les affaires au commandant de cette dernière ville.

Mais ce qui m'intéressa le plus à Nijenei, & que je ne saurois passer sous silence, c'est que j'y trouvai neuf Japonois qui, l'été dernier, y furent amenés des îles Aléutiennes sur un bâtiment Russe destiné au commerce des loutres.

Digestion sur
des Japonois
que je trouvai
à Nijenei.

Un de ces Japonois me raconta qu'il s'étoit embarqué avec ses compagnons sur un navire de leur pays, pour se rendre aux îles Kouriles les plus au sud, dans la vue d'y commercer avec les insulaires; ils suivoient la côte & en étoient peu éloignés, lorsqu'ils essayèrent un coup de vent si horrible, qu'ils furent emportés fort loin de-là, & s'égarèrent tout-à-fait. Suivant son rapport, selon moi très-suspect, ils battirent la mer pendant près de six mois sans voir la terre: sans doute ils

1788.
Février.
Le 11.
A Nijenei.
Kamtchatka.

avoient des vivres en abondance. Enfin ; les îles Aléutiennes se montrèrent à leurs regards : pleins de joie , ils résolurent d'y attérir , sans trop savoir où ils alloient aborder ; ils mouillèrent une ancre auprès d'une de ces îles , & une chaloupe les conduisit tous à terre. Ils y trouvèrent des Russes qui leur proposèrent d'aller avec eux décharger leur vaisseau & le mettre en sûreté ; soit défiance , soit qu'ils crussent en effet qu'il seroit temps le lendemain , ces Japonois ne voulurent jamais y consentir. Ils eurent bien à se repentir de cette négligence ; car dans la nuit même un vent du large grand frais , jeta le bâtiment à la côte : on ne s'en aperçut qu'au point du jour , & l'on eut peine à sauver la moindre partie de la cargaison & quelques débris du navire ; qui étoit presque en entier de bois de senteur. Les Russes qui les avoient accueillis , furent alors tout ce qu'ils purent vis-à-vis de ces malheureux pour leur faire oublier leur perte ; ils leur prodiguèrent les consolations , & les

1788.
Février.
Le 11.
A Nijenei.
Kamtchatka.

déterminèrent à la fin à les suivre au Kamtschatka où ils retournoient. Mon Japonois m'ajouta qu'ils avoient été en bien plus grand nombre ; mais que les fatigues de la mer , & depuis , la rigueur du climat , avoient fait périr beaucoup de ses compagnons.

Celui qui me parloit , paroît avoir sur les huit autres un empire marqué ; on fut de lui qu'il étoit le négociant , & que ceux-ci n'étoient que des matelots ou travailloient sous ses ordres. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'ils ont pour lui un attachement & un respect singuliers ; ils sont tous navrés de douleur , & montrent la plus vive inquiétude lorsqu'il est malade ou qu'il lui arrive quelque chose de fâcheux : deux fois par jour régulièrement ils envoient un d'eux pour le voir. On peut dire qu'il ne leur porte pas moins d'amitié , car il ne passe jamais une journée sans les visiter à son tour , & il veille avec la plus grande attention à ce qu'il ne leur manque rien. Son nom est *Kodail* ; sa figure n'a rien d'étrange ,

Détails sur le
chef de ces Ja-
ponois.

1788,
Février.
Le 11.
A Nijenei-
Kamtschatka.

elle est même agréable; ses yeux ne sont point tirés comme ceux des Chinois; il a le nez alongé & de la barbe qu'il rase assez fréquemment: sa taille est d'environ cinq pieds & assez bien prise. Il portoit ses cheveux à la chinoise, c'est-à-dire, que du milieu de sa tête pendoit une tresse de la longueur de ses cheveux qui étoient rasés tout autour; mais on est parvenu depuis peu à lui persuader de les laisser croître & de les attacher à notre manière. Il craint extrêmement le froid; les habits les plus chauds qu'on lui a donnés, peuvent à peine l'en garantir. Il conserve & porte toujours en dessous ceux de son pays; ils consistent d'abord en une ou plusieurs chemises très-longues en soie, semblables à nos robes de chambre; par-dessus il en met une autre de laine, ce qui pourroit faire croire que cette dernière étoffe est plus précieuse à leurs yeux; peut-être aussi cet arrangement a-t-il quelque motif de commodité. c'est ce que j'ignore. Les manches de ces vêtements

1788,
Février.
Le 11.
A Nijenei-
Kamtschatka.

sont larges & ouvertes. Malgré la rigueur du climat, il a constamment les bras nus & le cou à découvert; seulement lorsqu'il sort on lui attache un mouchoir au cou, mais il l'ôte dès qu'il entre dans l'appartement; il ne pourroit, dit-il, le supporter.

Sa supériorité sur ses compatriotes a dû le faire distinguer; mais elle y a sans doute contribué bien moins que la vivacité de son esprit & la douceur de son caractère. Il demeure & vit chez M. le major Orléankoff. La liberté avec laquelle il entre, soit chez le commandant, soit ailleurs, seroit parmi nous taxée d'insolence ou au moins de grossièreté; sans cérémonie il se met aussitôt le plus à son aise qu'il lui est possible, & se place sur le premier siège qu'il trouve; il demande en même temps tout ce dont il a besoin, ou bien le prend lui-même s'il le voit sous sa main. Il fume presque sans cesse; sa pipe est garnie en argent & peu longue; elle ne contient guère de tabac, mais il la remplit à chaque instant. Fumer est pour

1788.
Février.
Le 11.
A Nijemel.
Kamtschatka.

lui un tel besoin, qu'on a eu beaucoup de peine à obtenir qu'il ne prit pas sa pipe à table. Sa pénétration est des plus actives; il saisit avec une promptitude admirable tout ce qu'on veut lui faire comprendre; il paroît sur-tout très-curieux & grand observateur. On m'a assuré qu'il tient un journal exact de tout ce qu'il voit & de tout ce qu'il lui arrive; en effet, les objets & les usages qu'il a sous ses yeux, sont si loin de ressembler à ceux de sa patrie, que tout est pour lui matière à remarques: attentif à ce qui se passe & se dit en sa présence, de peur de l'oublier il en prend note par écrit. Les caractères qu'il trace m'ont paru à peu-près les mêmes que ceux des Chinois, mais la manière d'écrire est différente; ceux-ci écrivent de droite à gauche *, & les Japonois de haut en bas **. Il parle le Russe suffisamment pour se faire entendre; cependant il faut être

* Les Chinois commencent leurs livres, comme nous finissons les nôtres, par la dernière page.

** Ils rangent leurs lettres par colonnes.

accoutumé

1788.
Février.
Le 11.
A Nijemel.
Kamtschatka.

accoutumé à sa prononciation, pour converser avec lui; il s'énonce avec une volubilité extraordinaire, qui fait perdre quelquefois de ce qu'il dit, ou en change la signification. Ses reparties en général sont vives & naturelles; jamais il ne déguise sa façon de penser, & il s'explique on ne peut pas plus franchement sur le compte de chacun. Sa société est douce, & son humeur assez égale, quoique transportée à la méfiance; a-t-il égaré quelque chose? il imagine dans la minute que cela lui a été dérobé, ce qui lui donne souvent un air inquiet. J'admire sa sobriété, qui véritablement fait contraste en ce pays. Quand il a résolu de ne point boire de liqueur forte, il est impossible de l'amener seulement à en goûter: il en demande lorsqu'il en a envie, mais jamais il n'en fait excès. J'observai encore, qu'à l'instar des Chinois, pour manger, il se servoit de deux petits bâtons avec la plus grande dextérité.

Je lui demandai à voir de la monnoie de sa patrie, & il s'empressa de satisfaire ma

Partie I.^{re}

O

Monpoë du
Japon.

1788.
Février.
Le 11.
A Nijenei-
Kamtchatka.

curiosité. Sa monnaie d'or est une lame d'environ deux pouces de long, peu épaisse & presque ovale; divers caractères Japonois sont gravés sur ces pièces: l'or m'en parut très-bon, sans aucun alliage; il se plie comme l'on veut. La monnaie d'argent est carrée, moins grande, moins épaisse & d'un moindre poids que celle d'or; cependant il m'assura qu'au Japon elle avoit plus de valeur. La monnaie de cuivre est absolument la même que la *xache* des Chinois; elle est ronde, & de la grandeur à peu-près de nos pièces de deux liards: elle est percée carrément dans le milieu.

Marchandises
qui faisoient
partie de la
cargaison du
vaisseau Japo-
nois.

Je lui fis encore quelques questions sur la nature des marchandises qu'on étoit parvenu à sauver de leur vaisseau, & je compris à ses réponses qu'elles consistoient principalement en tasses, plateaux, boîtes & autres effets de ce genre, & d'un très-beau laque: je sus encore qu'ils en avoient vendu une partie au Kamtschatka.

On me pardonnera, je crois, cette

digression sur ces Japonois; je ne saurois imaginer qu'on la trouve déplacée: elle pourra servir à faire connoître un peuple que nous sommes si rarement dans le cas de voir & d'étudier.

Après avoir passé environ trois jours à Nijenei-Kamtchatka, j'en partis le 12 à une heure après midi, pour aller rejoindre M. Kasloff, que j'étois sûr de retrouver à Yelofki; je revins donc sur mes pas pour en reprendre la route que j'avois quittée. J'arrivai d'assez bonne heure à Tchoka, dernier village que j'avois traversé pour me rendre à Nijenei, & qui en est éloigné, comme on l'a vu, de vingt-deux verstes. Il y règne un vent violent & presque continuel de la partie de l'ouest: on en trouve la raison dans la position de cet ostrog, au bord de la rivière, entre deux chaînes de montagnes que celle-ci partage, & qui se prolongent sur ses deux rives jusqu'à vingt-cinq verstes.

Je passai la nuit à Kamokoff, & le

O ij

1788.
Février.

Le 12.
Départ de
Nijenei-Kamt-
schatka.

1788,
Février.
Le 12.

lendemain matin je parvins en peu d'heures à l'ostrog de Kamini ou de Pierre : là, je pris la route de Kartchina ; chemin faisant je passai trois lacs, dont le dernier est très-étendu, & n'a guère moins de quatre à cinq lieues de circonférence. Je couchai à ce dernier ostrog, distant du précédent de quarante verstes, & situé sur la rivière de Kartchina (*h*).

Le 14.

J'en sortis au point du jour, & malgré un très-mauvais temps que j'essuyai pendant toute cette journée, je vins à bout de faire les soixante-dix verstes qui me restoient jusqu'à Yelofki : cet ostrog est sur la rivière du même nom, & est entouré de montagnes.

Je rejoins
M. Kasloff à
Yelofki.

M. le commandant admira ma diligence ; mais je m'étois vainement flatté que l'instant de notre réunion seroit celui de notre départ. Les objets de service qui

(*h*) En général, presque tous les villages ont le même nom que les rivières au bord desquelles ils sont placés, excepté pourtant ceux qui sont sur la Kamischatka.

1788,
Février.
Le 14.

J'avoient appelé, n'étoient point encore terminés, ce qui l'obligea de prolonger son séjour ; d'ailleurs il espéroit que M. Schmaleff ne tarderoit pas à nous rejoindre : en effet, en suivant notre itinéraire, il eût été possible qu'il nous eût rattrapés à Yelofki. Nous y restâmes encore cinq jours, tant pour finir les affaires que pour l'attendre inutilement. Cédant à mon impatience, M. le commandant consentit à partir le 19 de très-grand matin.

Le 19.
Tempête qui
nous surpris
en route.

Nous fîmes d'abord cinquante-quatre verstes assez lentement ; mais dans l'après-midi nous fûmes surpris par une tempête horrible, qui nous vint de l'ouest & du nord-ouest. Nous étions en rase campagne ; les tourbillons étoient si violents, qu'il nous fut impossible d'avancer. La neige qu'ils soulevoient par bouffées, formoit en l'air une brume épaisse ; & nos guides, malgré la connoissance qu'ils avoient des chemins, ne répondoient plus de ne pas nous égarer. Jamais nous ne pûmes les déterminer à nous conduire plus loin ; il

1788,
Février.
Le 19.

étoit cruel, cependant, de rester en panne à la merci d'un ouragan aussi furieux. Quant à moi, j'avoue que je commençois fort à souffrir, lorsque nos conducteurs nous proposèrent de nous mener auprès d'un bois, qu'ils nous dirent être peu éloigné, & où du moins nous pourrions nous mettre en quelque sorte à l'abri. Nous ne balançâmes pas à profiter de leur bonne volonté; mais avant de quitter le chemin qu'il étoit impossible de distinguer, il nous fallut encore attendre que tous les traîneaux de notre suite fussent rassemblés, autrement nous eussions couru risque de nous séparer & de nous perdre. La réunion faite, nous gagnâmes ce bois, qui se trouva heureusement à la distance qu'on nous avoit annoncé. Notre halte eut lieu à deux heures environ après midi.

Halte forcée
auprès d'un
bois.

Le premier soin de nos Kamtschadales fut de creuser un trou dans la neige, qui, dans cet endroit, avoit au moins six pieds de profondeur; d'autres appor-

tèrent du bois; en un instant le feu fut allumé & la chaudière établie. Un léger repas & quelques mesures d'eau-de-vie, remirent bientôt tout notre monde. La nuit venue, on s'occupa des moyens de la passer le moins mal à son aise qu'il seroit possible; chacun travailla à son lit: le mien étoit dans mon vezock où je pouvois me tenir couché; mais personne que M. le commandant & moi n'avoit une voiture aussi commode. Comment, me disois-je, ces pauvres gens vont-ils faire pour dormir! Je fus bientôt sans inquiétude sur leur compte. La manière dont je les vis préparer leur lit, mérite d'être rapportée, quoiqu'ils n'y mettent pas grande façon: après avoir fait d'abord un creux dans la neige, ils le couvrirent de petites branches d'arbres le plus menues qu'ils purent trouver; puis s'enveloppant d'une *kouklanki*, & s'enfonçant la tête dans le capuchon qui y est adapté, ils s'y étendirent comme sur le meilleur lit du monde. Quant à nos chiens, ils

1788,
Février.
Le 19.

Manière dont
les Kamtscha-
dales préparent
leur lit sur la
neige.

1788.
Février.

furent dételés & attachés à des arbres autour de nous, où ils passèrent la nuit sur la neige comme à l'ordinaire.

Le 20.

Le vent ayant beaucoup diminué, nous nous remîmes en route avant le jour; il nous restoit encore trente verstes à faire pour nous rendre à Ozernoï, où nous avions eu le projet de coucher la veille. Nous y arrivâmes à dix heures du matin; mais nos chiens étant fatigués à l'excès, nous fûmes contraints d'y passer le reste de la journée & même la nuit, dans l'espérance que le vent, qui, dans l'après-midi, recommença à souffler avec la plus grande force, se calmeroit pendant cet intervalle.

Ostrog
d'Ozernoï.

L'ostrog d'Ozernoï reçoit son nom d'un lac qui l'avoisine. La rivière Ozernaïa coule au bas de ce village, mais elle est peu considérable; la maison du toyon est le seul isba que j'aie vu à Ozernoï, & l'on me dit que je n'en trouverois plus jusqu'à la ville d'Ingiga. En revanche, j'y comptai quinze balagans & deux yourtes.

1788.
Février.
Le 20.

Je devois décrire ici ces demeures souterraines; mais comme celles-ci sont petites en comparaison de celles que j'aurai bientôt occasion d'observer, j'aime mieux en remettre la description à ce moment.

Nous restâmes encore la journée du 21 Le 21; à Ozernoï, pour y attendre vainement un sergent de la suite de M. le commandant, qui l'avoit envoyé à la ville de Nijeni-Kamtchatka.

Le lendemain nous nous rendîmes à Le 22. Ouké; nous y étions de très-bonne heure, n'ayant fait que vingt-six verstes: nous ne voulûmes pas aller plus loin, pour donner le temps à ce sergent de nous rejoindre, ainsi qu'on lui en avoit donné l'ordre, mais il n'arriva point.

Ostrog
d'Ouké.

Il n'existe pas un seul isba à Ouké; cet ostrog n'est composé que d'une douzaine de balagans & de deux yourtes; on en avoit nettoyé une pour M. Kalloff, & nous y passâmes la nuit.

Nous sortîmes de ce village au point Le 23. du jour; à moitié chemin nous aperçûmes

1788,
Février.
Le 23.

un certain nombre de balagans qui ne sont habités, nous dit-on, que dans la saison de la pêche. Près de-là, nous revîmes la mer, & nous la côtoyâmes pendant quelque temps. Je fus extrêmement contrarié de ne pouvoir découvrir moi-même jusqu'à quelle distance elle étoit prise, ni quelle étoit la direction de cette partie de la côte de l'est du Kamtschatka. Un vent du nord vint nous assaillir, & nous pouffoit la neige dans les yeux avec tant de violence qu'on ne pouvoit songer qu'à les défendre; il régnoit en outre sur la nier une brume qui commençoit dès le rivage & sembloit s'étendre au loin: ce voile sombre la déroboit presque entièrement à la vue. Les gens du pays que je m'empressai d'interroger, me répondirent que nous venions de passer le long d'une baie peu spacieuse, & que la mer étoit couverte de glace jusqu'à trente versles de la côte.

A Khaluli, balidar recouvert en cuir. Je ne trouvai à Khaluli, ostrog situé sur la rivière de ce nom, à soixante-seize

1788,
Février.
Le 23.

versles d'Ouké, & peu éloigné du bord de la mer, que deux yourtes & douze à treize balagans; mais j'y vis avec plaisir un baidar recouvert en cuir. La longueur de ce bateau pouvoit être de quinze à dix-huit pieds sur quatre de large; toute la carcasse étoit en planches assez minces & arrangées en treillage: une pièce de bois plus longue & plus grosse que les autres servoit de quille; les membrures étoient assujetties avec des courroies, & le tout recouvert de plusieurs peaux de morfes & de loups marins de la grosse espèce. J'admirai sur-tout la manière dont ces peaux étoient préparées & si parfaitement cousues ensemble, que l'eau ne pouvoit pénétrer dans le bateau. Il me parut de la forme des nôtres; mais moins arrondi, il n'en avoit pas la grâce; rétréci vers les extrémités, il se terminoit en pointe & s'aplatissoit à la quille. La légèreté de ces embarcations fort sujettes à chavirer, a sans doute nécessité cette construction qui leur donne

1788,
Février,
Le 24.

plus d'aplomb. Ce baidar étoit retiré sous un hangar qui avoit été fait exprès pour le garantir de la neige. Le toyon de Khaluli nous ayant cédé sa yourte, nous y passâmes la nuit, car il fallut attendre au lendemain pour nous remettre en route. Le vent avoit augmenté depuis notre arrivée, & il ne tomba que dans la nuit.

Le 25.

A dix heures du matin nous avions perdu de vue Khaluli, & passé l'ancien village de ce nom, récemment abandonné à cause de sa mauvaise position. Nous rencontrâmes plus loin des habitations désertes, qui formoient autrefois l'ostrog d'Ivafchkin, transporté, pour la même raison, à quelques verstes de son premier emplacement. Ensuite nous retrouvâmes la mer, & nous suivîmes encore pendant quelque temps la côte de l'est. Elle même présenta en cet endroit une autre baie, que j'aurois voulu pouvoir considérer à mon aise, mais la brume épaisse qui régnoit sur la mer, à partir du rivage, ne permit pas à ma vue de s'étendre au-delà de la glace;

1788,
Février,
Le 25.

Il me parut seulement que la brume s'éclaircissoit à mesure que le vent qui, jusqu'à ce moment avoit été ouest & nord-ouest, devenoit nord-est.

Ivafchkin est à quarante verstes de Khaluli & très-voisin de la mer. Deux yourtes & six balagans composent cet ostrog, situé sur une petite rivière de son nom, qui étoit entièrement prise, comme celle que nous venions de passer.

Ostrog
d'Ivafchkin.

Le 26.

Nous couchâmes en ce village, où la crainte d'un ouragan dont on nous disoit menacés, nous fit rester le lendemain une partie du jour; nous en fûmes quittes pour la peur, & quoi qu'il fût assez tard lorsque nous nous décidâmes, nous pûmes encore nous rendre à Drannki: le trajet n'étoit que de trente verstes. La position de cet ostrog est la même que celle du précédent: nous y trouvâmes M. Haus, officier Russe; il venoit de Tiguil, & apportoit à M. le commandant divers objets d'histoire naturelle.

Notre trouvais
à Drannki M.
Haus, officier
Russe.

Nous partîmes de Drannki à la pointe Le 27.

du jour. Dans l'après midi nous traversâmes une baie, dont la largeur est de quinze verstes environ sur vingt-cinq à trente de profondeur; son entrée n'a guère moins de cinq verstes: elle est formée par la côte du sud. Celle-ci est une terre basse, qui décroît à mesure qu'elle s'avance dans la mer. La baie court ouest-nord-ouest & est-sud-est: il m'a semblé que dans l'ouest-nord-ouest de son entrée, en approchant de Karagui, les vaisseaux pourroient mouiller sûrement à l'abri des vents de sud, d'ouest & de nord. La partie du sud ne promet pas un aussi bon mouillage; les gens du pays prétendent qu'il s'y rencontre plusieurs bancs de sable. Je fus obligé de m'en rapporter à leur dire; la glace & la neige m'empêchèrent de m'en assurer plus positivement.

Nous fîmes soixante-dix verstes dans cette journée, & le soir nous parvîmes à Karagui. Ce village est sur une élévation, d'où l'on découvre la mer; ses habitations se bornent à trois yourtes & douze bala-

1788,
Février.

Le 27.

Baie considérable & assez commode.

Ostrog de Karagui le dernier du district du Kamtschatka.

gans, au pied desquels passe la Karaga. Cette rivière se jette dans la mer à quelques portées de fusil de l'ostrog, le dernier du district du Kamtschatka; car on ne compte pas un hameau qui est à cent verstes plus loin, & où il y a très-peu de Kamtschadales.

Comme nous sommes forcés d'attendre ici des provisions de poissons secs, restées en arrière & destinées à nourrir nos chiens dans les déserts que nous devons traverser, je vais profiter de ce séjour pour transcrire diverses notes que j'ai prises dans les villages précédens & dans celui-ci. Elles ne seront pas placées dans l'ordre où je les ai faites; mais on doit sentir que la rapidité de notre marche ne m'en laisse pas toujours le maître (1).

(1) On me reprochera peut-être, que ma narration ne présente souvent que des détails arides & trop uniformes; je me serois empressé de les épargner au lecteur, si je ne lui eusse pas promis une exactitude scrupuleuse: mais qu'il observe de quels objets je suis environné dans l'immense étendue

1788,
Février.

Le 27.

1788.
Fovier.
Le 28.
A Karagui.
Description
des yourtes.

Je parlerai d'abord des yourtes que je n'ai pu encore décrire, bien qu'elles m'aient paru mériter une attention particulière. Ces maisons bizarres s'enfoncent sous terre, comme je l'ai dit (m), & le comble qui s'élève au-dessus, a la forme d'un cône tronqué; mais pour en prendre une idée plus juste, qu'on se figure un grand trou carré d'environ six à sept toises de diamètre & de huit pieds de profondeur; les quatre côtés revêtus de solives ou de planches, & tous les interstices de ces murs remplis avec de la terre, de la paille ou de l'herbe séchée & des pierres. Au fond de ce trou sont plantés plusieurs poteaux soutenant des traverses, sur lesquelles porte le toit; il

de pays que je parcours; il verra qu'ils sont presque par-tout les mêmes. Dépend-il donc de moi de varier mes descriptions, & de ne pas tomber dans quelques redites!

(m) A mon passage à Paratounka, on se souvient que je vis quelques yourtes, mais elles étoient à moitié détruites, & j'ai pu à peine en indiquer la forme extérieure.

commence

1788.
Fovier.
Le 28.
A Karagui.

commence au niveau du sol & l'excède de quatre pieds; son épaisseur est de deux pieds, & sa pente peu rapide. Il est au reste construit comme les murs; vers le sommet, il est percé carrément: cette ouverture a quatre pieds de long sur trois de large; c'est par-là que s'échappe la fumée (n), & qu'on descend dans la yourte à l'aide d'une échelle ou poutre entaillée, qui s'élève dans l'intérieur à l'orifice de cette entrée, commune aux hommes & aux femmes. On regarde comme une sorte de déshonneur, de passer sous une porte très-basse, qui se trouve à l'un des côtés de la yourte. Pour terminer la description des dehors de ces habitations, j'ajouterai

(n) La fumée règne si continuellement dans ces maisons souterraines, que cette issue ne sauroit suffire à son évaporation. Pour la faciliter, on y pratique dans un coin inhabité, derrière le foyer, une espèce de ventouse, dont la direction est oblique. Cette manière de soupirail s'appelle *soupann*; sa bouche aboutit au dehors à quelques pieds de l'ouverture carrée; on la ferme ordinairement avec une natte ou un paillason.

Partie I.^{re}

P

1788.

Février.

Le 28.

A Kawagui.

qu'elles sont entourées d'une palissade assez haute, sans doute pour les garantir des coups de vent ou de la chute des neiges; d'autres prétendent que ces enceintes servoient autrefois de remparts à ces peuples pour se défendre contre leurs ennemis.

Distribution
Intérieure, &
ameublement
des yourtes.

Est-on descendu dans ces demeures sauvages, on voudroit en être dehors; la vue & l'odorat y sont également blessés: l'unique pièce qui en compose l'intérieur, a environ dix pieds de haut. Une estrade large de cinq & couverte de peaux à moitié usées de rennes, de loups marins ou d'autres animaux, fait le tour de l'appartement: cette estrade n'est pas à plus d'un pied de terre (o), & sert communément de lit à plusieurs familles. J'ai compté dans une seule yourte plus de vingt personnes, tant hommes que femmes & enfans: tout ce monde mange, boit &

(o) J'ai vu quelques yourtes planchées, mais cela est regardé comme un luxe, & la plupart n'ont que la terre pour plancher.

1788.

Février.

Le 28.

A Kotingui.

dort pêle-mêle; sans gêne ni pudeur; ils y satisfont à tous les besoins de la nature, & jamais ils ne se plaignent du mauvais air qu'on respire en ces lieux. A la vérité, le feu y est presque continu. Pour l'ordinaire le foyer est placé au milieu de la yourte ou dans un des côtés. Le soir, on a le soin de ramasser la braïse en tas, & de fermer le trou qui sert d'issue à la fumée; par ce moyen, la chaleur se concentre & se conserve pendant toute la nuit. A la lueur d'une lampe lugubre, dont j'ai déjà fait connoître la forme & l'odeur infecte, on découvre dans un coin de l'appartement (p) une mauvaise image de quelque saint, toute luisante de graisse & noire de fumée: c'est devant ces images que ces peuples s'inclinent & font leur prière. Les autres meubles se bornent à des bancs & à des vases de bois, ou d'écorces d'arbre;

(p) Ce réduit est en quelque sorte séparé de l'appartement; il est un peu moins sale, parce qu'il est moins fréquenté: c'est la place d'honneur réservée aux étrangers.

1788.
Février.
Le 28.
A Karagui.

ceux qui servent à la cuisine sont en fer ou en cuivre; tous sont d'une malpropreté révoltante. Des restes de poisson séché sont épars çà & là, & à tous momens des femmes ou des enfans sont à faire griller des morceaux de peau de saumons; c'est un de leurs mets favoris.

Habillement
des enfans.

L'habillement des enfans arrêta mes regards par sa singularité; on m'assura qu'il ressembloit parfaitement à celui des Koriaques. Il consiste en un seul vêtement, c'est-à-dire, dans une peau de renne qui enveloppe & ferre chaque partie du corps, de sorte que ces enfans paroissent coufus de toutes parts: une ouverture en bas, devant & derrière, donne la possibilité de les nettoyer. Cette ouverture est recouverte d'un autre morceau de peau qui s'attache & se lève à volonté; il soutient un paquet de mousse (g), qu'on met en guise de couche entre les jambes de

(g) On se sert également de l'herbe appelée *tonnchitcha*.

1788.
Février.
Le 28.
A Karagui.

l'enfant, & qu'on renouvelle à mesure qu'il l'a sali. Outre les manches ordinaires, il en est deux autres attachées à son habit, & dans lesquelles on lui passe les bras lorsqu'il a froid; les extrémités en sont fermées, & le dedans est garni de mousse. On le coiffe aussi d'un capuchon de la même peau que son vêtement; mais dans les yourtes, les enfans sont presque toujours tête nue, & le capuchon leur pend sur les épaules: ils ont encore pour ceinture une lanière de peau de renne. Leurs mères les portent sur le dos, par le moyen d'une courroie qui passe autour du front de la femme & sous le derrière de l'enfant.

Le toyon de Karagui, chez qui nous logions, étoit un ancien rebelle; on avoit eu de la peine à le faire rentrer dans le devoir, & il nous donna quelques inquiétudes par le refus formel qu'il nous fit de nous procurer du poisson.

Les mœurs des habitans de cet ostrog, tiennent beaucoup de celles des Koriaques leurs voisins. Cette analogie ne se fait pas

Le 29.
Idiome des
habitans de cet
ostrog.

1788,
Février.
Le 29.
A Karagui.
Des Koriaques
nous amenent
deux rennes en
vie.

moins sentir dans l'idiome que dans l'habilement des enfans. J'eus occasion de le remarquer le lendemain de notre arrivée.

Ayant appris que dans les environs étoient deux hordes de Koriaques à rennes, nous leur dépêchâmes aussitôt un exprès pour leur proposer de nous en vendre; ils ne se firent pas prier, le même jour ils nous amenèrent deux rennes en vie. Ce secours vint à propos pour tranquilliser nos gens, qui commençoient à craindre de manquer de vivres; cependant la disette menaçoit encore plus nos chiens, les provisions de poisson n'arrivoient point. On se hâta donc de tuer un renne; mais lorsqu'il fut question du prix, nous nous trouvâmes fort embarrassés pour traiter avec les vendeurs; ils ne parloient ni Russe ni Kamtschadale, & leurs signes n'étoient rien moins qu'expressifs: jamais nous ne nous fussions entendus, sans un habitant de Karagui qui vint nous servir d'interprète.

Distinction
des deux sortes
de Koriaques.

On distingue deux sortes de Koriaques;

1788,
Février.
Le 29.
A Karagui.

deux proprement appelés de ce nom, ont une résidence fixe; les autres, qui sont nomades, sont connus sous la dénomination de *Koriaques à rennes* (1): ils en ont de nombreux troupeaux, & pour les nourrir, ils les conduisent dans les cantons où la mouffe abonde. Ces pâturages sont; ils épuisés, ils courent en chercher d'autres: ils errent ainsi sans cesse, campant sous des tentes de peaux & vivant du produit de leurs rennes.

Ces animaux ne leur sont pas moins utiles pour le transport, que les chiens aux Kamtschadales. Les Koriaques qui nous vinrent trouver, étoient entraînés par deux rennes; mais la façon de les atteler & de les mener, & la forme du traîneau exigent des détails particuliers. Il convient; je pense, de les renvoyer au moment où, voyageant chez ces peuples, je serai

(1) On me dit qu'il y avoit de ces Koriaques errans dans l'île de Karagui, à vingt-six verstes du village de ce nom dans l'est-sud-est de la baie; j'ai cru avoir découvert de loin cette île.

plus à portée de faire des observations exactes.

1788.
Févr.
Le 29.
A Karagui.
Arrivée de
nos provisions.

Ces provisions si désirées nous parvinrent enfin le 29 au soir; elles nous furent amenées par le sergent que nous attendions depuis plusieurs jours. Nous nous disposâmes à partir le lendemain matin; mais il s'éleva dans la nuit un vent d'ouest & de nord-ouest des plus violents. Cet ouragan fut accompagné de neige; elle tomba en telle abondance, que nous fûmes contraints de différer notre départ. Il falloit un temps aussi affreux pour nous y forcer, car l'arrivée de nos provisions avoit redoublé notre impatience; elles étoient peu considérables, & nos besoins si pressans, qu'à peine reçues elles avoient été entamées: il étoit donc de notre intérêt d'abrèger les séjours, pour qu'elles ne se trouvaient pas consommées avant que nous eussions passé les déserts.

Mars.
Le 1.^{er}

Dans la matinée le vent mollit, mais la neige continua, & le ciel menaçoit d'une autre tempête avant la fin du jour; elle

commença en effet à gronder vers les deux heures après-midi, & dura jusqu'au soir.

Pour nous distraire, on nous proposa de prendre une idée des talens d'une célèbre danseuse Kamtschadale, habitante de Karagui. Ce qu'on nous en dit piqua notre curiosité, & nous la fîmes venir; mais, soit caprice, soit humeur, elle refusa de danser, & ne parut faire aucun cas de notre invitation. Vainement on lui représenta que c'étoit manquer de complaisance & même de respect envers M. le commandant; il fut impossible de la déterminer. Heureusement nous avions de l'eau-de-vie sous la main; quelques rasades parurent changer ses dispositions. En même temps, à notre instigation, un Kamtschadale se mit à danser devant elle, en la provoquant de la voix & du geste. Peu-à-peu les yeux de cette femme s'affaiblirent; sa contenance devint convulsive; tout son corps tressaillait sur l'estrade où elle étoit assise: aux agaceries, aux chants

1788.
Mars.
Le 1.^{er}

A Karagui.
Célèbre danseuse Kamtschadale.

1788,
Mars.
Le 1.^{er}
A Karagui.

aigus de son danseur, elle répondoit par de pareils efforts de voix, & en battant la mesure avec sa tête, qui tournoit en tout sens. Bientôt les mouvemens furent si pressés, que n'y tenant plus, elle s'élança à terre, & défia à son tour son homme par des cris & des contorsions encore plus bizarres. Il est difficile d'exprimer le ridicule de sa danse; tous ses membres sembloient disloqués; elle les remuoit avec autant de force que d'agilité; ses mains se portoient à son sein avec une sorte de rage, le découvroient & s'y attachoient, comme si elle eût voulu le déchirer ainsi que ses vêtemens. Ces transports étranges étoient accompagnés de postures plus étranges encore; en un mot, ce n'étoit plus une femme, mais une furie. Dans son aveugle frénésie, elle se seroit précipitée dans le feu allumé au milieu de la yourte, si son mari ne se fût pas empressé d'avancer un banc pour l'en empêcher; il eut encore la précaution de se tenir sans cesse auprès d'elle. Lors

1788,
Mars.
Le 1.^{er}
A Karagui,

qu'il vit qu'ayant absolument perdu la tête, elle se jetoit de tous côtés, & qu'elle étoit réduite, pour se soutenir, à s'accrocher à son danseur, il la prit dans ses bras & la porta sur l'estrade; elle y tomba; comme une masse, sans connoissance & hors d'haleine. Elle fut près de cinq minutes en cet état: cependant le Kamtschadale, fier de son triomphe, ne cessoit pas de chanter & de danser. Revenue à elle, cette femme l'entendit; soudain; malgré sa foiblesse, elle se souleva encore, en poussant des sons mal articulés: on eût dit qu'elle alloit recommencer cette pénible lutte. Son mari la retint, & demanda grâce pour elle: mais le vainqueur, se croyant infatigable, continuoit de l'agacer; il fallut user de notre autorité pour lui imposer silence. Malgré les éloges qui furent donnés aux talens des acteurs, j'avoue que je ne trouvai pas la scène gaie; je dirai plus, elle me révolta.

Hommes & femmes, tout le monde
ici fume & mâche du tabac. Par un

Amour de ces
peuples pour
le tabac,

raffinement que j'ignorois, on le mêle avec de la cendre, pour, me dit-on, le rendre plus fort. Les habitans, à qui nous en présentâmes en poudre, ne le portèrent pas à leur nez, mais à leur bouche. J'examinai leurs pipes; elles ont la même forme que celles des Chinois; toutes étoient d'os & très-petites. Lorsqu'ils fument, ils se gardent bien de renvoyer la fumée; ils lavalent avec délices.

Adieux des
teyons qui
nous avoient
servi d'escorte.

Tous les teyons des ostrogs par lesquels nous avons passés depuis Ozernoï, par respect & par honneur pour M. Kasloff, nous avoient servi d'escorte jusqu'à Karagui.

Le surlendemain de notre arrivée, ils avoient pris congé de nous pour retourner chacun à leur village. Leurs adieux furent des plus affectueux. Après avoir demandé de nouveaux pardons à leur commandant de ne l'avoir pas mieux reçu à son passage, ils lui témoignèrent leurs vifs regrets de se séparer de lui,

comme s'ils l'eussent laissé au milieu des plus grands dangers; ils lui offrirent tout ce qu'ils possédoient, ne connoissant pas d'autres marques d'attachement. Ils s'adressèrent pareillement à moi, me priant avec instance de recevoir d'eux quelque chose; en vain je voulus m'en défendre, mes refus ne les rendirent que plus pressans; & pour les contenter, je fus obligé de prendre leurs dons.

Il faut que je remplisse ici envers tout le peuple Kamtschadale, que je vais quitter, le devoir que ses procédés à mon égard m'ont imposé. Je me plais à me retracer le souvenir de l'obligeant accueil qu'il m'a fait; j'ai vanté son hospitalité & sa douceur, mais je ne me suis pas assez étendu sur les témoignages d'affection que ces bonnes gens me donnèrent. Il n'est, je crois, aucuns chefs d'ostrogs qui ne m'aient fait quelques petits présens; tantôt c'étoit une peau de matre zibeline ou de renard, tantôt des fruits ou du poisson, & tels autres objets

1788,
Mars.
Le 1.^{er}
A Karagui.

Marques
d'affection que
me donnèrent
les Kamtscha-
dals.

qu'ils jugeoient m'être agréables. J'avois beau être en garde contre leurs offres, ils revenoient sans cesse à la charge & me contraignoient d'accepter: on eût dit qu'ils prenoient à tâche de réparer envers moi, l'injustice qu'ils avoient si longtemps faite au nom François. Souvent ils me remercioient de les avoir défabusés sur notre compte; quelquefois aussi ils étoient tentés de le regretter, en songeant qu'ils ne me verroient plus, & que mes compatriotes étoient rarement dans le cas de voyager dans leur péninsule.

Le 2.

Départ de Karagui, & circuit forcé par la débaclé d'une baie.

Nous sortimes de Karagui à une heure du matin par un temps assez calme, qui se soutint tout le jour. La seule contrariété que nous éprouvâmes dans notre marche, fut de ne pouvoir traverser, comme nous l'avions espéré, une baie que la tempête de la veille avoit fait débacler; il fallut en faire le tour. Cette baie a de la profondeur; sa largeur est de huit à dix verstes, & la direction de son cours me parut nord-est & sud-ouest. La glace ne s'étoit

1788.
Mars.
Le 1.^{er}
A. Karagui.

rompue que jusqu'à l'embouchure, & là, reprenant sa solidité, s'avançoit dans la mer: avec le circuit que ce dégel nous obligea de faire, notre journée peut s'évaluer à cinquante verstes.

A la nuit tombante nous nous arrê-
tâmes en plein-champ; aussitôt les tentes furent dressées. Sous la plus grande, appartenant à M. Kasloff, son vezock & le mien furent approchés portière contre portière, de manière qu'en baissant les glaces, qui étoient de feuilles de talc, nous pouvions facilement nous entretenir & nous communiquer. Les autres traîneaux étoient rangés deux à deux autour de notre tente, & l'intervalle d'un traîneau à l'autre étoit couvert de toile ou de peaux, sous lesquelles nos conducteurs & les gens de notre suite pouvoient se mettre à l'abri & faire leurs lits. Telle étoit la disposition de nos haltes en rase campagne.

Dès que la chaudière étoit établie nous prenions du thé, puis l'on s'occupoit de

1788.
Mars.
Le 2.

Disposition de nos haltes en rase campagne.

En quoi consistoit notre souper, notre unique repas.

1788.
Mars.
Le 1.

la préparation du souper, notre unique repas chaque jour. Un caporal y présidoit comme maître d'hôtel & comme cuisinier: les mets qui sortoient de sa main n'étoient ni nombreux ni délicats; mais sa promptitude à les apprêter, & notre apétit nous rendoient indulgens. Il nous servoit pour l'ordinaire une soupe de biscuit de pain noir avec du riz ou du gruau; en une demi-heure elle étoit faite, & voici comment: il prenoit une pièce de bœuf ou de renne, & avant de la jeter dans l'eau bouillante, il la coupoit par morceaux très-minces, qui étoient cuits dans l'instant.

La veille de notre départ de Karagui, on avoit tué & entamé notre second renne. Nous nous régâlâmes avec sa moëlle crue ou cuite; je la trouvai excellente: nous fîmes aussi bouillir la langue, & je ne crois pas avoir jamais rien mangé de meilleur.

Le 3.
Nos chiens commencent à souffrir de la disette; plusieurs périssent.

Nous reprîmes notre marche de grand matin, mais il nous fut impossible de faire plus de trente-cinq verstes. Le vent avoit changé;

changé: revenu à l'ouest & au sud-ouest, il souffla de nouveau avec une violence extrême & nous rejetoit la neige au visage. Nos conducteurs souffrirent beaucoup, bien moins cependant que nos chiens, dont plusieurs périrent en chemin épuisés de fatigue; les autres ne pouvoient nous traîner, tant ils étoient foibles, faute de nourriture: on ne leur donnoit plus qu'un quart de leur ration ordinaire, & à peine leur restoit-il encore des vivres pour deux jours.

Dans cette extrémité, nous dépêchâmes un soldat à l'ostrog de Kaminoi, pour y chercher du secours, & pour faire venir à notre rencontre l'escorte qui devoit y attendre M. Kassoïf. C'étoit une garde de quarante hommes qu'on lui avoit envoyée d'Ingiga, à la première nouvelle de la révolte des Korïaques.

Nous n'avions plus que quinze verstes à faire pour atteindre le village ou hameau de Gavenki; nous espérons y trouver du poisson pour nos chiens; & dans

Partie I.^{re}

Q

1788.
Mars.
Le 3.

Soldat envoyé à Kaminoi, pour y chercher du secours. a

Arrivée au village de Gavenki.

cette confiance, nous nous hafardâmes à leur accorder le soir double portion, afin de les mettre en état de nous y conduire. Après avoir passé la nuit comme la précédente, nous nous remîmes en route à trois heures du matin : nous ne quittâmes point le bord de la mer jusqu'à Gavenki, où nous n'arrivâmes qu'à dix heures. Ce village est ainfi nommé à cause de sa laideur & de son état misérable (f); on n'y voit en effet que deux yourtes menaçant ruine, & six balagans assez mal construits avec de vilains bois tortus, que la mer jette parfois sur le rivage, car il n'y a pas un arbre aux environs; seulement on y aperçoit de loin en loin quelques arbrisseaux très-chétifs & très-clair-semés. Je ne fus pas étonné d'apprendre que depuis peu, plus de vingt habitans s'étoient expatriés volontairement pour chercher de meilleurs gîtes. Aujourd'hui la population

Description
de Gavenki.

(f) Son nom dérive du mot *gavna*, qui signifie excrément.

de ce hameau se borne à cinq familles, y compris celle du toyon; encore comptent-on dans ce nombre deux Kamtschadales qui sont venus de l'île de Karagai, s'établir ici. On ne me dit point les raisons de leur déplacement, mais je doute qu'ils aient gagné au change.

Il n'y avoit pas une heure que nous étions à Gavenki, qu'il s'éleva une querelle entre un sergent de notre suite & deux payfans du village, à qui il s'étoit adressé pour avoir du bois. Ceux-ci répondirent brusquement qu'ils n'en vouloient pas donner; de propos en propos les têtes s'échauffèrent: les Kamtschadales peu intimidés des menaces du sergent, tirèrent leurs couteaux (t), & vinrent sur lui; mais aussitôt ils furent désarmés par deux de nos soldats. Dès que M. le commandant fut instruit de cet acte de

(t) Ces couteaux pouvoient avoir deux pieds de long; ils s'attachent à la ceinture, & pendent sur les cuisses.

1788.
Mars.
Le 4.
A Gavenki.
Querelle entre
un de nos ser-
gens & deux
habitans de Ga-
venki.

violence, il ordonna qu'on fit un exemple par la punition des coupables. Il les fit amener devant la yourte où nous étions, & cherchant à en imposer aux autres habitans, il sortit pour presser lui-même le supplice. Le toyon qui étoit resté pour me tenir compagnie, se mit alors à murmurer devant moi de la rigueur avec laquelle on traitoit ses deux compatriotes; sa famille m'envirounoit en criant encore plus haut que lui. J'étois seul, cependant j'allois essayer de les calmer, quand je m'aperçus que M. Kasloff avoit oublié ses armes; je sautai sur nos sabres au mouvement que fit le toyon pour sortir, & je le suivis de près. Déjà il avoit joint M. le commandant, & ameutant tous ses voisins, il demandoit à grands cris qu'on relâchât les délinquans; il étoit, disoit il, leur seul juge, il n'appartenoit qu'à lui de les punir. A ces clameurs séditieuses, M. Kasloff ne répondit que par un regard sévère, qui déconcerta l'effronterie de ces payfans & de leurs chefs; celui-ci dit

1788.
Mars.
Le 4.
A Gavenki.
Punition des
coupables.

encore quelques mots, mais on le saisit & on le força d'assister au châtement qu'il prétendoit empêcher. Des deux rebelles qui le subirent, l'un étoit un jeune homme de dix-huit ans, & l'autre un homme de vingt-huit à trente. Ils furent déshabillés & couchés par terre; deux soldats leur tenoient les jambes & les mains, tandis que quatre autres faisoient tomber sur leurs épaules une grêle de coups; on les battit ainsi l'un après l'autre avec des baguettes de sapin séché, qui mirent leurs corps tout en sang. A la prière des femmes, que la foiblesse de leur sexe rend par-tout plus compatissantes, le supplice fut abrégé; on leur remit le jeune homme, à qui elles firent sur le champ une belle exhortation, dont il se fût bien passé, car il n'étoit guère en état de l'entendre, & encore moins de songer à se révolter une seconde fois.

La sévérité dont s'arma dans cette occasion M. le commandant, étoit d'autant plus nécessaire, que nous commençâmes

1788.
Mars.
Le 4.
A Gavenki.

Les habitans
nous refusent
du poisson.

à percevoir ici des nuances contagieuses du caractère inquiet des Koriaques. Opposées aux mœurs des Kamtschadales que nous venions de quitter, celles des habitans de Gavenki nous faisoient douter si c'étoit encore le même peuple : autant nous avions eu à nous louer du zèle & de la bonté des autres, autant nous eûmes à nous plaindre de la dureté & de la fourberie de ceux-ci. Quelques instances que nous leur fîmes, nous n'en pûmes obtenir du poisson pour nos chiens; ils nous assuroient froidement qu'ils n'en avoient point; leurs réponses équivoques les trahissoient, & nos gens ne tardèrent pas à en reconnoître la fausseté. A force de fureter ils découvrirent des réservoirs souterrains, où, à notre approche, ces gens avoient enfoui leurs provisions. Malgré le soin qu'ils avoient pris d'en masquer les vestiges, en les couvrant artilement de terre & de neige, en peu de temps tout fut dépisé par nos chiens, que leur nez & la faim dirigeoient. A la vue de

1787.
Mars.
Le 4.
A Gavenki.

un petit lac
dans les environs
de Gavenki.

leurs caveaux enfoncés & du poisson qu'on en tira, ces payfans nous alléguèrent les plus mauvaises raisons pour se justifier; elles redoublèrent notre indignation, &, sans un reste de pitié pour eux, nous eussions tout enlevé; mais nous nous contentâmes d'en prendre une petite partie.

D'après ce que nous trouvâmes dans ces souterrains, il paroît qu'on pêche sur ces côtes du saumon, du hareng, de la morue, des morfes & différens autres animaux amphibies.

Il n'y a ni source ni rivière dans les environs, mais seulement un lac qui fournit de l'eau aux habitans de Gavenki. Ils ont soin l'hiver de venir casser la glace qui le couvre; ils en emportent des quartiers considérables, puis les jettent dans des espèces d'auges, suspendues dans la yourte à la hauteur d'un homme. La chaleur y est assez forte, pour que la glace se fonde peu à peu; & c'est-là que chacun vient puiser quand il a soif.

1787.
Mars.
Le 4.
A Gavenki.

Poissons qu'on
pêche sur ces
côtes.

Lac des envi-
rons de Ga-
venki.

1788,
Mars.
Le 4.
A. Gavenki.

On voit auprès de ce village, une montagne ou une espèce de retranchement de la façon de ces peuples, qui s'y réfugioient autrefois dans leurs révoltes.

Départ de
Gavenki.
Du 5 au 9.

Nous ne nous arrêtâmes à Gavenki que douze à treize heures; nous en partîmes la nuit pour nous rendre à Pouftrétsk, qui en est éloigné de plus de deux cents verstes: il nous fallut cinq grands jours pour faire ce trajet; jamais notre marche n'avoit été aussi pénible. Nous n'eûmes pas à nous plaindre du temps de la première journée; mais le lendemain, la neige & les coups de vent nous assaillirent: ils se succédèrent sans interruption & avec tant d'impétuosité, que nos conducteurs en étoient aveuglés; à quatre pas devant eux, ils ne distinguoient rien; ils ne voyoient pas même le traîneau qui les suivoit immédiatement.

Notre guide
nous égare.

Pour surcroît de malheur, le guide que nous avions pris à Gavenki, étoit vieux & avoit la vue courte, aussi nous

1788,
Mars.
Du 5 au 9.

égaroit-il souvent; alors il nous faisoit arrêter, & alloit seul en avant, pour chercher des points de ralliement: mais comment en trouver dans une plaine aussi vaste, couverte de neige, & où l'on n'apercevoit ni bois, ni montagnes, ni rivières! A tous momens l'expérience de notre guide étoit mise en défaut par le mauvais temps, malgré la connoissance incroyable qu'il avoit de ces chemins: la moindre butte, le moindre arbrisseau, c'en étoit assez pour le remettre sur la voie; cependant, comme il se trompoit quelquefois, nous jugéames avoir fait chaque jour plus de vingt verstes en détours forcés qu'il nous occasionna.

La famine
nous enlève
nos chiens.

Au bout de deux jours, mes chiens furent réduits à un seul poisson qu'on partageoit entre tous. Le défaut de nourriture épuisa bientôt leurs forces; à peine pouvoient-ils nous traîner: les uns tomboient sous les coups de nos conducteurs, les autres refusoient service; plusieurs restèrent sur la place, morts d'inanition.

1788,
Mars.
Du 5 au 9.

De trente-sept chiens attelés à mon verock, en partant de Bolcheretsk, je n'en avois plus que vingt-trois, encore étoient-ils d'une foiblesse extrême; M. Kasloff avoit pareillement perdu beaucoup des siens.

La disette devint à la fin si grande, que nous nous vîmes à la veille de ne pouvoir sortir de ce désert. Nos chiens n'ayant plus du tout de poisson, nous fûmes obligés, pour les soutenir, de prendre sur nos propres provisions; mais leur part étoit modique; la prudence nous imposoit la plus sévère économie.

Nous laissons
nos équipages
au milieu du
chemin.

Dans cette fâcheuse conjoncture, nous abandonnâmes nos équipages au milieu du chemin, à la garde de quelques-uns de nos conducteurs; & après avoir choisi dans l'attelage de ces traîneaux les moins mauvais chiens, pour remplacer ceux qui nous manquoient, nous poursuivîmes notre route.

Nouvelles
peintes.

Nous ne fûmes pas hors de peine ni d'inquiétude. L'eau ne tarda pas à nous manquer: le seul petit ruisseau que nous

1788,
Mars.
Du 5 au 9.

rencontrâmes étoit glacé; il fallut nous résoudre à nous désaltérer avec de la neige. Le défaut de bois fut un autre embarras; pas un arbre sur notre chemin; nous faisons quelquefois une veste pour aller à la découverte d'un méchant arbrisseau qui n'avoit pas un pied de haut: tous ceux qui s'offroient à nos regards étoient aussitôt coupés & emportés, dans la crainte de n'en pas trouver plus loin; mais ils étoient si petits & si rares qu'ils ne suffisoient pas pour cuire nos alimens. Il n'étoit donc pas question de nous chauffer; le froid pourtant étoit des plus rigoureux, & la lenteur de notre marche nous donnoit le temps de nous morfondre; à chaque pas nous étions contraints de nous arrêter pour dételer les chiens qui expiroient les uns sur les autres.

Je ne saurois rendre ce qui se passa en moi dans cette circonstance; le moral souffroit encore plus que le physique. Je prenois aisément mon parti sur les

1788.
Mars.
Du 5 au 9.

incommodités que je partageois avec mes compagnons; leur exemple & ma jeunesse me faisoient supporter tout avec courage; mais ma constance m'abandonnoit dès que je songeois à mes dépêches. La nuit, le jour, elles étoient sans cesse sous ma main, je n'y touchois qu'en frémissant. L'impatience de remplir ma mission, l'image des obstacles que j'avois à vaincre, l'incertitude d'y réussir, toutes ces idées venoient à la fois m'agiter. Je les écartois; l'instant d'après, une nouvelle contrariété me ramenoit à ces réflexions désespérantes.

Moyen dont nous nous servions pour faire avancer nos chiens.

En sortant de Gavenki, nous avions quitté la côte de l'est; celle de l'ouest se présenta à nous à deux versets de Poustaretsk; de sorte que nous avons traversé cette partie du Kamtschatka dans toute sa largeur, qui n'est, comme l'on voit, que de deux cents versets, c'est-à-dire, de cinquante lieues. Nous fîmes ce trajet plus à pied qu'en traîneaux: nos chiens étoient si foibles, que nous préférâmes de nous fatiguer nous-mêmes pour les

1788.
Mars.
Du 5 au 9.

soulager, rarement encore en alloient-ils plus vite. Nos conducteurs ne pouvoient les faire avancer qu'en s'attelant comme eux pour les aider à tirer nos voitures, & nous les agacions en leur montrant un mouchoir que nous tournions en forme de poisson: ils suivoient cet appât qui fuyoit devant eux, à mesure qu'ils s'approchoient pour s'en saisir.

C'est par ce moyen que nous vîmes à bout de franchir la montagne qui mène à Poustaretsk. Je me crus sauvé en mettant le pied dans ce hameau, d'après l'accueil gracieux que nous firent les femmes. Nous en trouvâmes six qui venoient au devant de nous, & qui nous abordèrent avec des démonstrations de joie les plus folles. Nous comprîmes, à quelques mots qu'elles nous dirent, que leurs maris étoient allés à l'ostrog de Potkagornoï pour y chercher de la balcine. Elles nous conduisirent à leurs habitations en chantant & sautant autour de nous comme des extravagantes. Une d'entr'elles se dépouilla

1788.
Le 9.
Arrivée
à Poustaretsk.

1788.
Mars.
Du 9 au 10.

1787.

Mars.

Le 9.

A Poulharetsk.

d'une parque de jeune renne pour en vêtir M. le commandant; les autres nous exprimoient par de grands éclats de rire leur satisfaction de notre arrivée, à laquelle elles assuroient ne point s'attendre: cela n'étoit guère vraisemblable, mais nous fimes semblant de les croire, dans l'espérance d'en avoir meilleure composition.

Nous entrâmes à Poulharetsk le 9 à trois heures après-midi; notre premier soin fut de visiter tous les réservoirs de poisson. Quel fut notre chagrin en les voyant vides! nous soupçonnâmes sur le champ que les habitans avoient pris la même précaution que ceux de Gavenki; & nous voilà à questionner ces femmes, à fouiller de tous côtés, persuadés que les provisions sont cachées: plus on nous le nioit, plus nous poussions nos recherches; elles furent inutiles, nous ne pûmes rien découvrir.

Dans cet intervalle on avoit dételé nos chiens pour les attacher par pelotons à l'ordinaire. Dès qu'ils furent au poteau,

Triste spectacle que nous offrent nos chiens.

Recherches inutiles pour trouver du poisson.

ils se jetèrent sur leurs liens & sur leurs harnois; en une minute tout fut dévoré. En vain essaya-t-on de les retenir; la plus grande partie s'échappa dans la campagne où ils erroient çà & là, mangeant tout ce que leurs dents pouvoient déchirer. Il en mouroit à tous momens quelques-uns qui devenoient aussitôt la proie des autres; Ceux-ci s'élançoient sur ces cadavres & les mettoient en pièces: chaque membre étoit disputé au ravisseur par une troupe de rivaux qui l'attaquoient avec la même fureur; s'il succomboit sous le nombre, il étoit à son tour l'objet d'un nouveau combat (u). A l'horreur de les voir ainsi s'entre-dévorer, succédoit le triste spectacle de ceux qui assiégeoient la yourte où nous demeurions. Ces pauvres bêtes étoient toutes d'une maigreur à faire compassion; elles pouvoient à peine remuer: leurs hurlemens

(u) Pour nous défendre nous-mêmes contre ces chiens affamés, nous étions réduits à ne point sortir sans nos bâtons, ou sans des armes qui pussent les écarter.

1788.

Mars.

Le 9.

A Poulharetsk.

1788.

Mars.

Le 9.

A Pouttaretzk.

plaintifs & continuel sembloient nous prier de les secourir, & nous reprocher l'impossibilité où nous étions de le faire. Plusieurs qui souffroient autant du froid que de la faim, se couchoient au bord de l'ouverture extérieure, pratiquée dans le toit de la yourte, & par où s'échappe la fumée; plus ils sentoient la chaleur & plus ils s'en approchoient; à la fin, soit foiblesse, soit défaut d'équilibre, ils tomboient dans le feu sous nos yeux.

Peu d'instans après notre arrivée, nous vîmes revenir le conducteur du soldat envoyé le 3 à Kaminoi, pour y chercher du secours; il nous apprit que notre émissaire en avoit lui-même le plus fant besoin, trop heureux d'avoir rencontré à douze verstes au nord de Pouttaretzk, une mauvaise yourte abandonnée; il s'y étoit mis à l'abri des tempêtes qui l'avoient égaré dix fois. Les provisions que nous lui avions données pour lui & pour ses chiens étoient consommées, & il attendoit impatiemment qu'on vint le tirer.

Le soldat
envoyé à Ka-
minoï, arrêté
en route.

Le soldat
arrivé à Kaminoï
avec ses chiens.

tirer d'embaras, sans quoi il lui étoit impossible de sortir de son asyle, ni pour exécuter les ordres dont il étoit chargé, ni pour nous rejoindre.

M. Kasloff, loin de se laisser abattre par ce nouveau contre-temps, ranima notre courage, en nous faisant part des derniers expédiens qu'il étoit résolu d'employer. Déjà, sur l'assurance qui nous fut donnée qu'une baleine avoit échoué auprès de Potkagornoi, il y avoit envoyé un exprès; la plus grande célérité lui étoit recommandée, & il devoit rapporter de la chair & de la graisse de ce poisson le plus qu'il pourroit.

Cette ressource étant encore incertaine, M. le commandant nous proposa de faire le sacrifice du peu de vivres que chacun de nous comptoit réserver pour ses propres chiens. Il étoit question de nous en dessaisir en faveur du sergent Kabéchoff, qui s'offroit d'aller à Kaminoï. Dans la détresse où nous étions, la moindre lueur d'espérance suffisoit pour nous décider à

Partie I.^{re}

R

1788.

Mars.

Le 9.

A Pouttaretzk.

Exprès envoyé
à Potkagornoi
pour y cher-
cher de la ba-
leine.

Le sergent
Kabéchoff part
pour Kaminoï
avec le reste de
nos provisions.

tout risquer; nous embrasâmes donc cet avis avec transport, nous abandonnant au zèle & à l'intelligence de ce sergent.

Il partit le 10, muni d'instructions détaillées & du reste de nos provisions. Dans sa route il devoit ramasser notre pauvre soldat, & de-là courir remplir la commission dont celui-ci n'avoit pu s'acquitter. Après avoir pris toutes ces mesures, nous nous exhortâmes à la patience, & nous cherchâmes à nous distraire de nos sollicitudes, en attendant qu'il plût à la Providence de nous en délivrer. Je vais employer ce temps à rendre compte des observations que j'ai faites à Poustaretsk.

Ce hameau est situé sur le penchant d'une montagne que la mer arrose; car on ne peut pas appeler rivière (x), ce qui n'est proprement qu'un golfe fort étroit, qui s'avance jusqu'au pied de cette montagne: l'eau en est saumâtre & nullement

(x) Les gens du pays la nomment *Poustaia-reha*, c'est-à-dire, rivière déserte: ce golfe étoit alors entièrement glacé.

1788.
Mars.
Le 10.
A Poustaretsk.

Du 10 au 12.
Description de
Poustaretsk &
de ses environs.

potable; pour y suppléer, nous buvions de la neige fondue, qui étoit notre seule eau douce. Deux yourtes où vivent environ quinze personnes, composent tout le hameau; on peut encore y comprendre quelques balagans, où les habitans vont s'établir au commencement de l'été: ils les ont construits à quelques verstes des yourtes & plus avant dans les terres.

Ils y passent toute la belle saison à pêcher, & à faire leurs approvisionnements pour l'hiver. A en juger par les alimens que je leur ai vu apprêter & manger, le poisson n'y doit pas être abondant: leur nourriture pendant notre séjour se borna à de la chair ou de la graisse de baleine, à de l'écorce d'arbre crue, & à des bourgeons arrosés avec de l'huile de baleine, de loup marin ou de la graisse d'autres animaux. Ils nous dirent qu'ils avoient pris quelquefois en pleine mer de petites morues; je ne fais s'ils en avoient en réserve dans quelque coin, mais nous avions fait tant de recherches, & nous

1788,
Mars.
Du 10 au 12.
A Poustaretsk.

Nourriture
des habitans
pendant notre
séjour.

leur vîmes faire si mauvaise chère, que je finis par les croire réellement aussi pauvres qu'ils paroissent l'être.

Leur manière de chasser les rennes, qui se trouvent en assez grande quantité dans ces cantons, n'est pas moins sûre que commode. Ils entourent de palissades une certaine étendue de terrain, en laissant seulement quelques ouvertures; c'est dans ces passages étroits qu'ils tendent leurs filets ou leurs lacs: ils se séparent ensuite pour chasser les rennes dans ces pièges; ces animaux, en cherchant à se sauver, s'y précipitent & s'y trouvent arrêtés ou par le cou ou par leur bois. Il s'en échappe toujours un grand nombre qui brisent les lacets ou franchissent les palissades; cependant, une chasse faite par vingt ou trente hommes, a valu parfois plus de soixante rennes.

Indépendamment des travaux du ménage, les femmes sont chargées de la préparation des peaux de divers animaux, particulièrement des rennes, de les tein-

1788.
Mars.
Du 10 au 12.
A Poullaretsk.

Manière de
chasser les
rennes.

Occupations
des femmes.

dre & de les coudre. Elles les raclent d'abord avec une pierre taillante enchâssée dans un bâton: après en avoir enlevé la graisse, elles continuent de les ratifier, afin de les rendre moins épaisses, & de leur donner plus de souplesse. La seule couleur dont elles fassent usage pour les teindre, est d'un rouge très-foncé; elles la tirent de l'écorce d'un arbre appelé en Russie *olkhovaïa-déréva*, & connu chez nous sous le nom de l'aune. On fait bouillir cette écorce, puis on en frotte la peau jusqu'à ce qu'elle soit bien imprégnée de teinture. Les couteaux qui servent pour couper ensuite ces peaux, sont courbes & de l'invention probablement de ces peuples.

Des nerfs de rennes très-effilés, & préparés par ces mêmes femmes, leur tiennent lieu de fil. Elles cousent parfaitement bien. Leurs aiguilles leur viennent d'Okotsk, & n'ont rien d'extraordinaire; leurs dez ressemblent à ceux de nos tailleurs, elles le mettent toujours sur l'index.

A mon passage à Karagui, j'ai rapporté

R iij

1788.
Mars.
Du 10 au 12.
A Poullaretsk.

1788.
Mars.
Du 10 au 12.
A Poussaretik.
Manière de
fumer.

la façon dont ces peuples fument; mais je ne puis m'empêcher d'y revenir pour en faire connoître les suites funestes, dont je vis ici plusieurs exemples. Leurs pipes (y) ne sauroient contenir plus d'une pincée de tabac, qu'ils renouvellent jusqu'à satiété, & voici comment ils y parviennent: à force d'avalier la fumée, au lieu de la renvoyer, ils s'enivrent peu-à-peu, au point de tomber dans le feu, s'ils en étoient près. Heureusement d'habitude qu'ils en ont, leur a appris à suivre les progrès de cette défaillance; ils prennent leurs précautions en s'asseyant ou en s'accrochant au premier objet qu'ils rencontrent. Leur pâmaison dure au moins un quart d'heure, pendant lequel leur situation est des plus pénibles; une sueur froide inonde leur corps, la salive coule de leurs lèvres, la respiration est gênée & la toux

(y) Les tubes de ces pipes sont de bois & fendus dans leur longueur; ils s'ouvrent par le milieu, & l'économie des fumeurs les porte à en gratter les parois, pour fumer ensuite ces ratiffures.

1788.
Mars.
Du 10 au 12.
A Poussaretik.
Habillemeut.

continuelle. C'est lorsqu'ils se sont mis dans cet état, qu'ils croyent avoir fumé délicieusement.

Ni les femmes ni les hommes ne portent ici de chemises (z); leur vêtement ordinaire en a presque la forme; il est moins court & de peau de renne. Quand ils forment, ils en passent un autre plus chaud par-dessus. En hiver, les femmes n'ont point de jupes, mais des culottes fourrées.

Le 12, M. Schmaleff nous rejoignit. Son retour nous fut d'autant plus agréable que nous en étions fort inquiets. Il y avoit six semaines que nous étions séparés (a), & près d'un mois s'étoit écoulé depuis l'instant fixé pour notre réunion. Il lui restoit très-peu de provisions; mais les chiens étant moins mauvais que les nôtres, nous en profitâmes pour faire venir nos équipages, que nous avions été forcés de

(z) Dans la description de l'habillement des Kamtschadales, on a vu qu'ils ont sous leur parque une petite chemise de nankin ou de toile de coton.

(a) Le lecteur doit se rappeler qu'il nous avoit quitté à Apatchin le 29 janvier.

laisser en chemin, & dont nous n'avions eu aucunes nouvelles depuis notre arrivée.

Le vent du sud-ouest qui nous avoit tant incommodés en route, souffla avec la même violence pendant plusieurs jours; il passa ensuite au nord-est, mais le temps n'en fut que plus affreux.

Il sembloit que la nature en colère conspirât aussi contre nous pour multiplier les obstacles & prolonger notre misère. J'en appelle à quiconque s'est trouvé dans une semblable position; il fait s'il est cruel de se voir ainsi enchaîné par des entraves sans cesse renaissantes. On a beau se distraire, s'armer de patience, à la longue les forces s'épuisent & la raison perd ses droits. Rien ne nous rend nos maux plus insupportables que de n'y prévoir aucun terme.

Nous n'en fimes que trop l'expérience à la réception des lettres qui nous vinrent de Kaminoi: nul secours à en attendre, nous marquoit Kabéchoff; le détachement d'Ingiga étoit hors d'état de venir à notre rencontre; arrivé depuis deux mois à Ka-

Réponse
obligée du
sergent Kabé-
choff.

minoï, il y avoit consommé non-seulement la provision de vivres, mais encore celles qui nous étoient destinées. Les chiens s'entre-dévorèrent comme les nôtres, & les quarante hommes se voyoient réduits à la dernière extrémité. Notre sergent nous ajoutoit qu'il avoit pris le parti d'envoyer sur le champ à Ingiga, comme notre unique ressource; son exprès ne devoit revenir que dans quelques jours, mais il doutoit qu'il rapportât une réponse satisfaisante, cette ville ne pouvant être que mal approvisionnée en vivres & en chiens, après l'envoi considérable qu'elle en avoit fait.

Ce rapport affligeant nous ôta tout espoir, & nous nous crûmes perdus. Notre découragement & notre tristesse étoient tels, que M. Kasloff fut d'abord insensible à la nouvelle de son avancement, qu'il reçut par le même courrier. Une lettre venant d'Irkoutsk, lui apprenoit qu'en reconnaissance de ses services, l'Impératrice le faisoit passer du

1788.
Mars.
Du 12 au 17.
A Poustareuk.

M. Kasloff
reçoit la nou-
velle de son
avancement.

1788,
Mars,
Du 12 au 17.
A Poulharetsk.

commandement d'Okoïsk à celui de Yakoutsk. En toute autre circonstance, cette faveur l'eût transporté; elle offroit à son zèle un champ plus vaste, & plus de moyens d'exercer ses talens dans l'art de gouverner; mais il étoit loin de songer à calculer les avantages de son nouveau poste. Tout sentiment en lui cédoit à celui de notre danger, il en étoit comme absorbé.

Je conçois
l'idée de me
séparer de M.
Kalloff.

Dans un moment aussi critique, je ne puis attribuer qu'à une inspiration du ciel, l'idée qui me vint tout-à-coup de me séparer de M. Kalsoff. En y réfléchissant, je sentis tout ce qu'elle avoit de désobligeant pour lui & de chagrinant pour moi; je voulus la repousser, mais en vain, malgré moi je m'y arrêtois; je pensois à ma patrie, à ma famille, à mon devoir. Leur ascendant invincible l'emporta, & je m'ouvris à M. le commandant. Au premier aperçu, le projet lui parut extravagant, & il ne manqua pas de le combattre. Le desir de l'exécuter me

1788,
Mars,
Du 12 au 17.
A Poulharetsk.

fournit des réponses à toutes ses objections. Je lui prouvai qu'en demeurant unis, nous nous étions l'un à l'autre les moyens de poursuivre notre route; nous ne pouvions partir ensemble sans un nombreux renfort de chiens: parmi ceux qui nous restoit, il n'y en avoit guère que vingt-sept passables, tous les autres étoient morts ou incapables de servir (b). L'un de nous consentant à céder à l'autre ces vingt-sept chiens, ce dernier acqueroit la possibilité d'avancer, & son départ débarrassoit celui qu'il quittoit, du soin de nourrir encore ce petit nombre de courriers assamés. Mais, me disoit M. Kalsoff, ne vous faudra-t-il pas toujours quelques provisions pour eux? & comment vous en procurerez-vous?

Je ne savois trop que répliquer à cette observation, lorsqu'on nous dit que notre exprès arrivoit de Potkagornoi. Plus heu-

(b) On n'a pas oublié sans doute que nous étions partis de Bolcheretsk avec une meute de près de trois cents chiens.

reux que tous les autres, il nous apporta de la chair & de la graisse de baleine en grande quantité: ma joie, à la vue, fut extrême, toutes les difficultés étoient levées, je me crus déjà sorti de Poullaretsk. Dans la même minute je révis à la charge auprès de M. le commandant, qui, n'ayant plus rien à m'opposer, & ne pouvant qu'applaudir à mon ardeur, se rendit à mes sollicitations. Il fut arrêté que je partirois seul le 18 au plus tard. Dès ce moment nous nous occupâmes des dispositions nécessaires pour assurer l'exécution de ce projet.

Tout me portoit à me flatter du succès. Au milieu des tristes nouvelles qui nous étoient venues de Kaminoï, il s'en trouvoit quelques-unes de très-consolantes; on nous affirmoit, par exemple, que nous n'y serions nullement inquiétés à notre passage. Le calme s'étoit rétabli parmi les Koriaques, &, pour nous en convaincre, ils avoient voulu que plusieurs d'entr'eux accompagnassent le soldat chargé des

1788.

Mars.

Du 12 au 17.
A Poullaretsk.

Il nous arrive de Portagor-moi, de la chair & de la graisse de baleine.

Le calme rétabli parmi les Koriaques.

lettres à l'adresse de M. le commandant. Le fils même du chef des rebelles, appelé *Eitel*, étoit à la tête de l'escorte; il nous dit que ses compatriotes nous attendoient depuis long-temps avec impatience, & que son père se proposoit de donner à M. Kalfoff des preuves de son respect en venant au-devant de lui.

Charmés de n'avoir plus rien à craindre, au moins de ce côté, nous nous empressâmes de témoigner à ces Koriaques notre satisfaction de leur bonne volonté pour nous; nous leur fîmes tous les présents que notre situation nous permettoit, en tabac, en étoffes & en divers objets que j'avois achetés pendant mon voyage sur mer, & d'autres qui m'avoient été laissés par M. le comte de la Pérouze. Nous leur en donnâmes aussi pour leurs parens; mais notre soin principal fut de les enivrer de notre mieux, pour qu'ils eussent bien à se louer de notre accueil: il falloit les traiter suivant leur goût; or, c'est-là chez eux l'essence de la politesse.

1788.

Mars.

Du 12 au 17.
A Poullaretsk.

Accueil que nous faisons aux Koriaques

1788,
Mars.
Du 12 au 17.
A Poullaretk.
Il se chargea
de deux de mes
porte-manteaux.

Je propoſai à ces Koriaques de ſe charger de deux de mes porte-manteaux; ils ne parurent pas d'abord ſ'y prêter volontiers, parce que j'exigeois qu'ils fuſſent conduits juſqu'à Ingiga; cependant à force de careſſes & d'argent, j'obtins qu'ils les prendroient ſur leurs traîneaux. L'intérêt ſeul les détermina à me rendre ce ſervice; mais il m'étoit ſi utile, que je ne crus pas l'avoir trop payé. Débarraſſé par-là de mon bagage, je n'avois plus à ſonger qu'à mes dépêches; j'étois d'ailleurs à peu-près ſans inquiétudes ſur les effets que je conſois à ces Koriaques; le ſoldat chargé de la poſte d'Ingiga, ſ'en retournoit avec eux, il m'avoit promis d'en avoir ſoin, & de veiller à ce que mes intentions fuſſent fidèlement ſuivies.

Juſqu'au moment de mon départ, M. Kaſſoff travailla (c) à l'expédition de ſes

(c) Ce fut véritablement un travail & des plus fatigans, ſi l'on conſidère que dans ces jourtes nous ne pouvions écrire que couchés par terre, encore étions-nous ahyrés de ſumée, & voyions-nous notre encre ſe geler à côté de nous.

M. Kaſſoff me remet les dépêches, & me donne les paſſeports néceſſaires pour ma sûreté.

Jettres, dont il étoit convenu que je me chargerois; il me délivra un *podarojeni* ou paſſeport qui devoit me ſervir juſqu'à Irkoutsk, où il écrivoit en outre pour qu'on eût à me fournir les ſecours dont j'aurois beſoin. Ce paſſeport étoit un ordre à tous les officiers Ruſſes & autres habitans ſujets de l'Impératrice, que je rencontrerois juſque-là, de me faciliter les moyens de continuer ma route avec ſûreté & promptitude. La prévoyance de M. le commandant n'oublia rien de ce qui pouvoit m'être néceſſaire: il n'eût pas porté plus loin les attentions, quand j'euſſe été ſon frère-le plus chéri.

Je m'arrête, car je ne puis réſiſter à l'émotion que j'éprouve, en penſant que je vais quitter cet homme eſtimable, à qui les qualités de ſon ame, plus que les grâces de ſon eſprit, m'ont attaché pour la vie. Le ſacrifice généreux qu'il me fait pèſe en ce moment ſur mon cœur, & je me reproche de l'avoir deſiré. Qu'il m'en coûte pour le laiſſer dans ces déferts, ſans

1788,
Mars.
Du 12 au 17.
A Poullaretk.

Mes regrets en
me ſéparant de
M. Kaſſoff.

1788.
Mars.
Du 13 au 17.
A Poulzaretsk.

savoir, avant que d'en sortir, comment il pourra lui-même s'en tirer ! l'image de sa triste position me poursuivit & m'agite. Ah ! sans doute pour me résoudre à m'en séparer malgré la défense que m'en avoit faite M. le comte de la Pérouze, il falloit, je le répète, que je fusse entraîné par la conviction qu'il ne me restoit pas d'autres moyens de parvenir à remettre promptement mes dépêches. Sans ce motif, sans cet objet unique de ma mission, rien ne justifieroit à mes yeux mon empressement à partir. Puisse le témoignage que ma reconnaissance rendra à jamais des bontés de M. Kasloff à mon égard, & de son zèle pour le service de sa souveraine, contribuer en quelque chose à son avancement & à son bonheur ! il ne manqueroit plus au mien que le plaisir de le revoir & de le serrer dans mes bras.

FIN de la première Partie.



174885

I

174885

TABLE

Des indications de la première Partie.

INTRODUCTION.....	Page 1
Je quitte les frégates & reçois mes dépêches.....	3
Je reste entre les mains de M. Kasloff, commandant Russe.....	6
Départ des frégates du Roi.....	5
Impossibilité de me rendre à Okotsk avant l'établissement du traînage.....	6
Détails sur le port de Saint-Pierre & Saint-Paul, & sur un projet qui y est relatif.....	7
Nature du sol.....	9
Climat.....	16
Rivières ayant leur embouchure dans la baie d'Avatcha.....	17
Départ de Saint-Pierre & Saint-Paul.....	18
Arrivée & séjour à Paratounga.....	20
Description de cet ostrog.....	23
Habitations des Kamtschadales.....	24
Description des balagans.....	25
Description des isbas.....	26
Chef ou juge de chaque ostrog.....	29
Notes sur l'église & les environs de Paratounga.....	32
Départ de Paratounga.....	33
Arrivée à Koriaki.....	35
Description de cet ostrog.....	37
Départ de Koriaki.....	ibid.
	38

Partie I.^{re}

S

Arrivée & séjour aux bains de Natchikin.....	40
Description des sources chaudes de Natchikin..	41
Description des bains.....	42
Construction de nos demeures auprès de ces bains.	43
Instruction pour faire l'analyse de ces eaux thermales.	45
Résultat de nos expériences.....	49
Chasse d'une martre zibeline.....	54
Préparatifs pour notre départ.....	57
Départ de Natchikin, & détails sur notre route.	58
Arrivée à Apatchin, & notes sur ce village....	63
Arrivée à Bolcheretsk.....	65
Naufrage de la galiote d'Okotsk.....	66
Nous allons à la découverte du bâtiment naufragé.	67
Hameau de Tchekaski.....	68
Embouchure de la Bolchaïa-reka.....	70
Notes sur l'embouchure de Bolchaïa-reka.....	71
Ouragan terrible.....	72
Retour à Bolcheretsk, où j'ai séjourné jusqu'au janvier 1788.....	74
Description de Bolcheretsk.....	<i>ibid.</i>
Différence remarquable entre Saint-Pierre & Saint-Paul & Bolcheretsk.....	78
Population à Bolcheretsk.....	<i>ibid.</i>
Commerce frauduleux des Cosaques & autres.....	79
Commerce en général.....	82
Manière de vivre des habitans de Bolcheretsk, & en général des Kamtschadales, & leurs habillemens.	85
Alimens.....	87
Boissons.....	91
Indigènes.....	93

Réflexions sur les mœurs des habitans de Bolche- retsk.....	95
Bals donnés aux dames de Bolcheretsk, & remarques faites dans ces bals.....	99
Fêtes & danses Kamtschadales.....	101
Chasse de lours.....	104
Chasses.....	108
Pêches.....	111
Les chevaux sont rares.....	113
Les chiens.....	<i>ibid.</i>
Traineaux.....	116
Manière de chasser le lièvre & la perdrix....	122
Maladies.....	125
Médecins forciers.....	128
Forté complexion des femmes.....	130
Remède dû à lours.....	132
Religion.....	<i>ibid.</i>
Églises.....	134
Impôts ou tributs.....	136
Monnoies.....	137
Paye des soldats.....	<i>ibid.</i>
Administration.....	138
Tribunaux.....	140
Usages pour les successions.....	141
Note relative aux mariages.....	142
Punitions.....	<i>ibid.</i>
Idiome.....	143
Note sur le climat.....	144
Causes qui ont nécessité la longueur de notre séjour à Bolcheretsk.....	147

Préparatifs pour notre départ, fixé au 27 janvier.	148
Départ de Bolcheretsk.	150
Arrivée à Apatchin.	152
Adieux des habitans de Bolcheretsk.	153
Cause de la mauvaise opinion que les habitans du Kamtschatka avoient des François.	154
Détails historiques sur Beniovski.	<i>ibid.</i>
M. Schmaleff nous quitte pour faire la visite du reste de son département.	156
Départ d'Apatchin.	<i>ibid.</i>
Arrivée à Malkin.	157
Ostrog de Malkin.	159
Détour forcé.	<i>ibid.</i>
A Ganal.	160
Journée très-pénible.	161
A Poufchiné.	162
Ishas fans cheminée.	<i>ibid.</i>
Lampe Kamtschadale.	163
Saleté des individus qu'on trouve dans ces ishas.	164
Chemins remplis de neige; exercice fatigant de mes conducteurs.	165
A Vercknei-kamtschatka ou Kamtschatka supérieur.	166
Présent que nous fait Ivaschkin.	167
Zaimka ou hameau habité par des laboureurs.	168
Habitans de Milkoff.	170
Ostrog de Kirgann.	173
Séjour à Machoure chez M. le baron de Steinheil.	176
Ostrog de Machoure.	177
Nouveaux détails sur les chamans.	178
Avis d'une révolte des Korïaques.	183

Départ de Machoure.	186
Volcans de Tolbatchina & de Klutchefskaïa.	188
Mariages prématurés au Kamtschatka.	190
Voyage à Nijenei-kamtschatka.	<i>ibid.</i>
Je quitte M. Kasloff à Tolbatchina.	191
Événemens dans mon voyage à Nijenei-kamtschatka.	<i>ibid.</i>
Ostrog d'Ouchkoff.	192
Ostrog de Krestoff.	193
Volcan de Klutchefskaïa.	194
Habitans de Klutchefskaïa.	<i>ibid.</i>
Ostrog de Klutchefskaïa.	195
Ostrog de Kamini.	196
Ostrog de Kamokoff & de Tchoka.	197
Arrivée à Nijenei.	<i>ibid.</i>
Description de cette capitale du Kamtschatka.	<i>ibid.</i>
Fête donnée par M. le major Orléankoff.	200
Le protopope ou archipêtre.	202
Tribunaux à Nijenei.	<i>ibid.</i>
Digression sur des Japonois que je trouvai à Nijenei.	203
Détails sur le chef de ces Japonois.	205
Monnoie du Japon.	209
Marchandises qui faisoient partie de la cargaison du vaisseau Japonois.	210
Départ de Nijenei-kamtschatka.	211
Je rejoins M. Kasloff à Yéofski.	212
Tempête qui nous surprit en route.	213
Malte forcée auprès d'un bois.	214
Manière dont les Kamtschadales préparent leur lit sur la neige.	215

Ostrog d'Ozernoï.....	216
Ostrog d'Ouké.....	217
A Khaluli, baidar recouvert en cuir.....	218
Ostrog d'Ivafchkin.....	221
Nous trouvons à Dranki M. Haus, officier Russe.....	<i>ibid.</i>
Baie considérable & assez commode.....	222
Ostrog de Karagui, le dernier du district du Kamtschatka.....	<i>ibid.</i>
Description des yourtes.....	224
Distribution intérieure & ameublement des yourtes.....	226
Habillement des enfans.....	228
Idiome des habitans de cet ostrog.....	229
Des Koriaques nous amènent deux rennes en vie.....	230
Distinction des deux sortes de Koriaques.....	<i>ibid.</i>
Arrivée de nos provisions.....	232
Célèbre danseuse Kamtschadale.....	233
Amour de ces peuples pour le tabac.....	235
Adieux des Toyons qui nous avoient servi d'escorte.....	236
Marques d'affection que me donnèrent les Kamtschadales.....	237
Départ de Karagui, & circuit forcé par la débâcle d'une baie.....	238
Dispositions de nos haltes en rase campagne.....	239
En quoi consistoit notre souper, notre unique repas.....	<i>ibid.</i>
Nos chiens commencent à souffrir de la disette, plusieurs périssent.....	240
Soldat envoyé à Kaminoï pour y chercher du secours.....	241
Arrivée au village de Gavenki.....	<i>ibid.</i>
Description de Gavenki.....	242

Querelle entre un de nos sergens & deux habitans de Gavenki.....	243
Punition des coupables.....	244
Les habitans nous refusent du poisson.....	245
Poisson qu'on pêche sur ces côtes.....	247
Lac des environs de Gavenki.....	<i>ibid.</i>
Départ de Gavenki.....	248
Notre guide nous égare.....	<i>ibid.</i>
La famine nous enlève nos chiens.....	249
Nous laissons nos équipages au milieu du chemin.....	250
Nouvelles peines.....	<i>ibid.</i>
Moyen dont nous nous servions pour faire avancer nos chiens.....	252
Arrivée à Poullaretsk.....	253
Recherches inutiles pour trouver du poisson.....	254
Triste spectacle que nous offrent nos chiens.....	<i>ibid.</i>
Le soldat envoyé à Kaminoï, arrêté en route.....	256
Expès envoyé à Potkagornoi pour y chercher de la baleine.....	257
Le sergent Kabéchoff part pour Kaminoï avec le reste de nos provisions.....	<i>ibid.</i>
Description de Poullaretsk & de ses environs.....	258
Nourriture des habitans pendant notre séjour.....	259
Manière de chasser les rennes.....	260
Occupation des femmes.....	<i>ibid.</i>
Manière de fumer.....	262
Habillement.....	263
M. Schmaleff nous rejoint.....	<i>ibid.</i>
Réponse affligeante du sergent Kabéchoff.....	264

M. Kasloff reçoit la nouvelle de son avancement.	265
Je conçois l'idée de me séparer de M. Kasloff.	266
Il nous arrive de Poïkagornoi de la chair & de la graisse de baleine.	268
Le calme rétabli parmi les Korïaques.	<i>ibid.</i>
Accueil que nous faisons aux Korïaques.	269
Ils se chargent de deux de mes porte-manteaux.	270
M. Kasloff me remet ses dépêches, & me donne les passeports nécessaires pour ma sûreté.	<i>ibid.</i>
Mes regrets en me séparant de M. Kasloff.	271

FIN de la Table de la I.^e Partie.

154
Le premier jour de l'année
Le second jour de l'année
Le troisième jour de l'année
Le quatrième jour de l'année
Le cinquième jour de l'année
Le sixième jour de l'année
Le septième jour de l'année
Le huitième jour de l'année
Le neuvième jour de l'année
Le dixième jour de l'année
Le onzième jour de l'année
Le douzième jour de l'année
Le treizième jour de l'année
Le quatorzième jour de l'année
Le quinzième jour de l'année
Le seizième jour de l'année
Le dix-septième jour de l'année
Le dix-huitième jour de l'année
Le dix-neufième jour de l'année
Le vingtième jour de l'année
Le vingt-et-unième jour de l'année
Le vingt-deuxième jour de l'année
Le vingt-troisième jour de l'année
Le vingt-quatrième jour de l'année
Le vingt-cinquième jour de l'année
Le vingt-sixième jour de l'année
Le vingt-septième jour de l'année
Le vingt-huitième jour de l'année
Le vingt-neufième jour de l'année
Le trentième jour de l'année
Le premier jour de l'année
Le second jour de l'année
Le troisième jour de l'année
Le quatrième jour de l'année
Le cinquième jour de l'année
Le sixième jour de l'année
Le septième jour de l'année
Le huitième jour de l'année
Le neuvième jour de l'année
Le dixième jour de l'année
Le onzième jour de l'année
Le douzième jour de l'année
Le treizième jour de l'année
Le quatorzième jour de l'année
Le quinzième jour de l'année
Le seizième jour de l'année
Le dix-septième jour de l'année
Le dix-huitième jour de l'année
Le dix-neufième jour de l'année
Le vingtième jour de l'année
Le vingt-et-unième jour de l'année
Le vingt-deuxième jour de l'année
Le vingt-troisième jour de l'année
Le vingt-quatrième jour de l'année
Le vingt-cinquième jour de l'année
Le vingt-sixième jour de l'année
Le vingt-septième jour de l'année
Le vingt-huitième jour de l'année
Le vingt-neufième jour de l'année
Le trentième jour de l'année

Fin de l'année

155



Pedagogiczna Biblioteka Wojewódzka
im. Komisji Edukacji Narodowej
w Lublinie

174 885 I